



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

KC

13907

NEDL TRANSFER



HN 3E14 -

KC

13907



3 vol.

cat. à Education

Contient 7 traités en 3 vol.

Jurpin de Crisse

LETTRES
SUR
L'EDUCATION.

LETTRES

S U R

L'EDUCATION.

par Burpin de Chéné

*Quo semel est imbuta recens, servabis odorem
Festa diu*

HORAT. Ep. Lib. I. Ep. ij.

TOME PREMIER.



A P A R I S ;

Quai des Augustins ,

Chez CLAUDE JEAN-BAPTISTE BAUCHE,

Libraire, à l'Image sainte Gèneviève &
à saint Jean dans le désert.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

KC 13907





LETTRE

DU COMTE DE***

A L'AUTEUR,

Servant de Préface & d'Introduction.

J'AI mille remerciemens à vous faire, mon cher Ami, des réflexions sur l'Education que vous avez bien voulu me communiquer, & que vous aviez recueillies depuis long-tems. Mais parce que vous avez satisfait mon amitié, croyez-vous être quitte envers l'Etat? Ce que vous avez fait pour moi, par complaisance, il faut le faire par zèle, pour le bien public, en laissant im-

Tome I.

a

ij *Lettre du Comte de ****

primer les Lettres que vous m'avez écrites Exécutez-vous de bonne grace sur cet article, ou je prendrai sur moi de les publier.

Je n'ignore pas toutes les objections que vous pouvez me faire ; j'en juge par celles que vous m'avez déjà faites.

Je crains , dites - vous , que l'on ne me reproche ce foible essai de mon zele , comme une matiere étrangere aux choses dont je dois m'occuper par état. . . .

En supposant d'ailleurs qu'au *fond* , j'eusse pu m'en mêler , je crains encore dans la *forme* de m'en être acquitté trop foiblement.

J'appréhende enfin , plus que

tout le reste , que l'on ne me soupçonne d'avoir voulu indiquer des *réformes* ; prescrire des *regles* ; & donner des *loix* , tandis que je prendrois moi-même les instructions que l'on m'accuseroit de vouloir donner aux autres.

Toutes ces objections , mon cher Ami , ne sont que des prétextes de résistance ; elles ne m'allarment , ni pour vous , ni pour moi ; pour vous , parce qu'elles ne sont pas fondées ; pour moi , parce que je suis en état d'y répondre.

Et premierement vous me permettrez de vous dire que cette matiere n'est point du tout étrangere aux objets qui vous occupent le plus ; ce n'est

a ij

ju Lettre du Comte de ***

point un écrit de littérature agréable & frivole ; c'est un ouvrage de *Morale* & de *Politique*, & qui tient de fort près à toutes les branches de l'*administration*. Comme il est vrai cependant, qu'il vous intéresse moins directement, vous avez cru devoir ne consacrer à cet objet que des momens de loisir & détachés ; & peut-on mieux employer ces sortes d'instans (presque perdus pour tout le monde), qu'à s'exercer à penser sur l'une des choses qui méritent le plus l'attention de ceux qui pensent ? En ne prenant donc votre essai que comme un délassement, on ne refusera pas, sans doute, à cette sorte d'amusement, l'indulgence que l'on accorde tous

les jours au *piquet* , au *triârac* ,
au *réversi*.

Mais il y a plus ; de quoi s'agit-il ? de l'intérêt général de la Société : je pense , mon cher Ami , que tous ceux qui la composent lui doivent compte de ce qu'ils apperçoivent , de ce qu'ils savent , de ce qu'ils pensent , pourvu qu'à tous égards le bien public soit leur objet , & qu'ils ne se pardonnent rien qui puisse troubler l'harmonie générale de la Nation.

Ils pourront , direz-vous , n'être pas dangereux ; mais sont-ils capables de se rendre utiles?...

Quand il n'y auroit dans un grand nombre de réflexions , d'opinions , d'observations qu'une seule idée , sage , heureuse , uti-

a iij

vj *Lettre du Comte de ****

le, digne , en un mot , de l'attention du Gouvernement , le bon Citoyen n'auroit-il pas à se féliciter de l'avoir communiquée , & n'auroit-il pas à se reprocher de ne l'avoir pas écrite ? Toutes les branches ne profitent pas également ; toutes ne fleurissent pas ; toutes les fleurs ne se nouent pas en fruits : non ; mais connoît-on celles qui le deviendront ; & combien ne faut-il pas que les vents en dispersent sur la surface de la terre , pour que nous jouissions du produit de quelques autres ?

Le sujet est par lui - même si grand , si général , si intéressant , & les circonstances , qui l'accompagnent , le rendent aujourd'hui si recommandable ,

qu'il semble inviter tout le monde à s'en occuper plus sérieusement que jamais. La matière est d'ailleurs si fort abondante, qu'elle doit nécessairement faire naître un grand nombre d'ouvrages, de plans, de projets, de propositions; la Nation aura sans doute à se féliciter de les avoir produits, & le Ministère public de les avoir occasionnés. Si vous vous perdez dans la foule, vous ne serez pas connu; & si l'on vous distingue, vous serez doublement satisfait de l'objet de votre travail & du succès de vos opinions.

Tous ceux qui travailleront sur le même objet s'accorderont certainement avec vous sur un point; sur le *desir de bien*

viii *Lettre du Comte de ****

faire , & d'opérer le plus grand bien ; & cet article essentiel vaut lui seul tout le reste ; mais les moyens seront (à coup sûr) extrêmement diversifiés , & cela est tout naturel ; chacun a son opinion , & répond à sa pensée. Ne pourroit-on pas , avec quelque sorte de raison , comparer ceux qui écriront sur cet objet intéressant au concours proposé pour certains édifices publics ; pour des monumens qui doivent passer à la postérité ? Chacun apporte son modele , c'est au Souverain à choisir , à prononcer , à le déclarer.

Il pourroit arriver aussi , & singulierement dans la matiere dont il est ici question , que , sans adopter en entier aucun des

modeles présentés , on prît de chacun des idées convenables & relatives à l'ensemble général que l'on voudroit former.

Je ne dois pas cependant vous dissimuler , qu'en travaillant sur cette importante matiere , vous avez dû chercher (dans la satisfaction de vous être occupé du bien public & général) un dédommagement des suffrages particuliers qui pourroient vous manquer.

Deux sortes de personnes lisent ces sortes d'écrits : celles qui n'ont jamais réfléchi sur cette matiere , & celles qui s'en sont occupées.

Les premieres seront-elles en état d'en juger ; les autres voudront-elles se rendre à des idées

x *Lettre du Comte de ****

qui ne seront pas les leurs ?

Je vous avouerai cependant ,
mon cher Ami , qu'entre les
deux inconvéniens , je choisirois
d'être jugé par ceux qui savent :
l'habitude de penser & de réflé-
chir les rendra du moins plus
attentifs ; & peut-être en lisant
attentivement ce que l'on aura
fait avec soin , trouveront - ils
(au milieu de bien des choses à
rejetter) quelques vérités dignes
d'être recueillies , & n'en est-ce
pas assez pour récompenser un
Ecrivain judicieux & bien inten-
tionné ?

Quant à la forme , sous la-
quelle vos observations pour-
roient être présentées , je suis ,
comme votre Ami , Juge recu-
sable ; mais à ce titre aussi , peut-

être penserois - je que plusieurs endroits pourroient être micux, s'il n'étoit pas certain que c'est souvent altérer le fond que de trop s'arrêter à la forme.

Il en est d'ailleurs des richesses de l'esprit, comme de celles de la fortune ; elles sont partagées , & les parts ne sont pas égales ; mais dans les unes comme dans les autres , c'est l'inégalité qui fonde le commerce, & qui le fait subsister.

Dans une matiere qui intéresse la Nation, l'humanité même ; l'invitation ne s'adresse pas seulement aux hommes les plus habiles , aux Citoyens les plus éclairés ; mais à tous les hommes, à tous les citoyens, dont les intentions sont louables &

xij *Lettre du Comte de ****

le cœur droit : chacun (dans sa proportion de faculté) se doit au sujet qu'il est question d'approfondir ; faut-il pour s'en occuper attendre qu'on les réunisse toutes ? on attendroit long-tems , & l'on ne réussiroit jamais. Les pauvres & les riches doivent quelque chose au trésor de la patrie ; le seul homme *coupable* est celui qui fait le mal ; le seul *inutile* , celui qui ne fait rien.

Dans le service public , l'un met sa force, l'autre son adresse & son activité ; un troisième son courage ; un autre enfin son expérience & son jugement ; tous concourent au bien commun ; tous , par des moyens différens , tendent au même ob-

jet , au même but ; les bons principes forment le capital ; l'accessoire est dans le style ; il est plus aisé de s'en passer.

Si ces vérités sont évidentes , c'est sur-tout lorsqu'il est question d'être utile : le goût le plus fin , le plus délicat , le plus recherché , ne se rend pas aussi difficile sur le *pain* , que sur des *mêts de luxe* & de pur *agrément* : & si vous y faites attention , mon cher Ami , vous verrez que la forme devient plus ou moins exigible , en proportion de ce que le fond est essentiellement plus ou moins précieux.

Quand on ose présenter au Public des choses *négligées* , on lui manque de respect , parce que la négligence suppose tou-

xjv *Lettre du Comte de ****

jours que l'on auroit pu mieux faire.

Mais ce n'est pas lui manquer, que de lui présenter des ouvrages , à quelques égards *imparfaits* , lorsque l'on a fait de son mieux ; parce que les efforts du travail dépendent d'un Ecrivain, & non la perfection.

Vous craignez enfin , mon cher Ami , que l'on ne vous prête l'ambitieuse prétention d'avoir voulu vous donner pour le Précepteur du genre humain : peut-être seroit-il aussi louable de se proposer de l'instruire , qu'il seroit fou d'oser l'espérer. Je suis garant néanmoins que bien loin de donner vos observations pour des regles & des loix , ni même pour de simples

propositions , vous ne me les avez communiquées que comme de simples opinions , qui , de notre part , ne tirent point à conséquence : car enfin (m'avez-vous souvent dit vous-même) , si elles ne sont pas justes , il n'y a point à craindre qu'elles fassent des progrès ; je n'ai rien de ce qu'il faut pour les accréditer Et si elles sont vraies , ce sera la vérité qui les fera réussir , & non pas moi.

Je pars de vos paroles mêmes pour donner au Public , ce que vous n'aviez d'abord écrit que pour moi : si c'est vous tromper ou vous offenser , il n'est plus tems de revenir sur mes pas ; vous verrez paroître à la fois ma faute & mon excuse.

xvj *Lettre du Comte de *** &c.*

Vous connoissez au surplus
les sentimens que j'aurai tou-
jours pour vous.

LE COMTE DE ***.

A Paris , ce premier Juillet 1762.

LETTRES



LETTRES

SUR

L'EDUCATION.

LETTRE PREMIERE.

*IDÉE générale de cet Essai sur
l'Education.*

VOUS desirez (mon cher
Comte) que je mette par écrit
les réflexions que depuis assez
long-tems j'ai faites sur l'*Edu-
cation* , & que je vous ai souvent
communiquées de vive voix :

Tome I.

B

quoique vos instances soient des ordres pour moi , je vous avoue que je cede , avec quelque sorte de répugnance , à vos pressantes sollicitations... Vous savez combien le feu de la conversation anime & colore les idées les plus ordinaires , & combien il est dangereux de les écrire , si l'on veut leur conserver cette première vivacité ; c'est l'esquisse du Peintre ; pleine du feu créateur qui l'a produite , elle perd toujours quelque chose de sa chaleur dans l'exécution : car enfin , il faut que la raison sévère en convienne ; la réflexion n'est qu'une espèce de traduction des premières opérations de l'es-

prit ; elle peut être exacte , mais nécessairement un peu froide ; & la copie la plus régulière ne vaut pas quelquefois le désordre de l'original.

A ces justes motifs de m'alarmer , ajoutez , mon cher Comte , la nécessité , lorsque l'on écrit , de présenter avec méthode des idées , que la familiarité de l'entretien dispense de toute contrainte ; & d'assujettir aux règles austères de l'ordre & du raisonnement , des pensées faciles & détachées , que les circonstances ont fait naître , & dont on n'avoit pas eu d'abord le dessein de former un ensemble.

B ij

Voilà mon embaras ; voilà mes appréhensions : que dis-je?... J'en ai bien d'autres ; mais je perdrois, à les détailler, le tems que je dois employer à vous satisfaire. Et comment ne pas vous contenter ? je craindrois de vous déplaire, & je ne fais point vous refuser. Permettez seulement que je vous impose une condition : je desire que ceci ne sorte pas de vos mains ; on confie sans peine à l'amitié, ce que l'on ne voudroit point exposer à d'autres yeux ; je compte sur l'indulgence de mes *Amis*, je craindrois la sévérité des *Juges*.

Et quand les observations que

je vais écrire (pour vous seul) seroient répandues dans le monde, qu'en résulteroit-il pour le bien commun? elles se perdroient dans le tourbillon de tant d'autres ouvrages de Politique, de Littérature & de Philosophie, qui, bien supérieures à mes essais, à titres d'écrits, ne sont guere, à titre d'instruction, d'une plus grande utilité : on en devine aisément la raison. Les talens sont cultivés, & l'on néglige les mœurs : les vertus ont en superficie, ce que les raisonnemens ont en profondeur ; on n'a jamais si bien écrit, & généralement aussi l'on ne s'est jamais conduit avec moins de sa-

gesse & moins de cette honnêteté charmante , de cette pudeur aimable , qui sans affectation & sans gêne , fait également se respecter soi-même , & ménager les autres ; qui répand sur tout ce qui l'environne un éclat vif & pur , que les défauts contraires ne fauroient altérer , qui fait , en un mot , les délices de la raison , du cœur & de l'esprit. Si l'on est insensible à tant de charmes , de quel droit me flatterois-je de faire quelque impression sur ceux qui les méconnoissent , & par quels moyens y parvenir ?

- Louer son siècle aveuglément & sans réserve ; c'est le tromper

sans pudeur , ou se faire à soi-même une singulière illusion.

S'occuper du triste soin d'en faire la satire ; c'est l'indisposer en pure perte , & non le réformer.

Aspirer à la gloire de l'instruire ; c'est (avec le plus grand bonheur possible) se procurer des lecteurs , plutôt que faire des profélites.

Une seule voie peut-être pourroit y conduire ; ce seroit de rendre, par sa propre conduite, la raison si convaincante , la sagesse si délicieuse , & l'esprit si raisonnable , que l'on parvînt , en les pratiquant , à les faire triompher : mais à qui ces dons

heureux sont-ils destinés ? Que n'ai-je , dit ordinairement un Auteur , les talens propres à bien parler de la sagesse & de ses attributs ! & moi , je dirois plus volontiers , que n'ai-je les vertus nécessaires pour en inspirer !

Peres tendres , Maîtres zélés , Philosophes éclairés, voulez-vous arrêter les progrès du vice ; voulez-vous accélérer ceux de la vertu ? substituez les *faits* aux *préceptes* ; parlez moins bien ; agissez mieux ; écrivez moins , pratiquez ; diminuez le nombre des savantes *instructions* ; & multipliez les bons *exemples*. . . .

Pardonnez , mon cher Comte , cette espece d'enthousiasme
qui

qui m'est échappé ; pour convaincre les autres , il faut quelquefois s'oublier un peu : & souvent le moyen d'arriver au but , c'est de le passer.

LETTRE II.

Définition de l'Education.

VOUS voilà bien content de m'avoir subjugué.... Le triomphe n'étoit pas difficile ; l'amitié l'avoit préparé.... Entrons donc en matière , puisqu'il le faut ; & d'abord , que doit-on entendre par *Education* ; mot , dans tous les tems , si intéressant pour l'humanité , & qui le devient encore plus aujourd'hui ? ...

Tome I.

C

Vous direz peut-être que je prends les choses de bien haut ? commencer par une définition ? quelle marche , quelle sèche-resse , quelle froideur ! . . . J'en conviens ; mais le premier pas à faire , avant de traiter & d'approfondir un sujet (quel qu'il soit) , n'est-il pas de connoître ce dont il s'agit ? & peut-on explicitement le développer , sans pouvoir , avec clarté , se rendre compte de tout ce qu'il renferme implicitement ?

L'Education est donc (selon moi) l'art de former l'homme de maniere , qu'en cultivant ses bonnes qualités , & corrigeant les mauvaises , par les qualités contraires ,

on tire parti des unes & des autres , pour le rendre le plus nécessaire , le plus utile , le plus agréable qu'il est possible , à lui-même , à sa famille , à la société , à l'Etat , à l'humanité.

L'Education *est un art* , & cet art est le fruit de l'étude , de l'expérience & de l'application ; quelles que soient en effet les dispositions naturelles que l'on peut apporter à cet emploi , la culture la plus suivie & les soins les plus assidus , peuvent seuls en donner la véritable capacité.

Il est question de former *l'homme* , c'est-à-dire , l'être le plus intéressant qui soit dans l'univers.

C ij

Il s'agit de le *former*, c'est-à-dire, de donner à chaque fond particulier qu'il n'est guere possible de changer essentiellement, la forme la plus convenable & la modification la plus avantageuse, tant au bien commun & général, qu'aux intérêts personnels & particuliers.

Il faut, pour y parvenir, *cultiver les bonnes qualités*, & *réformer les mauvaises*; les meilleures ont besoin d'être cultivées, & l'on peut tirer parti des plus défectueuses; comme on voit dans la Pharmacie, des mixtions bien entendues, changer en remèdes salutaires, les poisons les plus dangereux.

L'Education enfin a pour objet de rendre l'homme *nécessaire, utile, agréable*, à lui-même & à ceux qui l'environnent ; il faut donc que le maître sache la valeur réelle de ces trois destinations, & que relativement à leurs différens degrés d'importance, il assigne à chacune le rang qu'elle doit occuper dans l'Education : toutes ces idées, mon cher Comte, seront dans la suite développées

On parle, sans cesse, d'Education ; sans cesse aussi l'on vante l'importance de la bonne, & les dangers de celle qui ne l'est pas : le cri général, c'est d'éviter l'une, & de pourvoir à l'autre.

tre ; & rien n'est plus raisonnable que ce sentiment.

Mais si nous jugeons , par les faits qui nous frappent , du degré de persuasion de ceux qui parlent , croirons-nous facilement , qu'ils soient bien pénétrés de ces importantes vérités ? Sait-on , en effet , & croit-on bien intimément , jusqu'à quel point l'Education bonne ou mauvaise influe sur notre existence Physique , Morale , Civile & Politique ?

Sur notre *existence Physique* , pour conserver la santé , ou la perdre . . . Sur la *Morale* , pour nous conduire avec sagesse , ou pour nous précipiter dans toutes

sortès d'égaremens Sur l'*existence Civile* , pour nous exposer à la triste & dangereuse alternative d'être dupes , ou d'en faire , ou pour conserver tous nos avantages , sans nuire à ceux de qui que ce soit ; & sur notre *existence Politique* , en ce que la bonne ou la mauvaise Éducation , nous laisse dans le monde , sans état honnête , sans fortune suffisante , sans établissement convenable , ou nous les y procure sans manège , & nous y maintient sans humiliation.

Je crois ces vérités incontestables : en est-on bien persuadé ? J'ai peine à le penser ; il me semble qu'elles sont , comme beau-

coup d'autres , dans mille bouches , mais dans un petit nombre d'esprits , & moins encore dans les cœurs. J'ai même souvent remarqué que ce reproche si commun , si souvent répété , cet homme , ou cette femme n'ont point d'Education , tombe rarement sur les qualités du cœur , ou sur celles de la *raison* qu'ils n'ont pas ; mais presque toujours sur des choses d'*égards* , d'*usages* ou de *formes* qui leur manquent : on regarde donc cette dernière branche de l'*E-ducation* comme la plus essentielle , & c'est , sans doute , une raison de la cultiver ; mais en est-ce une de la soigner , préfé-

rablement à tant d'autres instructions plus importantes que l'on néglige ? Je ne pense pas d'ailleurs que des vérités si essentielles se renferment dans le cercle étroit des familles particulières ; l'*Etat*, c'est-à-dire, la *famille générale* y est trop intéressée, pour que le Gouvernement ne s'en occupe pas très-sérieusement, & pour que le Ministère public ne les juge pas dignes de toute son attention.

C'est, avec raison, que, depuis quelques années, le Gouvernement s'est singulièrement occupé de l'*Agriculture*, & que dans une si louable & si noble occupation, il a été secondé par

les meilleurs Citoyens, par les Observateurs les plus instruits, par les Ecrivains les plus judicieux ; c'est en effet un objet bien digne de la sollicitude paternelle du Souverain , & des soins de ceux qui ont l'honneur de le représenter, que la portion de nos richesses qui fait subsister tout le reste.

Mais, la *culture des hommes*, est-elle moins intéressante que celle des *terres* ? N'est-ce pas dans l'homme que l'on trouve le germe de toute la population ? La population ne renferme-t-elle pas la matière première de tout ce que l'*Education* doit mettre en œuvre ? Et l'*Education*, à son

tour, n'est-elle pas le principe de tous les talens, nécessaires, utiles, agréables à la société ? *L'Éducation* est donc, à tous égards, le bien le plus précieux, pour ceux même qui sont susceptibles de tous les autres.

Voilà, mon cher Comte, un argument en forme ; & si je ne me trompe, une chose fort ennuyeuse pour tout autre que pour vous.



L E T T R E I I I .

Objets de l'Education.

P U I S Q U E je vous ai passé la vivacité de vos instances , il faut bien qu'à votre tour vous me fassiez grace sur la sécheresse de mes analyses , de mes divisions , de mes subdivisions. Ce sont des détails , sur lesquels il est nécessaire de s'exécuter , lorsque l'on veut approfondir un sujet , quel qu'il soit ; & , vous le dirai-je ? tous les objets sont pour moi taillés à facettes ?

Que d'idées , par exemple , renfermées dans ce mot seul ? *Education* ! Elles se multi-

plient , s'étendent , & s'agrandissent en se développant. Vous sentirez néanmoins combien il est essentiel de les connoître toutes , si l'on veut proportionner les soins , les secours , les dépenses & les attentions , au plus ou moins d'importance & d'utilité de chaque objet. La définition que je vous ai donnée de l'*Education* , n'est qu'une foible & légère esquisse d'un grand & magnifique tableau qu'il faudroit contempler à loisir ; j'en développerai les détails à mesure qu'ils frapperont ma raison , mon cœur , ou mon imagination.

Et d'abord , si j'envisage l'*Education* , dans les différens ob-

jets qu'elle se propose , je vois qu'elle a pour objet : *physiquement*, de ne rien négliger des soins qu'exigent le corps & la santé : *moralement*, de former le cœur, d'épurer les mœurs, d'inspirer les sentimens : *civilement*, de donner la connoissance des affaires, & d'enseigner à se conduire convenablement dans le monde : *littérairement*, d'orner l'esprit par les études qui peuvent le cultiver, & par les talens qui l'embellissent.

Si nous faisons un pas de plus, si nous pesons ces différens objets, dans la balance de la sagesse & de la droite raison, & que nous osions régler entr'eux

les distinctions & les rangs ; nous verrons, qu'en matiere d'*Education*, on doit, suivant les circonstances des *hommes* & des *choses*, des *tems* & des *lieux*, se borner souvent au simple *nécessaire*, aller quelquefois jusqu'à l'*utile*, mais assez rarement se permettre les choses qui ne sont que de pur *agrément* ; & cet ordre paroît avoir été réglé par le Ciel même. La Providence ayant permis que l'*Education* indispensable, fût (comme les alimens de premiere nécessité) à la portée de tout le monde ; personne n'est dispensé de procurer, personne n'est exclu de recevoir la bonne *Education* : la belle est la

seule qui coûte : mais elle est superflue.

Si vous exigiez , mon cher Comte, une explication plus détaillée sur tous ces différens objets , je vous dirois que l'*Education*, absolument nécessaire , n'embrasse que la connoissance des devoirs les plus importans de la religion, de la probité, des bonnes mœurs ; & les instructions indispensables , relativement à la naissance, à la condition, à la profession particulière à chaque Citoyen : tout ce qui prend sur les autres pouvant être différé, & même refusé pour toujours.

L'Educa-tion utile donnera la lecture correcte, plus importante,

&c

& plus mal administrée que l'on ne l'imagine : l'*Ecriture* régulière : l'*Arithmétique* usuelle & pratique ; l'*Histoire*, la *Géographie*, les *Mathématiques* envisagées, dans les mêmes vues.... & , dans le même esprit aussi , les *métiers* , les *arts* , & les *sciences* , dont les génies observateurs & les mains industrieuses ont enrichi l'humanité.

Quant à l'Education purement *agréable* , elle se renfermera dans les talens qui le sont aussi ; la *Danse* , la *Musique* , la *Déclamation* , le *Dessin* , la *Poésie* , la *Littérature* légère & de goût , l'occuperont tour-à-tour : mais , à l'égard de ces derniers objets ,

sur lesquels je prévois que j'en pourrai, dans la suite de cet essai, revenir plus d'une fois, & m'arrêter davantage ; quel que soit mon penchant pour les choses d'agrément que j'ai toujours chéries, je vous avouerai que je désirerois que l'on fût très-sobre & très-circonspect ; & je ne doute pas que ceux même à qui ces talents font tant d'honneur, & qui, parmi nous les exercent d'une manière si distinguée, ne se rangent de mon avis. Leur intelligence leur fait très-bien appercevoir les dispositions décidées ; l'amour de la gloire les y attache, & leur désintéressement les éloigne des sujets dans les-

quels ils ne les apperçoivent pas ,
& c'est le plus grand nombre ;
ils furchargent & fatiguent les
maîtres sans les illustrer ; les
vrais talens , les talens nés leur
resteront ; les autres ne sont pas
dignes d'eux ; ils perdroient , à
vouloir en vain les former , le
tems qu'ils doivent aux disposi-
tions véritables qui les invitent ,



LETTRE IV.

*Des différentes sortes d'Éduca-
tions relatives aux différens âges.*

EN continuant à parcourir successivement les différentes nuances de l'Éducation pour vous présenter d'abord une idée générale , nous rencontrerons les différens âges auxquels elles sont destinées ; & nous verrons la nécessité d'y proportionner les divers genres & les différens degrés d'instructions dont ils sont susceptibles ; & par rapport aux différentes manières de les leur présenter , la nature même paroît les indiquer.

Dans l'enfance , il faut parler aux sens ; interroger l'imagination ; écouter ses réponses ; en profiter pour instruire ; tout ce qui fait image doit frapper ceux qui ne sont pas encore en état de raisonner. Ce que l'on peint aux yeux , se grave dans la mémoire , & par degrés prépare le jugement à prononcer.

Mais , par la même raison , le choix des objets devient extrêmement important ; & l'on sent combien , sur cet article , il est essentiel d'éclairer , de guider , de surveiller , ceux à qui l'on confie le précieux dépôt de l'Education.

La jeunesse fait un pas de plus ;

c'est alors que la mémoire , peut
& doit être cultivée , avec soin ,
avec art , mais sans contrainte ,
& sans précipitation ; consul-
tons les besoins & les disposi-
tions naturelles de l'enfant , plus
que notre goût ou notre vanité ;
que ce qu'il apprendra lui pro-
fite , & lui fasse honneur , &
non pas à nous.

Par les *besoins* , je n'entends
pas seulement ceux qui sont *dû*
moment , mais ceux qu'il éprou-
vera dans le cours ordinaire de
la vie ; & c'est , sur-tout , aux
besoins qui surviendront qu'il faut
pourvoir.

On peut , ce me semble , aller
plus loin encore , dans la troi-

sième division des âges , que je nommerois *adolescence*.

L'*Éducation* s'élevant alors d'un degré , doit se proposer pour objet , de cultiver la raison ; de former le *jugement* ; de régler les idées, les expressions , les actions ; de poser des principes , & d'en tirer des conséquences ; de former en un mot *l'homme* comme être *pensant*, comme individu-*raisonnable*.

L'âge *mûr* reçoit enfin lui-même une sorte d'*Éducation* , qui lui est propre & particulière ; *c'est le monde* qui la lui procure ; ce sont les affaires qui la lui donnent : mais les premières instructions devroient avoir pour

objet de lui épargner cette dernière espèce d'Education ; c'est la moins sûre de toutes , & celle qui coûte le plus ; elle vient trop tard : les acquisitions que l'expérience nous fait faire sont trop chères , & ne profitent pas assez.

L E T T R E V.

Vues politiques de l'Education.

VOUS observez , avec raison , mon cher Comte , qu'en jettant un coup-d'œil si rapide sur des objets si intéressans & si multipliés , je ne vous serai pas d'une grande utilité ; mais , rappelez-vous , je vous prie , qu'à peine
suis-je

fuis-je entré dans la carrière , & que , si je ne me décourage pas sur la route , j'aurai occasion de revenir , & d'insister sur chaque article , dans la suite de cet ouvrage , car je m'apperçois qu'insensiblement j'en fais un. Crayonnons d'abord les grands traits , nous poserons ensuite les reflêts & les ombres ; ce sera donc encore comme une grande masse simplement ébauchée , que je considérerai le côté *politique* de l'Education.

Envisagée , sous ce point de vue (le plus grand de tous) ; l'Education peut être *générale* ou *particulière* , *publique* ou *privée*.

vée ; convenons des idées que nous attacherons à ces différentes dénominations.

Par Education *générale* , j'entends celle que le Gouvernement croira devoir procurer , encourager , ou seulement permettre , à toutes les personnes , dans tous les tems & dans tous les lieux : car toutes les éducations ne conviennent pas à tous.

Par Education *particulière* , je concevrois celle que la sagesse & les lumières du Gouvernement , doivent admettre pour certaines personnes seulement , & seulement aussi dans certains lieux & dans certains tems.

L'Éducation *publique* s'annonce par elle-même , pour celle

que l'on donne , & qu'on reçoit dans les Ecoles publiques , dans les Colleges , dans les Couvens ; & toutes doivent nécessairement participer aux avantages , & partager les inconvéniens de tout ce qui se fait en commun.

Quant à l'Education que j'appelle *domestique* ou *privée* , elle se renferme évidemment dans les *maisons* de chaque Citoyen ; dans l'intérieur des *familles* , & dans quelques *pensions* particulières.

Tous ces objets , pris en grand , intéressent d'une manière si directe l'Etat & son administration , que de simples Particuliers , tels que moi , peuvent à

peine proposer leurs vues , comme des observations , bien loin de les donner pour regles & pour loi, Passons néanmoins à la dernière face , sous laquelle je desirerois que l'on voulût considérer l'Education.

Ce seroit de varier , suivant les occasions & les circonstances , la maniere d'enseigner les jeunes gens , & de profiter de toutes pour les instruire ; de mettre soigneusement à profit , pour cet objet , les *études* dont on leur fait sentir , & dont on leur impose la nécessité : les *leçons* qui leur sont faites ; les *conversations* qu'ils ont avec les autres , ou que l'on a soi-même avec

eux : les *principes* que l'on doit chercher sans cesse à leur inspirer ; les *exemples* qu'on leur donne ; ceux qu'on leur fait remarquer ; ceux qu'on leur raconte.... les *lectures* qu'on leur fait faire devant soi , ou dont on les oblige de rendre compte après les avoir faites ; les *amusemens* même , sous la forme desquels on peut leur apprendre beaucoup de choses , ou les leur rappeler : tout , en un mot , peut être mis à profit pour l'*Education* , lorsque l'on fait tirer parti de tout pour instruire : talent rare & précieux ; art difficile , auquel on ne sauroit donner trop d'encouragement ; distribuer trop de

récompense ; attacher (pour l'un & l'autre sexe) trop d'agrément , d'estime & de considération !

LETTRE VI.

Suite des vues politiques & générales de l'Education.

VOUS vous plaignez encore de la brièveté de mes réflexions, & vous me pressez de les étendre. Votre empressement me fait honneur , mais ma déférence vous honorera-t-elle à son tour ? Quoi qu'il en soit , je crois devoir mesurer mes efforts à mes facultés ; & si je ne marche que

pas-à-pas, c'est pour aller plus loin, & pour marcher plus sûrement.

N'est-il pas vrai, mon cher Comte, que dans les différens objets de notre étude & de notre attention, nous partons d'un *point*, nous nous proposons une *fin*, nous employons des *moyens* pour arriver? Faisons usage de ces principes; voyons quelles peuvent être, en matière d'Education, les *vues générales du Gouvernement*; nous essayerons ensuite de faire (relativement à ces mêmes vues), l'application des différentes sortes d'Education, aux différens genres de professions.

Lorsque je parle , au surplus , de prescrire à l'Education des regles & des loix , vous concevrez , sans peine , qu'il ne sauroit être question que de l'Education *publique* ; c'est la seule , en effet , qui puisse être ordonnée , dirigée , conduite par le Gouvernement. On ne peut employer pour les autres , que les invitations , les établissemens , les exemples , & dans certains cas seulement , les préférences & les distinctions ; c'est aux parens seuls à déterminer le choix , la forme & la suite des Educations , particulières & *domestiques* ; ils en sont assez récompensés par le succès , & punis

par les abus ; leurs enfans en éprouvent les funestes effets , & souvent les leur font partager.

Mais peu de Citoyens ont la faculté de pourvoir à l'Education domestique & privée ; & le Gouvernement doit s'occuper du plus grand nombre.

Ce n'est donc que de l'Education *publique* , qu'il peut être ici question *politiquement* ; quoique *morale*ment , les unes & les autres , soient également dignes de notre attention.

Cette matiere , qui , dans son principe , paroît d'abord purement scholastique , est dans ses conséquences , si intéressante pour la Nation , dont le bon-

heur & la gloire en dépendent , qu'elle mériterait , ce me semble, qu'indépendamment de l'attention particulière , que le Ministère public y donne aujourd'hui , on en formât , dans les différens départemens du Conseil , un qui fût particulier à cette branche importante de l'administration.... Si , jusqu'à présent , on n'y a pas encore pourvu , c'est vraisemblablement parce que le Souverain (comme pere commun de ses Sujets) a cru devoir plus particulièrement se réserver tout ce qui intéresse l'Education de ceux qu'il regarde comme ses enfans.

Mais , aujourd'hui , que l'é-

tendue , le nombre , & l'importance des soins du Gouvernement , qui se sont accrus & multipliés en proportion des progrès de la Monarchie , de l'accroissement de sa gloire , & de l'extension de sa domination , paroissent exiger l'émanation du pouvoir souverain , pour ce qui concerne l'Education ; peut-être feroit-il à propos de créer un *Conseil d'Education* , au nom duquel un Inspecteur général de cette portion intéressante de l'administration , feroit dans le Royaume des tournées ; recevrait les représentations ; constatéroit les abus , & mettroit le Gouvernement à portée d'y remédier.

L E T T R E V I I.

De l'Education publique comparée avec l'Education particulière & privée.

L'UN des plus grands avantages de l'Education *publique*, c'est, sans contredit, l'*émulation*.

Le concours & la variété, le choc & la rivalité, des dispositions, des talens & de l'application, nous font faire, comme de nous-mêmes, & par notre propre ressort, ce que nous n'aurions jamais produit, sans l'impulsion d'un secours étranger ; ... les rayons du soleil ne font pas le germe, ils le développent.

Mais cet avantage , qui se trouve effectivement dans les Ecoles *publiques* , n'est - il pas quelquefois , avantageusement remplacé dans les *Educations particulières* , par les exemples des autres enfans que l'on a souvent occasion de rencontrer ; par les *plaisirs* & les *privations* , les *punitions* & les *encouragemens* , dont un Maître intelligent & sage , fait user à propos , pour exciter la paresse , ou retener la vivacité , punir le vice , ou récompenser la vertu ? on voit seulement , avec peine , que , dans l'*Education privée* , il arrive souvent que ces excellens moyens , affoiblis par mille circonstances

qui leur paroissent étrangères , perdent la moitié de leur mérite & de leur activité.

Il est à craindre aussi , d'un autre côté , que , dans l'Education *publique* , l'avantage de l'*émulation*, ne soit bien cherement acheté , par l'association continue des caractères dangereux , des exemples contagieux , des mœurs corrompues , que l'on croiroit pouvoir plus facilement écarter , de l'Education *particulière* , si l'on ne voyoit tous les jours que cette dangereuse association n'y est que trop communément remplacée par la familiarité , les exemples & les conversations des *domestiques* ; quel-

quefois des *Maîtres*, des *Amis* : le dirai-je ? des *parens* même, trop peu circonspects, vis-à-vis d'un âge tendre, dont l'ame est si susceptible des mauvaises impressions. Le soin des mœurs n'est donc guere plus sûr dans l'*Education privée*, & certainement on y a de moins les avantages réels de l'*émulation*.

Ceux de la *santé* (ce bien précieux, qui souvent tient lieu de tous les autres, & qu'aucun ne remplace) pouroient être plus soigneusement conservés, si, dans l'*Education privée*, on n'avoit pas sur cet article même, des négligences, ou des excès de précautions, qui nuisent au-

tant à l'existence physique , que les autres abus & les autres foiblesses nuisent à toutes les autres manieres d'exister.

Un avantage de l'Education *particuliere* , qu'il ne faut pas se dissimuler , c'est que les soins des Parens & ceux des Maîtres, réunis & rassemblés sur un petit nombre de Sujets , doivent naturellement fructifier davantage , que lorsqu'ils sont partagés entre cette multitude d'Élèves que l'*Education publique* donne à former.

Mais si , dans cette Education , tous les enfans , tous les élèves , tous les jeunes gens sont assez bien conduits , dirigés ,
instruits ,

instruits pour que , tandis qu'un seul répondra , récitera , rendra compte , tous croient avoir , chaque jour , les mêmes obligations à remplir ; tous ne seront-ils pas également à portée d'en recueillir aussi-bien le fruit , que si chacun étoit surveillé seul en particulier ? & l'on aura de plus le ressort de l'émulation.



L E T T R E V I I I.

*Suite de l'Education publique ,
comparée à l'Education parti-
culiere & privée.*

C H A Q U E objet (mon cher Comte) a (comme vous venez de le voir) son coup-d'œil favorable , & son côté défavantageux. On a souvent fait valoir en faveur de l'Education publique , les avantages de l'*association* & de l'*égalité* ; rien , sans doute , de plus naturel , de plus sage & de plus utile , que d'accoutumer , de bonne heure , les jeunes gens , à la nécessité , aux profits , aux douceurs de la société.

Mais, sous prétexte de se rapprocher, en cela, des loix de la simple nature, ne s'écarte-t-on pas un peu de celles de la droite raison ; & croyez-vous, qu'en effet, il soit bien sage de faire croire, ou de laisser penser aux jeunes gens, qu'ils sont tous égaux ? Rien n'est moins vrai, si l'on entend parler d'une égalité absolue ; car enfin, vous le savez, que d'inégalités relatives, que de distinctions dans la *naissance*, dans l'*état*, dans les *talens*, dans la *fortune* ! Il est d'autant plus dangereux d'inspirer, ou de laisser prendre aux jeunes gens, cette idée frivole & fautive, qu'elle n'est que trop souvent

F ii

confirmée , quelquefois même devancée par l'amour propre ; & que bientôt après il faudra la perdre , & s'en détacher.

Je voudrois seulement que , laissant subsister les rangs donnés par la naissance , ou par quelque autre cause étrangere au vrai mérite , on en dédommageât , par des *grades moraux & littéraires* , qui ne seroient accordés qu'au savoir , & décernés qu'à la vertu.

Me permettez - vous , mon cher Comte , d'ajouter quelques observations , qui , *politiquement* , sont , peut-être , plus essentielles que toutes les autres ?

Il me semble , que l'Education

publique rapproche plus les jeunes gens de l'esprit de *Patriote* & de *Citoyen* ; mais qu'elle éloigne un peu de l'esprit de *famille* & de toutes les autres sociétés particulières.

Peut-être aussi l'Education *privée* renferme-t-elle trop les enfans dans l'intérieur des *familles* ; peut-être les resserre-t-elle trop dans le cercle étroit des *sociétés personnelles* , au risque de leur faire perdre les vues générales, & l'esprit du *Citoyen*.

L'Education qui réuniroit les deux avantages, & qui épargneroit les deux inconvéniens , seroit , sans contredit , celle qu'il faudroit préférer : elle a

lieu , ce me semble , pour ceux que l'on fait aller en classe , au College , & qui reviennent ensuite à la maison paternelle : ils sont à portée , par-là , de conserver dans le sein de leur *famille* l'esprit de société particulière & domestique , sans toutefois perdre l'idée du *Patriotisme* & de la Société générale de la Nation , dont ils font partie.



L E T T R E I X.

*Récapitulation des vues générales
& du Gouvernement en ma-
tiere d'Education.*

JE n'emploierai cette Lettre
(pour laquelle je n'ai qu'un ins-
tant) qu'à résumer , en peu de
mots , les vues que , selon ma
précédente , le Gouvernement
peut avoir , & suivre en matiere
d'Education.

Elles auront donc , pour ob-
jet , envisagées du côté *Physi-*
que , de multiplier , de conser-
ver les Citoyens , & de les ren-
dre heureux , chacun dans leur
proportion , & relativement à

leur naissance , à leur état , à leur profession.

Du côté *Politique* , de diriger l'Education d'une maniere relative à la nature du Gouvernement , aux Loix de la Nation , au culte public établi , aux différentes conditions des Citoyens.

Du côté *Moral* , de conserver ce qui reste de bons principes , de bonnes mœurs ; de les rétablir , s'il est possible , dans toute leur intégrité ; de réformer les mauvaises , & même de les prévenir si l'on peut.

Du côté *Littéraire* , de régler le choix des études ; d'indiquer la maniere de les enseigner ; de
fixer ,

fixer , en un mot , l'*objet* , la *forme* & la *durée* de l'Education.

Le Gouvernement capable d'avoir , par lui - même , de si grandes vues , l'est aussi de concevoir & d'embrasser tous les moyens de les exécuter ; je n'aurois donc pas , mon cher Comte , la témérité de les lui indiquer ; je ne ferois , tout au plus , que les lui rappeler.



L E T T R E X.

*Distribution des différentes sortes
d'Educations, relativement aux
vues politiques du Gouverne-
ment.*

P L U S j'avance , & plus je m'allarme sur les difficultés ; il est question de faire (relativement aux vues générales du Gouvernement) une judicieuse application des différentes sortes d'Educations , dont les Citoyens peuvent être susceptibles,

Pour y parvenir , je pense qu'il faut commencer par se former des principes , sur le plus ou le moins d'importance des profes-

sions ; & mesurer aux travaux qui les occupent , à leur nécessité , à leur utilité , à leur agrément même , l'Education la plus capable de les y porter , ou de les en éloigner , de les y attacher , ou de les en distraire , selon que l'Etat peut s'y trouver plus ou moins intéressé.

Ne pourroit-on pas , dans cet esprit , considérer l'Education relativement :

1°. Au plus ou moins de connoissance qu'elle peut procurer.

2°. Aux facilités que le Gouvernement peut donner pour les acquérir.

3°. Au rang , à la place qu'occupent dans l'Etat , les en-

G ij

droits auxquels telle ou telle Education peut & doit être préféramment procurée.

4°. Relativement, en un mot, aux différentes circonstances des personnes, & des choses, des tems & des lieux ?

Je vous ai déjà parlé, mon cher Comte, de l'étendue des objets que l'on peut se proposer d'enseigner ; je vous ai dit qu'elle peut, à cet égard, se renfermer dans les connoissances *indispensables* à l'honnête homme, au Chrétien, au Citoyen : qu'elle peut être portée jusqu'à celles qui ne sont qu'*utiles*, ou, si l'on veut, d'un second degré de nécessité ; que l'on peut enfin les étendre

jusqu'aux acquisitions qui sont purement de luxe & d'agrément.

Quant au plus ou moins de *facilités*, que le Gouvernement peut donner, ou tolérer pour les différens genres d'instructions, l'*Education* peut être gratuite ou payée, écrite ou verbale, publique ou privée, générale ou particulière.

Si nous considérons, maintenant, les différens endroits où les secours de l'*Education* peuvent, & doivent être administrés d'une manière plus ou moins distinguée, nous pourons les envisager sous deux aspects différens : dans l'ordre hyérarchique

& de dignité , ou dans l'ordre politique & de nécessité.

Considérées sous le premier de ces deux points de vue , les Villes du premier ordre , marcheroient les premières ; & parmi elles , la capitale du Royaume les devanceroit de quelques pas , toutes ayant au surplus , une part égale à l'attention , à la protection du Souverain , à ses bontés. Les Villes du second & du troisième ordre les suivroient , mais n'occuperoient que le second rang : les bourgs enfin , les villages & les hameaux n'obtiendroient que la dernière place ; & tout cet arrangement paroîtra le plus naturel , parce

qu'il est le plus connu , le plus ordinaire , & conforme aux choses convenues dans l'ordre politique & de dignité.

Mais dans l'ordre de *nécessité*, qui devroit paroître d'autant moins singulier , qu'il est dans la nature , & non dans la convention , les choses prennent une face bien différente aux yeux de celui qui gouverne.

La premiere place est pour les hameaux , pour les villages & les bourgs , qui , comme on le voit , prennent eux-mêmes , entr'eux , un autre rang.... Les Villes du troisieme & du second ordre , obtiennent la seconde place.... Les Capitales , enfin ;

sont au troisieme rang , & celle du Royaume entier est même , à cet égard , d'un degré plus bas ; & c'est à cet arrangement d'économie politique , que l'Education me paroîtroit devoir être mesurée par le Gouvernement.

L E T T R E X I .

*Suite de la distribution politique
de l'Education.*

SUR les principes que j'ai posés dans ma précédente Lettre , ne croyez pas , mon cher Comte , que je pense indiquer une réforme générale & indispensable : je vous communique mes

réflexions, mais il s'en faut assurément de beaucoup que je les croye sans réplique : je ne crois pas que l'on doive admettre une opinion , par la seule raison qu'elle est, ou paroît être singulière & neuve ; mais aussi de ce qu'elle a le malheur de contrarier les idées reçues , je ne voudrois pas en conclure qu'il falût la rejeter. Ne voyez dans tout ceci que mon zele pour l'Etat , & ma confiance en vous ; sans cette condition , que je prends la liberté de vous imposer , je ne me livrerois qu'à regret aux détails des différentes sortes d'*Eductions* , que je crois devoir être procurées aux diffé-

rentes classes de Citoyens , proportionnément aux degrés d'utilité de chaque profession.

Dans les hameaux , par exemple , dans les *villages* & dans les bourgs , l'Education la plus simple , l'*instruction la plus nécessaire* , seroit la seule qui fût permise & administrée : toute autre détourneroit trop des travaux les plus précieux à la société.

Ce seroit , par la même raison , que l'Education n'y seroit donnée que *de vive voix* , & non par écrit : l'Education écrite les rendroit assez mauvais raisonneurs pour les dégoûter de leur état.

Mais , en même tems que l'Education de luxe seroit proscrite , & que l'instruction écrite ne seroit admise qu'avec beaucoup de restriction , celle que l'on administreroit seroit *gratuite & générale* ; c'est-à-dire , que l'on auroit soin qu'elle fût (dans cette classe intéressante de Citoyens) donnée à tout le monde , afin que personne n'en fût privé, gratuitement, eu égard à leurs facultés bornées ; & surtout à des heures & dans les tems convenables , pour que les travaux de la campagne n'en souffrent pas.

Dans les Villes du second ou du troisieme ordre, on étendrait

un peu plus les facilités de l'Education. Celle *qui n'est qu'utile*, seroit jointe à la nécessaire, parce que les dangers ne sont pas dans les Villes les mêmes, que pour les travaux de première nécessité.

On observeroit cependant, pour ces endroits-là même, & relativement aux genres d'Edu-cations que l'on y permettroit, qu'en même tems que la nécessaire seroit donnée tant verbalement que par écrit, & qu'elle y seroit même publique & générale, l'Education qui n'est qu'*utile* y fût payée & non gratuite, pour en arrêter les progrès; l'intention & l'intérêt de l'Etat étant de

borner cette Education moins nécessaire ; & non de la détruire.

Il n'y auroit , par la même considération , pour l'Education purement utile , que des Ecoles particulieres , & non des maisons publiques , & des établissemens dans les formes ; on toléreroit , en un mot , cette sorte d'Education dans les Villes ordinaires , mais on ne l'y encourageroit pas.

Dans les Villes du premier ordre , les faveurs souffriroient , à cet égard , beaucoup d'extension , le motif de les restreindre ne pouvant pas y avoir lieu.

L'Education *nécessaire* y seroit

donc administrée , tant en public qu'en particulier.

Elle y feroit indifféremment, donnée *de vive voix* ou *par écrit*.

Elle y feroit même *gratuite* : l'Education utile y feroit également *écrite* ou *verbale*, *publique* ou *particuliere*, en y mettant néanmoins la restriction politique d'*être payée* , & non gratuite.

Et par rapport à l'Education, qui ne porte que sur des connoissances & des talens purement agréables , elle y feroit *particuliere* , & toujours *achetée* : les parens pouroient la procurer, selon l'étendue de leur *fortune* , & peut-être aussi de leur *vanité* ; mais le Gouvernement n'auroit

aucun intérêt de la rendre publique, & de la faire administrer *gratis*.

Il faut , toutefois , excepter de cette dernière observation , la Capitale du Royaume , où la magnificence Royale , & le concours des Regnicoles & des *Etrangers* , doit , politiquement , faire admettre , encourager , récompenser les Arts & les Sciences de toute espèce , afin que la Reine des Villes puisse rendre aux campagnes , en spéculations , en inventions , en instructions nécessaires , utiles , & même seulement agréables ; ce qu'elle en reçoit en productions de première nécessité ; c'est de la Ca-

pitale enfin que doivent partir les rayons faits pour éclairer l'*Agriculture* & l'*Industrie*, & ce qu'elles produiront en fera la récompense.

Mais déplacer des objets si intéressans, étendre les instructions superflues, porter jusque dans les campagnes les commodités d'une Education recherchée ; c'est tout détruire, pour vouloir tout favoriser.

J'oserois donc insister sur cet article ; l'Education nécessaire est la seule convenable aux Cultivateurs, & même aux industriels d'une utilité première & d'un usage indispensable.

L'Education qui ne seroit qu'utile,

utile , les distrairoit immanquablement de leurs travaux.

L'Education portée jusqu'à l'agréable les en éloigneroit entièrement.

Il faut leur enseigner le respect , & plus encore la pratique des vertus ; mais non leur en apprendre la théorie , qui ne serviroit peut-être qu'à les égarer : de fausses lumières sont plus à craindre que les ténèbres. Il est sans doute essentiel & désirable, qu'au milieu de leurs travaux , ces enfans de la nature , & ces heureux disciples de la simplicité , soient appliqués , sages , vertueux , raisonnables , à tous égards , & dans tous les sens ;

Tome I.

H

mais est-il bien nécessaire qu'ils sachent pourquoi ; ne seroit-il pas même dangereux qu'ils le fussent ? Ces prétendues connoissances , toujours imparfaites pour eux , n'auroient-elles pas , de plus , l'inconvénient de les dégoûter , de les détourner , de les détacher même insensiblement , de fonctions plus nécessaires & plus utiles à la Nation ; & vous conviendrez , mon cher Comte , qu'une diversion si dangereuse , seroit dans l'ordre de la nature & de l'humanité.

On quitte aisément , en effet , pour des emplois doux , lucratifs , protégés , distingués , une profession pénible , peu lu-

crative , extrêmement chargée ,
& qui , la premiere dans l'ordre
des besoins , est la derniere dans
celui de la considération. Je
croirois donc qu'au lieu d'en
distraire par une Education trop
recherchée , il seroit de la plus
grande importance , de faire
concourir à ses progrès tout ce
qui peut en faciliter les travaux ,
en diminuer les charges , en aug-
menter les avantages , en hono-
rer les fonctions.

Pour ne rien omettre de ce
que je pense sur cet article , sans
entendre blesser les opinions op-
posées , j'observerai que l'Edu-
cation utile paroît devoir être
ajoutée à la nécessaire , en fa-

H ij

veur du commerce & de l'industrie, & généralement de toutes les professions à qui certaines connoissances d'usage sont indispensables, & dont les détails, les procédés & les opérations, exigent préliminairement certaines études particulières que cette sorte d'Education peut seule leur procurer.

Quant à l'Education *agréable*, je ne la croirois dûe qu'à ceux, dont on ne craint pas que la vanité, l'opulence ou l'oïveté nuisent aux branches essentielles de l'administration.

Leur oïveté les écarte de toute profession.

Leur opulence leur épargne

roit les états pénibles & laborieux.

Leur vanité les éloigneroit des professions trop peu distinguées.

On n'aura donc rien à perdre avec eux , ni rien à craindre du luxe de l'Education agréable , que l'on voudra bien procurer à cette classe privilégiée des Citoyens ; mais il faut en Citoyen beaucoup meilleur encore , espérer que cette classe fera la moins nombreuse : idée qui peut être jointe à toutes celles que je viens de vous communiquer. Je les regarde toutes comme infiniment intéressantes par leur objet , quoique peut-être trop faiblement rendues ; mais quel-

les qu'elles soient ici pour la forme , & de quelque part qu'elles viennent , elles méritent que le Gouvernement veuille bien s'en occuper ; lui seul peut les examiner , les approfondir , les juger , & les réaliser dans l'exécution.

Ne craignez point , au surplus , mon cher Comte , que par cet ordre établi dans les instructions ordonnées , ou seulement permises ; que par cette diminution considérable , de leçons publiques des arts purement agréables , & même de ceux qui ne sont qu'utiles , on s'expose à nous faire retomber dans la barbarie des premiers siècles & dans l'i-

gnorance des premiers âges : on ne feroit qu'arrêter les progrès , & restreindre le pouvoir d'un luxe d'Education qui prend trop aujourd'hui sur le nécessaire , qu'appauvrit insensiblement le superflu : on ne feroit qu'élaguer sagement , & tailler avec adresse un arbre , dont les branches , à force de s'étendre & de se multiplier , ne pousseront bientôt plus qu'en feuilles , ou tout au plus en fleurs , & produiront très - difficilement des fruits qui puissent atteindre à leur maturité. Ces Educations surabondantes , *tolérées* désormais dans les grandes Villes seulement , & toujours *achetées* , n'enleveroient

plus aux Professions vraiment utiles , & réellement nécessaires , que ceux de nos Conci-toyens , qu'une vive impression du génie , ou les commodités de la fortune , en auroient détournés sans secours & sans invitation.

L E T T R E X I I.

Suites des Vues générales & politiques de la forme & de la durée de l'Education.

J'AUROIS, dans ma précédente Lettre, excédé de beaucoup trop les bornes prescrites à ces sortes d'Ecrits , si j'y avois fait entrer toutes les observations qui pouvoient

voient y trouver leur place.

De ce nombre sont celles que , politiquement on peut faire sur la *forme* & sur la *durée* de l'*Education*.

Sur la *Forme* , ou , si vous le voulez , la *méthode des instructions* , le Gouvernement jugera sans doute nécessaire & convenable de se faire représenter les anciens statuts & réglemens des Universités.

Il n'y trouvera rien relativement à la *Religion* & par rapport aux *Mœurs* , qui ne fasse l'éloge de la vertu , de la sagesse , & de la piété sincère de ceux qui les ont rédigés ; peut-être seulement y désireroit-on , par

Tome I.

I

rapport à ces objets intéressans & respectables , moins de détails & plus d'élévation.

La *Police* intérieure des *Maisons d'Etudes* , & les *études mêmes* , paroissent susceptibles de la même objection. Les *livres classiques* mériteroient aussi plus de goût & de précautions. J'y reviendrai dans la suite, & je ne regarde point cet article comme le moins important de l'institution.

On auroit, sur tout cela, d'excellens extraits à faire des plus célèbres Ecrivains ; les Anciens & les Modernes seroient bien nécessaires à consulter : mais je ne l'entreprendrai pas ; j'ai d'autres occupations , & je connois mes forces,

M. Rollin, également recommandable dans la Pratique & dans la Théorie , peut être ici d'un grand secours ; & je pense , qu'à quelques modifications près , qui sont plus dans la forme que dans les intentions , tout marque dans cet Auteur recommandable , la pureté de son ame , & l'élévation de son esprit.

Je ne fais , si relativement à la maniere d'apprendre & d'enseigner , ce Professeur approuvoit les Livres faits *par demandes & par réponses* ; mais je ne vous cacherai point , mon cher Comte , sur cet article , tous mes dégoûts & tout mon éloignement. Je ne suis ni convain-

I ij

cu, ni corrigé par l'exemple imposant d'un assez grand nombre d'Auteurs respectables, qui, sur des matieres encore plus dignes de respect, se sont servi de cette méthode qu'ils ont, sans doute, jugée préférable à toutes les autres : J'ose, moi, la trouver dépourvue de justesse & de précision.

De *justesse*, puisque les demandes & les réponses sont également déplacées, soit qu'on les prête au Maître, soit qu'on les suppose faites par l'écolier.

De *précision*, puisqu'il est aisé de voir, que cette forme d'instruction, bien loin d'abréger (ce qui est toujours desirable en ma-

tière d'Éducation, dans laquelle il n'y a pas un instant à perdre), grossit inutilement les volumes, & multiplie, sans fruit, d'ennuyeuses répétitions, également capables de dégoûter le Maître, & de décourager ses disciples.

Ne pourroit-on pas (sur chaque objet) substituer à cet usage, que l'habitude a perpétué, plutôt que la raison, une méthode simple, claire & facile, bien conçue, bien rédigée, bien présentée, qui pût opérer, à la fois, le soulagement du Maître, & celui de l'écuyer.

Ce sont autant d'objets sur lesquels le Gouvernement seul est en droit de prononcer.

L iij

Joignons-y , mon cher Comte , l'article important de la *durée* des études , par lesquelles on absorbe , sans réflexion & sans ménagement , les premières années de notre vie , c'est-à-dire , les instans les plus précieux de notre existence.

Non contents de multiplier les classes (déjà peut-être en trop grand nombre dès leur origine) , les Instituteurs en ont fait doubler quelques-unes ; & par une contradiction assez singulière , ils ont eux-mêmes , en les doublant , prouvé l'inutilité des autres.

On voit , en effet , que la plupart de ces classes ne servent que

de passage, & , si j'osois le dire, d'une sorte de pont de communication, de la classe qui les précède à celle qui les suit. Ces classes *intermédiaires* sont donc absolument inutiles, & je n'en veux point une plus forte preuve, que le soin des Maîtres même, de faire porter les études essentielles sur les autres classes, qui sont effectivement les seules dont on recueille le fruit : telles sont la Septieme, la Cinquieme, la Troisieme & la Rhétorique. On pourroit donc faire en quatre ans le chemin que l'on fait parcourir en sept. Et croyez, mon cher Comte, que, dans ce calcul *scholastique*, je ne me rends pas

trop difficile sur les retranchemens & sur les inutilités.

Ce feroit, je vous l'avoue, avec la plus grande peine, que j'entendrois sur cet article les parens se récrier, que ferai-je pendant les autres années de mon fils ? Et les Instituteurs répondre, à quoi prétendez-vous que, pendant ce tems-là, l'on occupe les écoliers !

La suppression de ces Classes intermédiaires les surchargerait-elle d'un loisir inutile ? les études communément usitées, doivent-elles tout envahir, au préjudice de tant d'autres connoissances plus utiles, plus instantes, & peut-être même plus ana-

logues aux âges que l'on en prive.

Et par rapport aux parens , quelle que soit leur condition , leur fortune , leurs occupations , est-il bien vrai qu'ils doivent , avec un si vif empressement , chercher à se débarrasser du soin d'élever eux-mêmes les gages de leur amour , & l'espérance de la famille , dont ils seront un jour la gloire ou l'opprobre , la ruine ou la fortune , le soutien ou la perte ? Si ces enfans infortunés sont avec une sorte d'impatience rejetés par les mains paternelles , à qui pourra-t-on les confier avec sûreté ? En est-il de plus chères , en est-il de plus propres

à les recevoir, à les accueillir, à les soigner, à les former ? Il est inconcevable que de telles idées s'introduisent dans les familles ; le sentiment seul devrait les en exclure. Comment ne détruiroit-il pas de mauvais raisonnemens, puisqu'il vaut mieux lui seul que les meilleures raisons du monde ?



LETTRE XIII.

Du choix des Maîtres.

CE seroit en vain , mon cher Comte , que l'on se seroit déterminé sur les vrais principes de l'Education ; en vain auroit-on fait , à ce sujet , les plus utiles établissemens , les réglemens les plus sages , & les plans les plus raisonnables , si l'on n'avoit pas à sa disposition les Sujets à qui ce précieux dépôt pût être confié sans danger , & sur cela l'on ne sauroit , ce me semble , envisager , avec trop d'attention , ce qui précède l'Education , ce qui l'accompagne , & ce qui la suit.

Avant de commencer l'Éducation , il faut *choisir* les Maîtres ; dans le cours de l'Éducation , il est essentiel de les *surveiller* : il est juste de les *récompenser* , quand elle est faite. Il faut les choisir avec prudence , les surveiller sans affectation , les récompenser noblement , terme qui convient autant à celui qui reçoit , qu'à celui qui paye ; la générosité de l'un , la délicatesse de l'autre , doivent être également consultées : mais sur-tout il ne faut pas les traiter, ces mortels respectables , en vils mercenaires , comme on ne le voit que trop communément. Il est honteux que des gens inutiles soient

dans les familles, mieux payés, plus considérés mille fois, que ceux à qui l'on confie la douceur & l'espérance des familles même ; & si les Maîtres n'ont pas le courage & le talent de résister à ces humiliations, comment peut-on s'imaginer qu'ils conserveront l'élévation de l'esprit & du cœur si nécessaire dans leur emploi ? *L'opprobre avilit l'ame , & flétrit le courage...* comment l'Education n'en souffriroit-elle pas ? On ne communique pas ce que l'on a perdu.

Je ne vous parlerai d'abord que de *l'importance d'un bon choix* : en ne lui donnant que cette qualité , je m'exposerai

moins à m'égarer , puisqu'il est incontestable qu'elle est essentielle dans un choix quelconque : on se tromperoit plus aisément sur les convenances.

Soit que l'on envisage l'Education comme publique & générale , soit qu'on la considère comme particulière & domestique , *le choix des Maîtres* sera toujours un objet également intéressant pour les familles qui forment une partie de l'Etat , ou pour le Gouvernement qui les renferme toutes ; & dans l'un & l'autre cas , les principes & les vues doivent être les mêmes , à fort peu de chose près. Développons cette idée.

Dans ce choix , comme dans beaucoup d'autres , il faut distinguer ce que l'on est en droit d'*exiger* d'une manière absolue , & ce que l'on doit seulement *desirer*.... On peut faire beaucoup de grace sur les qualités extérieures & sur le maintien ; moins sur les talens & la capacité : mais on n'en doit faire aucune sur le caractère & sur les mœurs.

J'exigerois donc , en matière d'Education , comme une chose de première nécessité , que les mœurs du Maître soient pures & honnêtes , douces & sûres , pour que les impressions qui naîtront , soit en public , soit en

particulier , des leçons & des exemples, soient conformes à la vertu ; qu'elles puissent plaire , & qu'elles soient durables.

Je ne demanderois pas moins positivement que le caractère fût droit , exact & ferme , & néanmoins liant ; rien n'étant plus nécessaire dans le monde que la droiture qui fait la sûreté du commerce ; l'exactitude qui en établit les profits ; la fermeté qui les rend solides ; le liant qui en assure les agrémens.

Mais comme , entre les bonnes qualités , on remarque presque toujours que l'une est faite aux dépens de l'autre ; ne pourroit-on pas desirer que la pureté
des

des mœurs fût sans fanatisme ,
la douceur sans mollesse , la sû-
reté sans contrainte & sans af-
fection.

Que dans le caractère la droi-
ture ne fût pas mêlée avec de la
sécheresse ; l'exactitude avec la
pédanterie ; la fermeté avec la
roideur ; le liant avec de la foi-
blesse , ou certaine indifférence
prétendue philosophique , qui
pardonne tout, & qui ne corrige
rien.

Immédiatement après le ca-
ractère & les mœurs , les talens
qui font une partie si considéra-
ble de l'institution publique ou
privée , doivent incontestable-
ment occuper la première place.

N'est-on pas en droit de demander, sur cet article, dans le Maître que l'on choisit, beaucoup de jugement & de raison; de la politesse, & de la *connoissance des hommes & des choses*, des usages & des mœurs; assez de *culture & d'acquit*, pour connoître, au moins, jusqu'à un certain point, & parmi les choses les plus essentielles, celles même qu'il n'enseigne pas, en lui supposant sur celles qu'il enseigne, une connoissance plus particulière & plus approfondie; & le talent plus desirable encore, & plus rare qu'on ne le croit, d'enseigner ce que l'on fait; ce qui suppose nécessairement de la

clarté dans les idées , de la justesse dans les expressions ; & dans les instructions réitérées , cette douceur & cette modération , qui ne se trouvent que dans un petit nombre d'instituteurs , vraiment nés pour leur état ; rien n'étant plus difficile à ceux qui savent , que de revenir sur leurs pas , pour se mettre à la portée de ceux qui ignorent.

Mais ce que l'on doit desirer le dernier , sans néanmoins le négliger entièrement , c'est le *maintien* honnête & convenable ; un *extérieur* qui ne présente aux yeux rien de ridicule & de rebutant ; une propreté qui s'éloigne autant de la négligence

K ij

méprisable , que de la recherche affectée ; une sorte de noblesse qui puisse inspirer aux *parens* de la confiance , aux *élèves* du respect , au *public* de la considération.

Peut-être même pourroit-on (sans être ridicule) porter la délicatesse & l'attention , dans le choix des Maîtres , jusqu'à leur désirer des *graces* , si l'on borne ce mot à l'agrément qui résulte toujours de la paix d'une belle ame , & de la culture d'un bon esprit.

Je n'ignore point (mon cher Comte) toute la difficulté de trouver , dans le même sujet , tant de qualités rassemblées ;

mais doit-elle empêcher de les
desirer avec ardeur , & de les
chercher avec empressement ?
J'en ai connu , j'en connois en-
core plusieurs qui les renferment
toutes ; & que conclure , après
tout , de la difficulté de les
trouver réunies ? Que dans la
nécessité de faire souvent grace
sur plusieurs de ces qualités , &
d'en sacrifier une partie , ce n'est
jamais sur les qualités essentiel-
les que l'on peut faire porter le
sacrifice.



LETTRE XIV.

Des devoirs des Maîtres.

EN supposant les *Maîtres* choisis avec toutes les précautions que mérite un pareil *choix*, je dois présumer aussi, qu'avant de se charger d'un emploi si délicat, ils se seront pénétrés, comme ils le doivent, de toute l'importance & de toute la difficulté du rôle intéressant qu'ils vont représenter.

Car il n'en est pas du dépôt de l'Education, comme de tous les autres *dépôts*.... Ce ne seroit point assez que de posséder l'exactitude, & la fidélité né-

cessaires pour remettre l'objet en nature , & sans altération, sans déchet ; il faut de plus au *dépositaire* , l'intelligence d'un habile & sage Econome , qui a fait valoir ce qui lui a été remis , au profit même de celui qui le lui a confié , & qui compte , à la fois , du *capital* & des *intérêts*.

Le premier soin des Maîtres sera , sans doute , de chercher à connoître , autant qu'il leur sera possible, les *plantes* dont la *culture* leur aura été confiée ; leurs *propriétés* générales & particulières ; la nature du *sol* dans lequel elles sont plantées ; les différentes *influences de l'air* qui

les environne ; la *température* du climat, & les *soins* généraux & particuliers qu'elles exigent ; il faudra tout voir, tout soigner, ne rien négliger ; & toujours relativement à chaque objet : il faudra tout aider, profiter de tout, & ne rien forcer ; que de soins à prendre ! mais quels fruits à recueillir !

Les Maîtres auront sur-tout, le plus grand intérêt, d'inspirer à leurs Éleves la confiance la plus intime, l'amitié la plus tendre, le plus profond respect ; & de veiller pour ce qui regarde les Eleves eux-mêmes, à ce qu'ils acquierent une application constante, un courage à toute épreu-

ve ,

ve, une docilité sans réserve.

Sans une connoissance exacte du caractère, du tempérament, des dispositions, des sentimens de ceux qu'ils ont à former, les Maîtres ne sauroient guere espérer d'y réussir ; & d'avance je répondrois, qu'ils feront, sur tous les points, les méprises les plus dangereuses ; car rien n'est sans conséquence dans une profession si délicate.

L'homme étant né pour la société, l'est aussi pour la confiance ; si les Eleves ne donnent pas la leur aux Maîtres, ils la placeront ailleurs, & vraisemblablement fort mal ; leur esprit & leur cœur seront également

en danger ; & les Maîtres pouront d'autant moins les en garantir , qu'ils ne les connoîtront pas. Il est donc extrêmement intéressant qu'ils mettent leurs Eleves dans le cas de se livrer sans appréhension , afin qu'ils le fassent sans réserve.

Rien n'est plus capable , au surplus , d'inspirer de la confiance que d'en donner l'exemple. C'est une vérité que je voudrois pouvoir graver dans le cœur de tous ceux qui enseignent ; la règle est simple , & le succès est sûr.

L'air sec & réservé , la pédanterie , la sévérité déplacée , sont autant de vents du Nord , qui

interceptent la transpiration. La curiosité trop marquée, l'inquiétude & la défiance ne réussissent pas davantage, & nuisent surtout à cette amitié tendre & douce, que l'on doit être si jaloux & si flatté d'inspirer.

Mais il seroit dangereux que cette amitié même vînt à dégénérer en une *familiarité*, qui fît perdre au Maître quelque chose du respect qui lui est dû ; ce sont les égards qui donnent à ses leçons de la force & du nerf, comme l'amitié leur prête de la grace & de l'aménité.

On marche souvent dans le monde entre deux précipices.

Si le Maître est exigeant, sé-

L ij

vere , imposant , il n'acquiert pas , auprès de ses Eleves , plus de considération , & il perd ce qu'il pouvoit obtenir de confiance & d'amitié.

S'il est trop facile , il change de rôle ; il devient l'esclave de ses ; Discíples il leur laisse prendre sur lui , l'empire qu'il devroit avoir sur eux : les deux extrêmes sont également dangereuses : heureux le Maître qui saura prendre le milieu !

Il sera sûr , en même tems , de procurer à ses Eleves l'*application* , qui peut seule les mettre en état de profiter des leçons dont le fruit échappe toujours à l'inattention.

De leur inspirer ce courage , qui met au-dessus des répugnances & des obstacles ; courage qui n'est pas moins nécessaire aux Eleves pour entendre mille fois les mêmes choses , qu'il ne l'est aux Maîtres pour les leur répéter.

Mais , en vain , les uns se prêteroient-ils à les redire , & les autres à les entendre , si les jeunes gens n'avoient pas la *docilité* nécessaire pour s'y soumettre , & la *volonté* bien décidée de les mettre à profit ; ces dernières qualités ne sont pas moins essentielles que toutes les autres ; mais il n'est pas aisé de les inspirer. L'un & l'autre sont dans le ca-

ractere , & ne se communiquent pas.

L'ignorant & l'opiniatre sont bien difficiles à subjuguier ; l'un ne fait rien ; l'autre croit tout savoir , & le savoir bien ; tous les deux sont également éloignés du vrai : mais l'indocile l'est peut-être encore davantage. Il est plus facile d'enseigner des idées justes à celui qui n'en a point du tout , que de réformer celui qui n'en a que de mauvaises ou de fausses. Tant que le papier reste blanc , il est susceptible de tout ce que l'on y veut écrire. Veut-on effacer ce que l'on y trouve écrit ? on ne le peut sans l'endommager &

l'altération s'apperçoit toujours.
Conséquence sensible & frappante des premières impressions !
le vice & la vertu se gravent
aussi profondément l'un que l'autre , & tous les deux restent.

L E T T R E X V.

Des objets que les Maîtres doivent se proposer dans l'Éducation.

JUSQU'A présent (mon cher Comte) nous n'avons fait que préparer à l'Éducation , & nous ne l'avons pas donnée ; mais ces préparations même étoient indispensables : reprenons notre opération. Les moindres essais,

L iv

en ce genre , sont toujours de quelque utilité. N'oubliez pas du moins que vous êtes de moitié dans tout ceci, parce qu'en m'imposant ce travail, par l'autorité que vous donne sur moi l'amitié , vous avez tacitement contracté l'obligation d'en partager les inconvéniens & les difficultés , peut-être même de me dédommager de son inutilité. Reprenons le Maître où nous l'avons laissé. 111.

Je suppose que nous le trouverons parmi les nouveaux Elèves , estimé , chéri , respecté , occupé sur-tout du soin essentiel de se faire un plan ; & dans cette importante occupation , permet-

tez que je lui prête quelques réflexions préliminaires , sur le cœur , sur l'esprit & sur la santé.

Comme il feroit (dit-il) impossible de former , d'instruire , de cultiver un individu , qui n'existeroit pas , je vois que mes *premiers soins* , dans l'ordre naturel , doivent avoir pour objet *le corps* , & ce qui le concerne. J'observerai donc , par rapport à cet article , de procurer , de rétablir , d'augmenter , ou du moins de conserver la santé , la force & la grace.

La *santé* , comme le premier des biens , puisqu'il fait valoir tous les autres , & qu'aucun autre ne peut le remplacer.

La *force* , parce qu'il est évident que le plus ou le moins de cette sorte d'avantage arrête ou facilite , accélère ou retarde , exclut ou procure le plus ou le moins de succès , dans un grand nombre d'occasions , d'un usage général & de première nécessité.

La *grace* , qui donne tant de part aux heureux événemens dans toutes les choses , où les *dehors* influent sur la réussite : & l'on fait jusqu'où cela s'étend dans ce siècle-ci.

Quant au *cœur* , je serois bien à plaindre , si je n'étois pas à portée de juger par le mien , combien il est agréable & satisfaisant de n'avoir , sur cet arti-

clé , rien à se reprocher.

Et par rapport à l'*esprit* , puisque c'est par les lumières que je suis heureux d'avoir acquises , que je suis parvenu à connoître essentiellement le prix de la vertu , je dois juger par moi-même de la nécessité de cultiver dans les Eleves qui me sont confiés , les connoissances qui leur prouveront , qu'il n'y a rien de mieux à faire pour le bonheur , que d'être homme de bien.

Telles feroient , en substance , les idées du Maître ; soit qu'on l'eût mis à la tête d'une Education *publique* ; soit qu'il fût chargé d'une Education *particuliere* & privée : la loi ne change pas ,

pour être exécutée par un plus grand nombre. Je reprends mon propre rôle , pour développer les vues de l'Instituteur que je n'ai fait qu'indiquer.

LETTRE XVI.

*Des soins qui regardent le corps
& la santé.*

PLUSIEURS l'ont dit beaucoup mieux que moi ; mais je puis le dire encore après eux : ce que le choix des *Nourices* est pour le *Physique* , celui des *Instituteurs* & des *Maîtres* , l'est pour la partie *morale* , & pour les *Lettres* ; de ces premiers pas , dans la formation du *corps* , du *cœur* &

de l'esprit , naissent le bonheur ou le malheur de toute la vie.

Succer de *mauvais lait* ; prendre de *mauvais principes* ; contracter un *mauvais goût* , ou faire heureusement tout le contraire , voilà dans tous les genres d'Édu-cations , les avantages ou les inconvéniens des commencemens favorables ou des élémens dangereux : voilà le principe de tout ce que l'on peut faire de louable ou de reprehensible : voilà l'origine , trop souvent ignorée ou méconnue , de tout ce que l'on éprouve dans le monde , d'heureux ou de malheureux.

Mais pour nous renfermer ici plus particulièrement dans ce

qui peut intéresser la conservation de l'individu physique & de la santé, on doit sentir (sur-tout par rapport à l'Education publique) combien la salubrité de l'air, & conséquemment le choix de l'habitation ; combien les *logemens*, par leur distribution, les *vêtemens* par leurs arrangemens, les *travaux* par leur mesure ; combien en un mot les *études* & les *délassemens*, la contrainte & la liberté, l'exercice & le repos peuvent physiquement influer sur la santé du corps, sur sa force, sur sa régularité même, & sur sa grace. Mais les détails particuliers à cette partie d'Education, exigent des

connoissances que je n'ai pas ;
& qui sont, d'ailleurs, plus particulièrement propres aux Citoyens, qui, par état, sont faits pour en être sans cesse occupés.

Je fais seulement, par expérience, & plusieurs autres peuvent l'avoir pareillement éprouvé, que par rapport à la santé, il est possible, & même à beaucoup d'égards, assez facile de prévoir & de prévenir ce qui peut l'attaquer, l'affoiblir, ou la détruire sans ressource. Que les excès de toute espèce, & singulièrement ceux dont l'enfance est le plus susceptible, les goûts dépravés, l'intempérance dans le manger, les jeux immo-

dérés , & quelquefois même (mais certainement beaucoup plus rarement) le travail trop considérable, peuvent nuire beaucoup à la santé.

Que les *maladies* ne proviennent pas toujours d'une constitution mauvaise ou délicate, mais du peu de soin que l'on prend d'étudier le tempérament des enfans, de le rectifier, ou d'en profiter.

Que l'*air* sain ou contagieux, plus ou moins chaud ou froid, épais ou vif ; que des nouritures mal saines ou mal apprêtées, méritent, dans l'Education, la plus grande attention de la part des Parens & des Maîtres, & du

du Gouvernement qui les représente tous.

Que sur tous ces objets intéressans , les Enfans doivent être moins instruits que surveillés ; moins consultés que soignés ; moins écoutés que devinés : & que si l'on veut les conserver , sans les rendre trop craintifs sur l'article de la *santé* , il est plus important , que l'on ne pense , de les veiller soigneusement , quand ils sont malades ; mais de ne jamais trop les plaindre.

Que par rapport à la *force* , on en a d'autant moins , que l'on néglige davantage ce que l'on peut en avoir.

Et qu'à l'égard de la *grace* ,

Tome I.

M

les défauts qui l'alterent ne proviennent pas toujours de ceux de la conformation naturelle ; mais souvent des habitudes défectueuses , qu'on laisse prendre ou que l'on contracte.

LETTRE XVII.

Des soins que demande le cœur.

Principes généraux.

Nous voilà donc assurés de tout ce qui peut concourir à la conservation de la *santé* , sans laquelle tous les autres soins deviendroient superflus. Avons-nous à présent rien de plus essentiel & de plus pressant à considérer , à surveiller , à former ,

que le *cœur*, cette portion de nous-mêmes la plus précieuse, puisqu'elle fait valoir les autres, qu'elle les vivifie toutes &, qu'elle est même la seule qui puisse former un tout ?

Sur cet article important, il me semble que si j'avois l'honneur d'enseigner, je me formerois à moi-même des principes que je partagerois d'abord en *regles générales*, dont je ferois ensuite dériver & descendre des *maximes plus particulières* ; & voici quels seroient (en substance) mes *principes généraux*.

Les *vices* ont toujours assez de forces pour s'accroître & se répandre ; ils se multiplient par

M. ij

eux-mêmes , & de leurs propres fonds.

Les *vertus* ont besoin pour s'étendre & pour se multiplier , de toutes sortes de secours & d'encouragement.

Il faut donc en conclure , que pour inculquer dans l'*esprit* de leurs Eleves , & pour graver dans leurs *cœurs* les vérités les plus intéressantes de la *Morale* & de la *Religion* , il est au pouvoir & du devoir des Maîtres de faire usage de tout , & d'employer de bonne heure tous les moyens.

Les études de la mémoire , les jeux de l'imagination , les opérations du jugement , les leçons , les entretiens , les promenades ,

les amusemens même les plus frivoles & les plus enfantins ; tout peut , tout doit concourir (de la part des Maîtres) à l'instruction des Eleves qui leur ont été confiés.

L'attention est extrême , le soin est grand ; il ne permet aucun intervalle , aucune négligence , aucun relâchement ; mais on travaille pour l'*humanité* ; & que peut-on faire de mieux que de consacrer ses jours au bonheur des hommes , de tous les lieux & de tous les tems ?

En un mot , ceux que l'on estime assez , pour confier à leurs soins , à leurs talens , à leur probité , le trésor des familles &

l'espoir de toute une Nation ; dans les Eleves qu'on leur donne à gouverner , ne peuvent être trop intimément pénétrés de cette importante vérité , qu'ils sont chargés du glorieux , mais difficile emploi de former des *hommes* , ce mot pris dans le sens le plus noble & le plus étendu : des Citoyens dignes de leur destination ; des êtres pensans , des êtres raisonnables ; des êtres justes , dont toutes les pensées , toutes les paroles , toute la conduite , se rapportent sans cesse à la vertu , & qui ne veuillent rien faire qui puisse nuire à leur bonheur propre , ni préjudicier à celui des autres.

LETTRE XVIII.

*Suite des principes généraux sur
le cœur.*

NOUS voici parvenus , mon cher Comte , à l'article le plus essentiel de l'Education ; il s'agit de former le cœur des jeunes gens ; d'élever leur ame jusqu'aux plus sublimes connoissances de la Morale , qui doit être un jour leur plus ferme appui ; leur guide le plus sûr & leur plus douce consolation.

Il ne faut point considérer leur enfance , dans le moment même que l'on se met à la portée de leur âge : on ne les forme

point pour ce qu'ils sont , mais pour ce qu'ils peuvent devenir.

Ils ne vivront pas seuls ; accoutumons-les donc aux devoirs de la société , & rendons - les dignes de vivre avec des *hommes*.

Ce n'est , il est vrai , que par degrés que l'on peut les y préparer ; mais cette préparation même exige des principes. Voici ceux que je désirerois dans l'esprit du Maître ; ils passeront bientôt dans celui de ses Elèves. Ils sont , croyez-moi , susceptibles, dès l'âge le plus tendre , des plus grandes vérités ; il n'est question que de les accommoder à la foiblesse de leur intelligence , & de les traduire , pour
ainsi

ainsi parler , pour les faire passer d'une langue qui leur est étrangere dans celle qu'ils savent , & qu'ils aiment : & si nous voulons être de bonne foi sur nous-mêmes , combien d'enfans ne voyons - nous pas dans un âge avancé !

Pourquoi l'expérience nous est-elle plus utile que les plus sages instructions ? c'est qu'elle met en *actions* des vérités , qui nous frappent comme *faits* , & qui nous échappoient comme *principes*. C'est donc au Maître à prendre , sur son compte , le travail de la leçon ; le rôle de l'Eleve est de l'écouter , & de la mettre à profit. Essayons de tra-

cer un plan , & puisque les bonnes ou les mauvaises mœurs naissent de l'esprit de société bien ou mal entendu ; faisons de cet esprit la base de l'institution.

De deux choses l'une , dirois-je d'abord ; il faut que l'homme se regarde comme un être isolé , ou qu'il se considère comme un être tenant à beaucoup d'autres.

S'il étoit possible , qu'au milieu de tant de besoins qui l'environnent l'homme pût se croire isolé , il seroit au moins imaginativement un être indépendant ; mais , par la même raison , aussi rien ne dépendroit de lui ; rien ne tiendrait à lui ; rien ne lui appartiendrait.

S'il se confidere , au contraire , comme tenant à d'autres êtres , il s'envisage comme étant en communauté de biens & de maux , pris dans tous les sens ; & (dès ce moment) , le voilà constitué *supérieur* , *égal* ou *inférieur* , & dans tous les cas lié aux autres hommes , par des nœuds qui correspondent à ceux qui les lui attachent.

Les hommes sont freres ; entre ces freres existent des prérogatives ; ces prérogatives sont de droit naturel , ou convenues ; mais ces conventions sont , entr'eux , aussi sacrés que la nature même. Ils ont tous un Pere commun , c'est *Dieu* ; la masse gé-

N ij

nérale des biens qu'ils tiennent de sa bonté , appartient à tous , quoiqu'ils en jouissent différemment ; ils possèdent *par indivis* les avantages de la société ; chacun d'eux perdrait trop à demander séparément sa part & portion ; ce seroit le vrai moyen d'être deshérités. Tous doivent donc concourir au bien commun : tous doivent vivre pour autrui , s'ils veulent à leur tour avoir part à l'existence des autres , à leurs ressources , à leur affection.

Les enfans même (comme je vous l'ai dit) sont susceptibles de toutes ces maximes ; il est à désirer , sans doute , qu'ils les

apprennent, & qu'ils les pratiquent par goût : mais au défaut, d'un si louable penchant & d'un naturel si desirable, ne craignons point de réveiller, dans leur cœur, la voix de l'intérêt, la plus forte de toutes.

Ne négligeons aucune occasion de *les convaincre par le fait*, de la liaison de tous les devoirs ; de la réciprocité de toutes les obligations ; de l'enchaînement de tous les intérêts.

Donnons-leur d'abord le goût de la *justice*, pour rendre aux autres ce qui leur est dû : allons plus loin, s'il est possible : inspirons-leur la *bienfaisance*, qui porte à rendre plus que l'on ne

doit ; car ce n'est pas assez de ne point faire de tort , & de n'en pas recevoir ; il faut encore faire grace , & n'en jamais exiger.

LETTRE XIX.

Idee générale de l'homme considéré en société.

1°. *Avec la Divinité.*

DES premiers principes de la Morale , ébauchés dans ma dernière Lettre , vous n'aurez pas eu de peine à conclure (mon cher Comte) que l'homme étant né pour vivre en société , & la société n'étant qu'un commerce perpétuel & réciproque de bons ou de mauvais offices , on ne

fauroit trop tôt, ni trop soigneusement nous mettre en état de nous procurer les uns, & d'éviter les autres; & pour y parvenir, ne croyons pas qu'il faille employer autre chose que nos propres sentimens, en les supposant honnêtes, ou susceptibles de le devenir.... Le vrai code de la saine Philosophie, le vrai livre des mœurs ne se trouve, ni dans l'esprit, ni dans le raisonnement; il est dans le cœur; c'est-là que la raison le prend pour enseigner à l'homme l'abrégé de ses loix.

Ah! mon cher Comte! que ce mot intéressant *société*, que l'on prononce si souvent, avec

N iv

froideur & sans en connoître route l'importance & toute l'étendue , présente à mon esprit d'objets d'examen & de réflexions ! Mettons de bonne heure les jeunes gens à portée d'en approfondir les définitions , les distinctions , les obligations , les droits , les avantages & les dangers.

Les *définitions* , pour ne pas marcher au hasard.

Les *distinctions* , pour ne rien confondre.

Les *obligations* , pour les remplir.

Les *droits* , pour les faire valoir.

Les *avantages* , pour en profiter.

Les *dangers* , pour s'en garantir.

On entend , en général , par société , l'*universalité des hommes* ; sans avoir , en ce cas , égard aux différentes circonstances des personnes & des choses , des lieux & des tems qui les caractérisent , ou qui les différencient.

Considérée , sous un point de vue plus particulier , la *société* est la portion de l'ensemble universel & général , à laquelle on se trouve plus particulièrement attaché.

Dans l'une & dans l'autre définition , on admet , & l'on aperçoit d'une manière plus ou

noins étendue , l'union respectable des intérêts communs , le commerce indispensable des services réciproques , & le lien indissoluble des mutuelles obligations.

Mais toutes les sociétés ne sont pas de même nature , & leurs obligations varient suivant leur objet.

L'homme peut donc être envisagé comme étant en société avec *Dieu* , avec *lui-même* , avec les autres hommes.

Dans la première de ces sociétés , la plus respectable de toutes , & souvent par malheur la plus méconnue , Dieu met sans cesse , en faveur des hom-

mes , les effets de sa puissance , la sagesse de ses decrets , la magnificence de ses ouvrages , les leçons de sa justice , les trésors de sa bonté ; & l'homme y doit perpétuellement apporter , pour tribut de sa reconnoissance , l'hommage de toutes ses facultés ; une résignation sincere aux volontés divines ; une profonde vénération pour les Loix de Dieu ; la crainte respectueuse de ses châtimens , & l'espoir consolant de ses bienfaits.



LETTRE XX.

Idée générale de la société.

1°. *De l'homme considéré en société avec lui-même.*

3°. *Avec les autres hommes.*

SI dans le grand tableau de la société, que j'ose vous crayonner d'une main assez mal assurée, vous jetez les yeux (mon cher Comte) sur l'homme envisagé vis-à-vis de lui-même, vous y verrez la société naturelle, intime, orageuse, qui subsiste entre l'ame & le corps.

De la part de l'ame, comme influant considérablement, soit

par son *intempérance*, soit par sa *modération*, sur la bonne ou mauvaise situation de l'homme envisagé corporellement.

De la part du *corps*, comme influant visiblement par sa *bonne* ou *mauvaise constitution*, par sa force ou son affoiblissement, par la disposition plus ou moins favorable ou défavorable, dans laquelle il se trouve, sur les sentimens du cœur, & sur les opérations de l'esprit.

Jettons maintenant les yeux sur l'homme considéré en société avec les *autres hommes*; & nous verrons que cette association subsiste par la seule raison, qu'étant homme lui-même, il

tient essentiellement à l'humanité , quelles que soient d'ailleurs les circonstances accessoires , qui peuvent diversement influencer sur son état & sur ses obligations.

Vu sous un aspect plus particulier , l'homme est nécessairement vis-à-vis de ses semblables , dans la position , de la *supériorité* , de l'*égalité* ou de l'*infériorité* ; d'où l'on peut inférer en substance , pour regles de sa conduite , dans ces différens cas , que les *Supérieurs* doivent être respectés sans bassesse ; les *égaux* aimés sans aveuglement ; les *inférieurs* protégés sans foiblesse & sans prévention.

Il est certain , enfin , que de ces trois manieres d'envisager la société de l'homme avec *Dieu* , avec *lui-même* , avec *ses semblables* , découlent les principes les plus essentiels , du droit naturel , du droit divin , du droit civil & du droit politique.

De - là naissent aussi les *obligations* qui nous sont imposées , & qui varient , selon que la société qui nous lie est naturelle , innée , involontaire ; ou qu'elle émane de notre volonté , de notre consentement , de notre choix.

Nos obligations essentielles & naturelles , ont pour objets... notre *existence* qu'il faut conser-

ver ; notre *famille* qu'il faut aimer ; notre *religion* qu'il faut suivre ; notre *patrie* qu'il faut défendre ; notre *Souverain* qu'il faut respecter Il suffit de naître pour contracter tous ces engagements.

Quant aux obligations libres & volontaires , elles sont fondées sur des *conventions* qui peuvent être *expresses* & positives, ou *tacites* & de simple usage.

Les conventions expresses peuvent avoir pour origine & pour objet , le *cœur* seulement ; l'*intérêt* seul, ou le cœur & l'*intérêt* à la fois ; les liens de l'*amitié* sont de la première classe, les *affaires* de la seconde, le *mariage*

riage de la troisieme, &c.

On contracte , sans un expès
consentement , par une loi ta-
cite , mais qui n'est pas moins
réelle , des obligations & des
engagemens avec les personnes
de la même condition , du mê-
me sexe , du même âge ; de la
même demeure , de la même
profession ; nous avons sur tou-
tes , & toutes ont sur nous des
droits d'autant plus incontest-
ables , qu'ils sont fondés sur la
liaison & sur la ressemblance ;
quelquefois même sur la réci-
procité des intérêts , des préro-
gatives & des obligations.

LETTRE XXI.

Des obligations , des droits , des avantages & des dangers de la société.

S'IL est juste de connoître ses engagements pour les remplir , il est raisonnable d'être instruit de ses *droits* , pour en faire usage , sans jamais en abuser. Les violer , c'est un *crime* ; les abandonner , c'est *folie* ; la justice & la raison ne les forcent point ; mais elles ne les négligent pas.

Ces droits sont *naturels* , ou sont *acquis*.

Les droits naturels s'étendent , à certains égards , sur tous les

hommes en général ; mais plus positivement encore sur ceux à qui l'on tient par des liens plus directs & plus particuliers.

Les droits acquis , peuvent l'être , par les *services* que l'on a eu le bonheur de rendre ; par les *bienfaits* que l'on a distribués & répandus ; par les *engagemens* que l'on a fait contracter.

Mais , soit que les droits soient naturels , soit qu'ils soient acquis , on ne sauroit trop faire sentir aux jeunes gens , que *passivement* ils doivent être acquittés avec la plus scrupuleuse exactitude , tandis qu'*activement* , il faut ne les exercer qu'avec la plus grande modération.

O ij

Si des droits que donne la société , on passe aux *avantages* qu'elle procure, il faudroit (mon cher Comte) un volume pour les détailler ; mais je ne ferai , sur cet article , comme sur ceux qui le précédent , qu'indiquer rapidement les principaux objets de nécessité , d'utilité , d'agrément.

Par les premiers , la société civile assure , mutuellement entre les hommes , tout ce qu'il leur faut pour remplir leurs besoins.

Par les seconds , elle procure les affaires ; elle en fait naître les facilités , en multiplie les profits , en établit la solidité.

Par les derniers , enfin , qui sont purement agréables , elle augmente le nombre des plaisirs ; diminue celui des peines ; rend les uns plus piquans , & les autres plus légères.

Mais ces douceurs ne sont pas sans mélange ; & ces avantages ne sont pas sans inconvéniens ; la société la plus agréable a ses amertumes ; la plus avantageuse a ses risques ; la plus sage a ses écueils. Tous ces dangers méritent l'attention de tous ceux qui réfléchissent ; & les Maîtres doivent penser pour tous ceux qui ne pensent pas encore.

Ces dangers portent sur la vie , sur l'honneur & sur les biens.

Sur le soin de notre vie, qui tient au droit le plus naturel, le plus juste & le plus raisonnable, deux choses fort importantes sont à considérer. La *santé*, la *sûreté* : l'une & l'autre tendent à notre conservation, puisque, par rapport à la santé, les soins trop actifs, les travaux peu mesurés ; les peines excessives, les plaisirs immodérés, peuvent également l'altérer ; & qu'à l'égard de la sûreté, elle est souvent compromise dans certains engagements, qui, sans paroître attaquer l'individu, souvent l'exposent, & quelquefois le perdent.

Après les dangers qui attaquent notre vie, peut-être même

avant , si l'on ne consulte que les vues morales , civiles & politiques , sont les périls auxquels peuvent être exposés le crédit & la réputation.

Le *crédit* , puisque le discrédit qui l'attaque , le mine , l'affoiblit & le renverse , provient le plus ordinairement de commerces & de sociétés , qui font soupçonner le peu de connoissances , de mœurs & de jugement.

La *réputation* , puisque les travers que l'on prend , les ridicules que l'on se donne , les défauts que l'on contracte , les vices dont on respire la contagion , peuvent également troubler notre gloire , notre bonheur , no-

tre repos , & conséquemment les parties les plus précieuses de notre existence.

Les dangers qui menacent nos biens , paroissent d'abord porter sur un objet moins noble ; mais il n'est pas moins intéressant , puisque la fortune décide ici-bas de tant d'autres choses.

Ce qui peut l'altérer agit sur nous , ou sur les autres ; c'est-à-dire , qu'à cet égard , les inconvéniens sont actifs ou passifs.

Ils sont *actifs* ; en nous familiarisant par un malheureux penchant , ou par les malheureux exemples , avec les subtilités , les chicanes & les supercheries , qui toujours deshonnorent , & souvent ruinent. Ils

Ils sont *passifs*, lorsqu'ils nous exposent à devenir les victimes de ceux dont on n'a voulu, ni dû, ni pu faire des dupes.

Tel est, mon cher Comte, le tableau que je me suis formé de *l'homme en société*; vous pourrez en désapprouver l'ordonnance, & n'en pas aimer le coloris: mais certainement le sujet & le fond obtiendront votre approbation; & c'est, à la vérité, ce dont je suis le plus jaloux; le reste est trop arbitraire: qui ne sauroit l'acquiescer, doit apprendre à s'en passer.

Je ne puis croire, au surplus, que travaillé, brodé, développé par des mains plus habiles, un

pareil canevas fût au-dessus de la portée des enfans. Peut-on imaginer beaucoup de vérités auxquelles cet âge ne puisse atteindre, lorsque l'on fait les leur présenter ? Peut-on croire beaucoup de choses au-dessus de lui, quand on songe à la pénétration avec laquelle il nous devine, & nous juge, sur un mot, sur un regard, sur un geste, souvent équivoques pour tout autre que pour eux ?... Les Maîtres savent d'ailleurs que cet article essentiel de l'institution ne peut s'exécuter que par degrés : mais, pour un grand édifice, il faut dès le commencement un plan tout entier, quoique l'on n'en conf-

truisse les différentes parties qu'en
détail & successivement.

LETTRE XXII.

*Réflexions plus particulières sur
l'esprit de société, & sur les de-
voirs qu'il impose.*

1°. *De la Religion.*

PERMETTEZ que , pour ma
satisfaction (je n'ose dire pour
la vôtre), j'ajoute aux principes
généraux de la société , quel-
ques réflexions plus particu-
lières sur les différens objets qu'elle
embrasse.

Et pour commencer par la
Religion, le plus recommanda-
ble & le plus important de tous,

P. ij

il me semble que les méthodes que l'on a jusqu'à présent suivies sur cet article essentiel, pourroient être susceptibles de beaucoup de réformes & d'améliorations ; ce n'est pas à moi de les indiquer. Des mains telles que les miennes ne doivent pas toucher à l'encensoir, ce seroit le profaner ; je cede aux Théologiens le droit de parler de la Religion, de l'enseigner, & de l'expliquer. Je ne cede à personne le bonheur de la croire, & de la respecter.

Ce lien si respectable, & si respecté par ceux mêmes qui paroissent s'en écarter davantage (lien qu'aucun autre ne pourroit remplacer, s'il venoit malheu-

reusement à se rompre, ou même à se relâcher), influe si considérablement sur la tranquillité publique & sur le bonheur particulier, que l'on ne sauroit donner aux jeunes gens une idée trop juste, trop claire, & trop grande de la Religion.

Une *idée juste*, pour qu'ils ne se fassent pas illusion sur ses promesses, s'ils cherchent à se rendre dignes de ses bontés; sur ses menaces, s'ils s'exposent à mériter sa colère & ses châtimens.

Une *idée claire*, non de l'explication de ses *Mystères*, mais de leur nécessité.

Une *idée grande & magnifi-*

P iiij

que , pour la rendre plus respectable , par la noblesse de son principe , par l'importance de son objet , par l'élévation de ses moyens , & par leur efficacité.

On visite ses protecteurs ; on ménage ses amis ; on cultive ses connoissances ; on sollicite ses affaires ; pourquoi seroit-on indifférent & froid sur l'intérêt , par lequel tous les autres sont réglés , annoblis , purifiés ?

Le *culte* , en matiere de Religion , n'est autre chose que le témoignage public & perpétuel de nos respects , de notre amour , de notre reconnoissance pour la Divinité.

Nous aimons quelquefois nos amis , sans le leur démontrer ;

mais nous le leur démontrons pour les en convaincre davantage, & sur-tout pour le prouver aux autres ; car l'attachement double, par les égards & l'affection que l'on attire à ceux que l'on aime ; & l'amitié s'accroît, & s'enrichit des preuves même que l'on en donne.

De cette foible image de nos devoirs envers la Divinité, on pourroit conclure, aux yeux des Eleves, la nécessité, la justice & les douceurs d'un *double culte*.

L'un intérieur, qui se renferme dans le cœur, & qui le purifie.

L'autre extérieur, par lequel celui de l'ame se manifeste au-

dehors par des pratiques & des exercices , dont il devroit nous coûter d'avoir à faire le sacrifice , bien loin de chercher à nous en dispenser

La Religion , en un mot , est , à tous égards , le lien le plus heureux , le plus nécessaire & le plus solide , qui puisse lier les hommes entr'eux ; & tout ce qui les unit par l'espoir d'un bien commun , ou par la crainte d'une commune peine , doit être bien cher à la société , & paroître bien précieux à la vraie sagesse , au bon cœur , à la droite raison.

Je ne dirai qu'un mot des règles respectables que prescrit la Religion , par la raison même

du respect que je lui dois.

Chaque peuple, chaque âge, chaque sexe, chaque profession, chaque objet a ses loix ; on est puni de les ignorer, ou de les enfreindre ; & souvent il en coûte, pour ne les avoir pas suivies, les biens, l'honneur & la vie.

Les Loix de la Religion sont-elles moins recommandables pour l'homme qui pense ? Il ne faut, pour les lui faire aimer, respecter, pratiquer, que l'engager à réfléchir sur ce qui en fait la matière, & sur ce qui en est l'objet. La lettre & l'esprit de ces Loix doivent, & peuvent être mis à la portée des jeunes

gens ; mais je crois qu'il faudroit (à cet égard) changer quelque chose à la méthode usitée de les leur apprendre.

LETTRE XXIII.

Suite de l'article de la Religion.

EN considérant littéralement les Loix respectables , dont je viens de parler , il ne sera pas difficile d'enseigner , & de faire , *par degrés , concevoir aux jeunes gens , ce qui leur est , en matiere de Religion , permis , ordonné , défendu ; & de leur faire sentir que des regles si sages , n'imposent aucune obligation , ne font aucune défense , qui ne tende au*

bonheur de l'humanité , & qui n'inspire tout ce qui peut opérer , dans la société , le plus grand bien général & particulier.

On leur fera voir , dans la *Morale chrétienne* , la sublimité toute simple & toute naturelle , de ses maximes ; leur pureté , leur douceur ; tout ce qu'elles présentent enfin à l'homme pour le rendre plus sage & plus heureux..

On leur enseignera (selon qu'ils seront à portée d'être instruits , par des *images* , par des *faits* , ou par des *raisonnemens*) que la *Morale chrétienne* que l'*incrédulité* rejette , & que les *passions* appréhendent , n'est au-

tre chose que la morale humaine, approfondie dans ses principes, fortifiée dans ses maximes, épurée dans ses motifs, annoblie dans sa fin.

Les *Parents* & les *Maîtres*, bien pénétrés de ces vérités (car on enseigne foiblement ce que l'on ne croit pas) prouveront sans peine à leurs *Eleves*, que toutes les leçons de la *Religion* (dont on affecte de faire des loix à part, pour être en droit de les traiter de singularité) n'ont, au fond, pour objet, que de mettre l'homme plus en état de remplir tous ses devoirs envers Dieu, envers lui-même, à l'égard de ses semblables.

Que la probité (dont se piquent ceux même qui s'écartent le plus de la Religion) bien entendue , bien suivie , dans toutes les parties qui la composent , ne renferme rien qui ne rapproche de la Religion , qui n'est elle-même autre chose que la *probité*, que l'*esprit de société* , portés au plus haut degré de perfection.

Qu'il n'y a point d'homme *intelligent* dont l'esprit n'applaudisse aux instructions , aux conseils , aux loix de la Religion , vue comme elle doit l'être ; point d'homme *sensé* dont la raison ne s'y rende ; point d'homme *sensible* & *rendre* dont le cœur n'aime à les partager.

Pour en convaincre les jeunes gens , de la maniere dont ils peuvent l'être , ne pourroit-on pas , en leur faveur , extraire des Livres saints les maximes les plus essentielles & les plus intéressantes , & tirer de la vie des hommes illustres en tout genre , & recommandables par leur piété , les exemples & les événemens qui peuvent les frapper , les attacher , les toucher davantage ?

Toutes ces choses se trouvent (sans doute) dans les Livres de piété que l'on met entre leurs mains ; mais elles y sont souvent confondues avec un grand nombre d'autres qu'il est inutile , & quelquefois même dangereux de

livrer à leur imagination, à leur mémoire, à leur raisonnement. Qu'en résulte-t-il en effet ? qu'ils en pensent moins bien, & qu'ils n'en agissent pas mieux.

LETTRE XXIV.

Suite de l'article de la Religion.

CETTE matière est en général si respectable & si délicate, que pénétré de tout ce qui lui appartient d'amour & de vénération, on craint encore, en la traitant, de la compromettre aux yeux des esprits forts qui raisonnent trop, & des esprits foibles qui ne raisonnent pas assez : on marche, à chaque instant, entre ces

deux précipices également dangereux ; heureusement pour les hommes qui sont déjà formés , & pour ceux qui ne le sont pas encore , nous avons , en ce genre , d'excellens ouvrages qui suppléeront à mes foibles essais ; un silence profond sur un article aussi intéressant dans l'Education seroit aussi déplacé , que de trop longues observations seroient inexcusables.

Comme la *mémoire* & l'*imagination* sont les premières facultés qui s'exercent chez les jeunes gens , les préceptes & les instructions fondés sur des exemples , sont nécessairement le plus d'impression , parce qu'ils sont établis

établis sur des faits , & que , pour la plupart , ils forment des *images* , que l'on se plaît à saisir , à retenir , à se rappeler.

J'ai dit (mon cher Comte) qu'il falloit mettre sous les yeux des Eleves des exemples de cette piété noble & grande , qui caractérise certains personnages illustres dans tous les genres ; j'ajouterai que je pense qu'il ne faudroit jamais séparer ces deux objets ; mais toujours réunir les idées , si compatibles par elles-mêmes , de *piété sincère* & de *mérite véritable*

Une action chrétienne , faite par un homme qui ne seroit que pieux , pourroit contenter la piété :

Tome I.

Q

solide & toute établie , mais , non pas celle qu'il faut faire naître ; on en concluroit que les hommes pieux ne sont que des gens fort ordinaires pour tout le reste. . . .

Dans un sens contraire , les actions des grands hommes , étrangères ou contraires à la Religion , pourroient faire croire aux jeunes gens , que les qualités brillantes sont au-dessus des règles ordinaires ; que la Religion n'est faite que pour les méchans & pour les fots ; que les grands talens & la probité n'en ont pas besoin , & que , sur-tout , les qualités distinguées peuvent s'en passer : ces deux conséquen-

cés ne feroient pas justes , j'en conviens ; mais elles ne feroient ni moins frappantes , ni moins dangereuses.

En réunissant , au contraire , dans un même tableau , au mérite qu'admire la vanité , la pureté des mœurs que demande la Religion , on accoutumera les jeunes gens à penser (comme il est vrai) que ces objets se soutiennent l'un par l'autre ; que l'homme pieux qui possède les grands talens , les honore & les purifie ; & qu'à son tour , l'homme à talent , qui a des mœurs & de la piété , étend d'autant plus sûrement la gloire & le triomphe de la Religion , qu'il

Q.ij.

change en vases sacrés dans le Temple, les vases profanes qu'il a pris chez les Egyptiens.

LETTRE XXV.

Suite de l'article de la Religion.

AUX observations que j'ai déjà osé faire sur l'article intéressant de la Religion, que je regarde comme la base de tout le reste, j'en ajouterai, si vous le voulez bien, quelques-unes sur l'un des actes de piété les plus fréquens, les plus surveillés, & selon moi, néanmoins, l'un des moins bien entendus.

Je veux parler de la *Prière*, qui, comme vous le savez, n'est

pas toujours une *demande*, mais souvent une *action de grâces*.

On mène les jeunes gens au Temple ; on les y conduit pour prier, & rien n'est si louable assurément, que de leur faire contracter de bonne heure cette heureuse habitude, qu'ils ne perdent ensuite que trop facilement.

Mais l'essentiel, ce me semble, ce seroit de les mettre en état de prier avec fruit, & pour cela je leur dirois :

Que l'on ne prie qu'autant que l'on sent ses besoins, & que l'on est persuadé que celui qu'on implore est dans la possibilité d'y pourvoir ; que l'humilité donne le premier point ; la foi

le second. Voilà pour les *Élèves* ;
voici pour les Maîtres.

En vain serions-nous pénétrés
de ce qui nous manque ; vaine-
ment serions-nous persuadés que
Dieu seul peut y pourvoir , si
nous ne le *prions* pas avec fer-
veur , & la ferveur n'est pas
(comme on le fait) un senti-
ment , dont la durée puisse être
garantie.

Les prières trop *fréquentes* , &
plus encore celles qui sont trop
longues , vont donc évidemment
contre leur objet ; & dès-lors
ne sont plus auprès de la Divi-
nité , comme aux yeux des hom-
mes , que des choses de simple
usage , de pure habitude , souvent

même de coupable ostentation : l'attention soutenue que demande cet acte nécessaire & si digne de respect , n'est guere à la portée d'un âge trop sujet à la dissipation.

Les offices trop longs , auxquels on fait assister les jeunes gens , ne les rendent donc pas plus religieux , mais les familiarisent avec des objets qu'il faut révéler , & qu'ils respectent ensuite d'autant moins , que leur attention fatiguée par l'excessive longueur de ces prières forcées , se promene (dans le même instant) sur une infinité d'autres objets , qui les détournent inévitablement du seul qui devroit les occuper.

Cet inconvénient est si grand, & leur inspire un dégoût si considérable des pratiques de la Religion, qu'après avoir satisfait (dans l'enfance, & tout au plus encore dans la jeunesse) à des choses de pure surérogation, ils ne remplissent pas même, dans un âge plus avancé, les devoirs d'obligation. L'Evangile dit que le Royaume du ciel doit se prendre par la violence; cela ne signifieroit-il pas, par la persévérance & par l'assiduité; & non par l'importunité & la longueur des sollicitations?

Il faudroit accoutumer la jeunesse, à considérer dans la prière les quatre objets les plus importants :

sans : 1°. celui à qui l'on demande : 2°. celui qui prie : 3°. ce qu'il demande : 4°. les motifs qu'il a de demander.

Celui qui prie doit, ce me semble, avoir de la modération dans ses demandes, & de la confiance en celui qu'il prie, auquel il suppose le pouvoir de lui accorder.

Ce qu'il demande doit être possible, dans l'ordre physique & moral.

Sa prière, enfin, doit avoir un objet légitime, un motif raisonnable & juste, sans quoi elle changeroit de nom ; elle deviendrait un blasphème, & mérit-

teroit, indépendamment du refus, une *punition* exemplaire & décidée.

LETTRE XXVI.

Suite de l'article de la Religion.

Des Miracles & des Mysteres.

LES *Miracles* & les *Mysteres* sont, par eux-mêmes & par leur objet, des objets si dignes de vénération & d'attention, qu'il est aussi dangereux de les passer sous silence, dans les ouvrages où l'on se propose de donner une idée générale de la Religion, que de trop s'étendre sur ce qui les concerne.

Les *Mysteres* sont pour ceux

qui, par une hardiesse téméraire, veulent en sonder la profondeur, ce que sont les *secrets de la nature* pour ceux dont le savoir orgueilleux voudroit les pénétrer : ils arrêtent, ils bornent, ils découvrent leur audace ; mais ils n'en souffrent pas.

Les vrais *Savans*, sont ceux qui connoissent les limites dans lesquelles leur intelligence est renfermée.

Les vrais *Chrétiens*, sont ceux qui respectent les bornes qui leur ont été prescrites.

Les uns & les autres font consister la sagesse véritable dans l'attention à profiter des vérités qu'ils possèdent, sans ambition.

R ij

ner celles auxquelles ils ne peuvent atteindre , & qui ne leur sont pas réservées.

Les ténèbres s'épaississent , les montagnes s'élèvent , les abîmes se creusent pour ceux qui (pour attaquer la foi) tentent de lever le voile qui la dérobe à leurs foibles yeux.

L'obscurité se dissipe , les nuages s'évanouissent , les montagnes s'abaissent , les précipices se comblent pour ceux qui croient purement & simplement.

Il m'a toujours semblé que l'explication des *Mysteres* les plus saints , & des plus sublimes *révélations* , que l'on a quelque-

fois introduite dans les études de l'âge le plus tendre , est pour le moins déplacée ; c'est l'intérieur du temple dans lequel il n'est pas tems encore de faire entrer les jeunes gens : peut-être même est-ce le *sanctuaire* , dans lequel les *Lévites* seuls doivent avoir le droit de pénétrer. Livrer indifféremment à tous les âges , aux deux sexes , à toutes les conditions , les Myſteres ineffables de la Religion , c'est moins étendre ses progrès , que l'exposer aux profanations : toutes les mains ne ſont pas faites pour toucher à l'*Arche* , en la ſuppoſant même en danger.

Adorer humblement les *Myſ*

R iiij

ieres ; professer le *culte* avec exactitude & sans affectation ; suivre scrupuleusement la *Morale* évangélique , voilà , selon moi , mon cher Comte , ce que l'on peut inspirer de mieux , en matière d'Education.

Quant aux *Miracles* , comme je ne suis ici comptable que de mon sentiment , j'ai toujours cru , qu'en matière de *Religion* , ils sont , à l'égard des *faits* , ce que sont les *Mysteres* par rapport aux vérités ; c'est par orgueil que l'on veut les approfondir , & non pour s'instruire , ou pour se perfectionner : on les nie , parce qu'on ne les conçoit pas , ou que l'on voudroit qu'ils n'eussent jamais existé.

Les *petits esprits* ne veulent que des *prodiges*, parce qu'il est de l'essence de l'ignorance d'aimer le merveilleux ; & c'est ce qui enfante la *superstition*.

Les *esprits forts* ne veulent point de miracles, parce qu'ils passent leur intelligence ; & c'est ce qui produit l'*incrédulité*.

Les *bons esprits*, les esprits sages, ne croient pas uniquement, parce qu'ils ne conçoivent pas ; mais ne concluent pas non plus, de ce qu'ils n'entendent pas une chose, qu'il ne faut pas la croire : ils ne pensent pas que les *causes* qui leur sont cachées, doivent fermer leurs yeux sur les *effets* qui les frappent ; ils

jouissent des miracles , en adorent l'Auteur , & se taisent.

Tels sont , à mon sens , tels sont en substance , les principes qu'il faut imprimer dans l'esprit des enfans : tels sont les sentimens qu'il faut graver dans leurs cœurs ; sentimens de *crainte* , pour les Miracles qui n'ont pour objet que la punition des crimes ; sentimens de *reconnoissance* , à l'égard des Miracles , faits pour encourager les vertus , ou pour les récompenser.

Les Grands de la terre n'étaient de prétendus prodiges , ne donnent de grands spectacles que pour en imposer au peuple.

L'Être suprême, unique source

de la véritable grandeur , seul centre du vrai pouvoir , est bien au-dessus de cette vaine & frivole ostentation ; il n'opere des Miracles que pour instruire , pour enrichir , pour servir l'humanité : nos hommages lui sont assez acquis par le prodige perpétuel de notre création & de notre conservation ; & la nature entière n'est-elle pas à nos yeux , un miracle assez frappant , pour attirer notre admiration , & pour la fixer ?

Ce grand & magnifique spectacle que la clarté du jour fait briller sans cesse à nos yeux , & qui n'est pas même effacé par les ténèbres de la nuit , ne suffit-il

pas à ceux qui sont chargés du dépôt précieux de l'*Education*, pour en tirer sans cesse, en faveur de leurs Elèves, une source aussi pure qu'abondante, d'observations, d'instructions & d'encouragemens ?

LETTRE XXVII.

Suite des réflexions plus particulières, sur l'homme considéré en société.

2°. De l'homme envisagé vis-à-vis de lui-même.

L'UN des plus grands principes de l'homme en société (considéré vis-à-vis de lui-même), c'est d'apprendre, de bonne heure, à

se connoître , à s'aimer , à se respecter , à se décorer même , s'il est possible.

La connoissance de soi-même peut avoir un objet physique, moral ou littéraire , puisque l'homme est composé d'un corps, d'un cœur & d'un esprit.

Physiquement , l'homme doit connoître la constitution qui lui est propre & particuliere ; la nature de son *tempérament* ; le degré de *force* sur lequel il peut compter.

Moralement , on n'est pas responsable de l'essence de son caractère, ni du fond de son cœur ; mais on le seroit de ne pas chercher à les connoître , de ne pas

apprendre à les gouverner , & s'il en est besoin à les réformer.

Littérairement , il est de la plus grande importance , si l'on ne veut pas faire de fausses démarches & des études inutiles , de connoître la nature & la portée de ses talens , & de s'y fixer.

Après l'avantage de se connoître (sous toutes les faces qui viennent d'être présentées) suit l'avantage de *s'aimer* , de cet amour-propre bien entendu , qui tendant perpétuellement à tout ce qui peut nous assurer l'existence la plus tranquille & la plus distinguée , ne doit , & ne peut jamais être compatible qu'avec la gloire des autres , & leur tranquillité.

L'amour-propre (tel qu'il faut le concevoir , pour en faire une affection louable & avantageuse) nous conduit à nous respecter.

Ce respect peut être *intérieur* & *extérieur* ; de l'un naît la *bonne conscience* , de l'autre la *bonne réputation*.

Il faut éviter de rougir à ses propres yeux , des fautes secrètes que les autres pouroient ignorer ; mais ce n'est point assez de pouvoir compter sur sa propre approbation , si l'on ne cherche encore à s'assurer le suffrage des autres.

Sans le témoignage que l'on se rend à soi-même , la bonne

renommée n'est qu'une usurpation.

Sans l'*approbation* publique, la meilleure *conscience* ne sauroit être tranquille, puisqu'elle a du moins à se reprocher de n'avoir pas donné le bon exemple, & de n'avoir pas assez respecté ses Juges.

Apprenons donc aux jeunes gens, combien il est important, de pouvoir lire dans les yeux des autres que l'on a raison d'être content de soi.

Et rentrant ensuite en nous-mêmes, assurons-nous, avec plaisir, que les autres n'ont pas été trompés.

Ce n'est pas, en effet, assez

pour notre bonheur de nous *estimer* , il faut encore pouvoir nous *aimer* , il faut pouvoir être agréables à nos propres yeux.

Le moyen le plus sûr d'y parvenir , c'est d'acquérir des talens agréables, non dans l'injuste & fol espoir de nous suffire à nous-mêmes , mais dans la noble & douce espérance de plaire encore plus aux autres, sans jamais chercher à les effacer.

Ils ont encore, ces talens , un autre avantage : c'est de remplir, d'une manière qui nous rend plus propres à la société , le vuide, inévitable, dont pourroient s'emparer des objets plus dangereux. On est parvenu , dans le

monde , jusqu'au degré de dépravation , qui ne permet plus de commander aux vices ; il faut composer avec eux.

Je n'aimerois pas qu'un enfant témoignât de l'éloignement pour la compagnie de ses camarades , pour leurs exercices , pour leurs jeux ; cette *misanthropie* ne pourroit qu'augmenter avec l'âge , & deviendrait à la fin insoutenable.

Mais je ne voudrois pas , non plus , que cet enfant craignît trop de se rencontrer *avec lui-même* ; il faut s'accoutumer , de bonne heure , à vivre quelquefois avec soi.

Celui qui dédaigne de vivre
avec

avec les autres hommes, ne mérite point de faire partie de l'*humanité* ; mais celui qui craint de se trouver, de vivre, de converser avec lui-même, n'est pas digne d'être un *homme*.

Notre propre compagnie étant incontestablement notre société la plus ordinaire, & celle à laquelle nous pouvons le moins nous dérober, peut-on, avec trop de soin, habituer les jeunes gens à vivre avec eux-mêmes, & à s'en féliciter ? ce sera la preuve la plus sûre qu'ils n'auront rien à se reprocher.

Celui qui compte se suffire à lui-même est un fou ; celui qui croit que les autres lui suffisent

est un *tot*. Le tout est composé de ses différentes parties : chaque homme , pris séparément , ne forme point un tout ; mais le tout ne peut se passer d'aucune de ses *parties*.

LETTRE XXVIII.

Suite des réflexions plus particulières sur l'esprit de société.

3.^o. *de l'Homme considéré vis-à-vis des autres Hommes.*

L'UNE des attentions les plus essentielles , en matière d'Education , c'est de ne pas juger d'un *ridicule* , d'un *défaut* , d'un *vice* , par l'application que l'on en feroit à un seul objet , à un seul

instant; il faut l'envisager sous toutes les faces, dans toutes les circonstances, & sous toutes les formes dont il est susceptible.

L'*intempérance*, par exemple, ou le défaut de modération, peut avoir également lieu, dans les plaisirs, dans les travaux, dans les vertus mêmes.

Dans les *travaux*, elle en fait perdre le fruit; dans les *plaisirs*, elle en altere la douceur; dans les *vertus*, elle en diminue le mérite; & quelquefois même les dégrade, & les dénature.

Le *mensonge*, vice le plus méprisable dans sa cause, & le plus avilissant dans ses effets, vice auquel l'enfance est si sujette,

S.ij.

& dont on ne sauroit trop lui inspirer l'horreur , est un Prothée qui se déguise sous toutes sortes de formes , pour échapper au Maître qui le poursuit.

Il est des mensonges de pensées , de paroles , d'actions , d'omissions ; de figure même , & de maintien.

Dans la *pensée* , le mensonge est finesse & dissimulation , &c.

Dans la *parole* , c'est adulation , affectation de fausse sincérité , vaines protestations , &c.

Dans les *actions* , manège , intrigue , faux empressement , &c.

Dans les *omissions* , le mensonge est dans le faux oubli ; il

réside dans le silence même.

Dans le *maintien*, enfin, on ment, par le regard, par le geste, par l'attitude, indépendamment des feintes caresses & des fausses démonstrations, qui cachent si souvent les desseins pernicioeux, ou, tout au moins, le défaut de bonne volonté.

Ce sont autant de faussetés, dont les *enfants* sont aussi capables que les *hommes faits*, & dont on ne sauroit trop tôt les guérir, ou les préserver; & combien d'autres défauts demandent la même pénétration pour les découvrir, & les mêmes soins pour les réprimer!

1°. Comme on voit, par

exemple , que le *menfonge* ne consiste pas feulement dans la hardieffe basse d'avancer un fait faux ; le *pareffeux* n'est pas feulement celui qui ne fait rien , c'est quelquefois aufsi celui qui ne fait que des riens ; c'est celui qui s'acquitte des choses frivoles , préféablement aux essentielles qu'il néglige.

2°. La *coture* qui n'éclate pas , en est-elle moins un vice ? La *vengeance* qui se cache , ou qui ne s'exerce encore que sur des bagatelles , est-elle pour cela moins à craindre ? C'est un feu central , d'autant plus dangereux qu'il se renferme... Il faut vaincre les défauts ; il faut dé-

éviter les vices , & non les déguiser.

3°. S'agit-il de l'intérêt , pour lequel il ne faut pas imaginer que l'enfance soit sans penchant ; ce défaut , chez elle comme dans les autres âges , prend , tour-à-tour , pour objet , la gloire , le plaisir & l'argent. Dans l'un , c'est une *ambition* qui nous perd ; dans l'autre , une *séduction* qui nous égare ; dans le troisieme , une *bassesse* qui nous avilit.

4°. L'*humeur* & les caprices , si-contraires aux douceurs de la société , & qui si-souvent en troublent le repos , non-seulement ne doivent pas être tolé-

rés dans les enfans (dès leurs plus tendres années), mais encore doivent être punis , selon les circonstances , avec plus ou moins de sévérité. L'*humeur* ne peut qu'augmenter avec l'âge , ainsi que les *caprices* & les inégalités. Il est essentiel de faire entendre & sentir aux enfans , combien ce coloris déjà si sombre , & que le tems peut rembrunir encore , augmente la difformité des défauts , & fait perdre le mérite des qualités que l'on estime.

5°. Les jeunes gens sont naturellement excessivement vifs ; & l'*impatience* , qui recule les succès , au lieu de les avancer ,
est

est un effet très-naturel de la vivacité ; on est donc impatient à cet âge , mais à cet âge aussi l'on peut leur en faire voir les inconvéniens. On peut leur faire appercevoir que l'impatience provient autant de l'ignorance des possibilités , que de la vivacité du tempérament ; & que dès-lors elle est d'autant moins excusable , que l'on est moins instruit. Que lorsqu'elle a pour objet de ne vouloir souffrir aucun retardement , supporter aucune contrariété , faire aucun sacrifice ; elle est d'autant moins tolérable (dans l'Education) qu'à chaque instant , on est ici-bas , dans le cas d'essuyer des

retardemens , de faire des sacrifices , d'éprouver des contradictions.

6°. Comme on ne trouve aussi que trop souvent de la *vanité* dans ceux que l'on élève , & singulierement dans ceux qui s'y croient , en quelque sorte , autorisés par leur *naissance* , par leur fortune , par leur *état* , & que ce défaut est un de ceux qui touchent le plus désagréablement l'amour-propre des Concitoyens , c'est-à-dire , la corde la plus délicate de la société , on ne sauroit trop répéter aux jeunes gens , que la *vanité* , dans les pensées , est *folie* ; dans les discours , *sottise* ; dans les ac-

trions, *fatuité* ; dans les dépenses, *luxe & ruine*.

7°. Que pour ce qui les regarde personnellement (en inquiétant & tourmentant quelquefois les autres) les *frayeurs* & les *craintes* qu'on leur occasionne , ou qu'on leur laisse , nuisent également à toutes les facultés , & qu'elles deshonnorent la *raison* ; que les craintes de l'*esprit* rendent ridicules ; qu'elles en affaiblissent le ressort , & qu'elles en interceptent les opérations : que celles qui affectent le *cœur* sont encore plus deshonorantes ; & qu'elles exposent, sans cesse , par cette raison-là

T ij

même, à de nouveaux dangers;... que le vrai sage leur est supérieur par son courage ; mais qu'il ne les cherche pas.

8°. Un autre défaut, très-naturel à l'âge que l'on prend soin de former, c'est la *légereté*, si contraire à l'honnêteté, dans les idées, dans les discours, dans les actions. Dans le maintien, elle prouve peu de fermeté dans les principes ; de l'indiscrétion dans les discours ; de l'inconséquence dans la conduite ; peu de bien-séance dans les dehors ; & généralement peu de consistance, dans les objets les plus intéressans de la société.

Et les Maîtres ne doivent pas

craindre que toutes ces vérités ne puissent pas être présentées aux jeunes gens dont ils seront chargés. Les replis du cœur les plus cachés ; les ressorts les plus déliés de l'esprit ; les plus sublimes spéculations de la raison & du jugement, sont à la portée des Eleves , pourvu qu'on les leur offre , comme il faut les leur présenter.



LETTRE XXIX.

4°. *De quelques autres qualités
& de quelques autres défauts
de la Société.*

LEs observations qui me restent à faire sur l'homme considéré relativement à ses semblables, porteront sur des *qualités* & sur des *défauts de société* ; & pour vous les rendre plus sensibles, je distinguerai ce qu'il faut faire, & ce qu'il est important d'éviter. Les prévenances, les attentions, les bienféances, & les bons procédés, méritent bien que je vous en entretienne un instant.

Les *prévenances* font penser

aux autres que nous leur donnons sur nous une sorte de supériorité ; & comme l'amour-propre est incontestablement l'un des principaux mobiles de nos actions, les *prévenances* sont l'un des plus sûrs moyens de nous concilier les *esprits* & les *cœurs* ; on ne sauroit donc , avec les jeunes gens , trop insister sur ce lien charmant de la société.

Mettons au même rang le détail des *attentions* plus difficile que l'on ne pense , & dont nous ne connoissons bien le prix que par le chagrin que nous ressentons , lorsque l'on en manque pour nous-mêmes. Rien ne flatte tant les hommes , que de leur

faire voir que l'on est occupé d'eux ; & qu'ils ne sont pas , dans l'univers , des êtres isolés , négligés , oubliés.

Quant aux *procédés* , il est certain que , dans les cas mêmes où le fond du droit est le plus clairement & le plus solidement établi , les *bons procédés* sont de toute justice & de toute nécessité. Ils sont (en *jurisdiction libre & gracieuse*) ce que sont les formes établies dans les Tribunaux d'*institution publique* , & non de choix.

Il est donc extrêmement essentiel de faire voir aux jeunes gens (& croyons qu'ils sont en état de l'entendre) , que , dans

la société, l'on ne sauroit manquer aux procédés, sans empoisonner, sans avilir, sans détériorer toutes les démarches subséquentes, qui pourroient être d'ailleurs les mieux fondées : qu'alors on ne peche pas seulement par impolitesse & par dureté, mais encore contre l'un des premiers principes de l'esprit de société.

Mais comme l'une des premières loix de ce même esprit, c'est de savoir noblement excuser dans les autres ce que l'on ne voudroit pas faire soi-même, tandis que l'on ne se pardonne pas ce que l'on excuseroit en eux, apprenons aux jeunes gens

(relativement aux bons procédés), combien on doit de reconnaissance à ceux qui les observent , & d'indulgence à ceux qui ne les observent pas.

Les *bienfaisances* que j'aurois peut-être dû placer les premières , sont (dans la société), par rapport aux mœurs , ce que sont dans les affaires les formalités , par rapport au droit ; & l'on fait combien de fois il arrive que la forme emporte le fond.

Mais puisque , pour conserver le fond , & souvent même la décence & l'honnêteté , ces formes ont été prescrites , n'est-il pas nécessaire & juste de nous y conformer , dans la parole ,

dans le maintien , dans les actions , relativement aux circonstances des personnes & des choses , des tems & des lieux ? portion essentielle de l'Education , & qui doit d'autant moins être négligée , que les hommes ne nous jugent communément , & ne peuvent guere en effet nous juger que sur la forme.



LETTRE XXX.

Sur la Politesse.

COMME dans une Nation aussi polie que la nôtre , il seroit honteux de ne l'être pas , la *politesse* fait (il faut en convenir) une partie intéressante de l'*Education* : & certainement je serois bien éloigné de vouloir l'en bannir. Je desirerois seulement (ose-rais-je le dire ?) que l'on n'y mît que le degré d'importance qu'elle mérite. On l'enseignera toujours mal , si l'on ne fait pas l'apprécier ce qu'elle vaut.

Envisagées *physiquement* , les choses *polies* , sont celles dont

on a ôté les parties raboteuses & grossières , pour en rendre la surface plus unie , plus douce & plus agréable.

Moralement , cette expression empruntée du physique , peint très - bien le caractère aimable auquel on l'applique , dégagé de tout ce qui lui donneroit dans la société quelque chose de rude & de rebutant.

Mais comme il est impossible de *polir* les *métaux* , les *pierrès* & les *bois* , sans leur ôter quelque chose de leur substance , & sans en diminuer la *force* & la *solidité* ; n'est-il pas à craindre que dans la politesse l'art ne prenne trop sur la *nature* , qu'il

ne l'altere en voulant la réformer , & qu'il n'ôte de l'élévation à l'ame & du nerf à l'esprit ? C'est aux Instituteurs habiles à prouver à leurs Eleves tous les avantages de la *politesse*, sans leur en faire éprouver les *inconvéniens*.

Ils sauront pour cela distinguer la *politesse* qui prend sa source *dans le cœur*, de celle qui n'est que de forme & de *convention*.

L'une est *essentielle*, & par conséquent la plus recommandable. Elle est de tous les tems; elle convient à tous les lieux; elle est reconnoissable chez toutes les nations.

L'autre , quoique *superficielle* , ne doit point être négligée , puisqu'elle fait partie des devoirs de la sociabilité.

La première est un *sentiment* tendre & touchant , qui ne permet rien de tout ce qui peut humilier les autres , ou les contrister.

La seconde est un *cérémoniel* , par lequel on veut faire sentir aux autres , combien on leur accorde , ou l'on feint de leur accorder , d'estime & de considération.

L'une est donc toujours une inspiration naïve de la *vérité*.

L'autre peut quelquefois devenir un commerce de *mensonge* & d'affectation.

Dans la *premiere* , l'amour-propre s'oublie entierement pour ne s'occuper que de l'*affection* qu'il ressent , & de celle qu'il veut inspirer : les ames sensibles sont donc les seules susceptibles de cette sorte de politesse , & qui sachent en connoître tout le prix.

Dans la *seconde* , la *vanité* paroît céder le rang même qui lui appartient , pour en usurper adroitement un qui ne lui appartient pas , & le protocole dont elle fait usage n'est pas ignoré des Parens & des Maîtres les moins intelligens.

A quoi nous conduit ce parallele? ... A préférer la *premiere*

te de ces politesses, sans exclure la seconde : à donner à l'une toute l'extension qu'elle peut recevoir , sans amollir l'ame , & sans l'énervier : à renfermer l'autre dans les bornes de la civilité noble & vraie , qui , sans nous avilir & nous dégrader , fait rendre aux autres tout ce qui leur est dû.

La *politesse* de forme , paroît sur-tout convenir vis-à-vis des Supérieurs.

Celle du *cœur* , vis-à-vis de nos inférieurs & de nos égaux.

Le Maître habile saura les apprécier , & jugera , d'après une sage évaluation , du degré d'attention qu'il doit leur accorder.

Il reprendra ; sans doute , son Eleve , d'être entré le premier dans une chambre , d'avoir pris le haut du pavé , de s'être indécemment appuyé sur une table , d'avoir salué de mauvaise grace , &c.

Mais il lui pardonnera beaucoup moins encore , d'avoir manqué d'affection avec ses *égaux* , vis-à-vis de ses *inférieurs* , de *douceur* & d'*humanité* ; de n'avoir pas assez fait voir aux uns , combien il leur est attaché ; & d'avoir trop fait sentir aux autres le poids accablant de la supériorité.

Mais avouez , mon cher Comte , que toutes ces vérités , qui ,

dans la bouche des *sages* seroient des *préceptes* , quoique dans la mienne ce ne soit que des *observations* , seront toujours plus facilement *inspirées* , qu'enseignées, & mieux *senties* , qu'expliquées.

Fin du premier Tome.

LETTRES
SUR
L'ÉDUCATION.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1215 EAST 58TH STREET

LETTRES

SUR

L'EDUCATION.

*Quo semel est imbuta recens, servabit odorem
Testa diù . . .*

HORAT. *Ep. Lib. I. Ep. ij.*

TOME SECONDE.



A PARIS,

Quai des Augustins,

Chez CLAUDE JEAN - BAPTISTE BAUCHER.

Libraire, à l'Image sainte Gènevieve &
à saint Jean dans le désert.

M. DCC. LXII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT
5720 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

OFFICE OF THE DEAN

1100 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

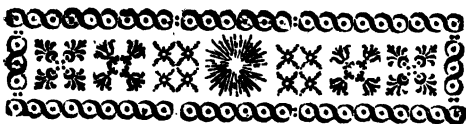
CHICAGO, ILL. 60637

215 AC 1

CHICAGO, ILL. 60637
CHICAGO, ILL. 60637
CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637

CHICAGO, ILL. 60637



LETTRES

SUR

L'EDUCATION.

LETTRE XXXI.

De l'Homme encore enfant, considéré vis-à-vis des autres enfans.

Des Rapports ou Accusations.

HEUREUX les parens & les maîtres qui savent lire dans le grand livre de la Nature, dont les caracteres sont autant de chiffres pour les hommes ordinaires!

Dans l'enfance ils sont si foi-
Tome II. A

bles & si déliés, qu'à peine les apperçoit-on.

Dans la *vieillesse*, ils sont usés, effacés, ou du moins altérés ; on ne les reconnoît plus.

L'*âge mitoyen* est le seul dans lequel les traits soient bien marqués par les grandes *passions* ; mais l'*adresse* les déguise, & souvent les dérobe à la pénétration ; le grand talent est de savoir les démêler, quels que soient les obstacles, & ce talent est surtout nécessaire dans les premiers instans de notre vie ; tems où se prennent des habitudes qui ne se perdent plus.

Celle, par exemple, que l'on contracte à cet âge de faire ce

que l'on appelle des *rappports*, est dès lors d'une conséquence bien dangereuse, & le devient encore plus dans la suite, lorsque les jeunes gens sont jettés dans le tourbillon du monde & de la société.

Le service que l'on peut tirer de ces fortes de délations n'est pas comparable aux inconvéniens de rancune, de haine, de vengeance qu'elles entraînent nécessairement, & que les jeunes gens conservent quelquefois toute leur vie.

Mais comme (en bonne police) on est obligé, pour être instruit de tout, de souffrir les délateurs, & même de les récom-

A ij

penfer, on ne fauroit blâmer les Supérieurs qui font ufage de ce moyen pour être éclairés fur beaucoup de faits qu'ils ignore-roient fans cette précaution.

Il s'agiroyt feulement , pour les écouter ou les rejeter, pour les louer ou les méprifer en con-noiffance de caufe , d'examiner 1°. quel eft l'objet de l'accufa-tion, 2°. le motif qui détermine à la faire, 3°. la maniere dont on la fait, 4°. ce que l'on efpere de l'avoir faite,

Par rapport à l'*objet* , il inté-resse le bon ordre en général, ou feulement l'intérêt personnel & particulier de celui qui parle.

Ce qui trouble l'*ordre public*

sur l'Éducation. 5

& général mérite toujours, sans doute, la plus grande attention. Mais est-il bien croyable que si l'ordre général est bien établi, que si, pour le maintenir, les mesures ont été bien prises, tout ce qui peut le troubler, échappé dans un College, dans une Communauté, dans une Pension, moins encore dans une maison particulière, aux yeux attentifs, préposés pour le surveiller ?

S'il ne s'agit que de *petits intérêts*, que d'objets *personnels* & particuliers, & sur-tout de l'intérêt de celui qui parle, il y a presque toujours d'assez bonnes raisons de se tenir en garde, & d'examiner les choses de très-près.

A iij

Quant au *motif*, il se décele dans tous les intérêts même dont on vient de parler ; c'est aux Maîtres à le pénétrer, pour mettre à l'accusation le prix qu'elle vaut.

La *maniere* dont on la fait, noble ou basse, ouverte ou cachée, avec regret ou bien avec une joie maligne, ajoute encore beaucoup à l'opinion que l'on doit prendre de l'accusateur, de l'accusation & des fautes de l'accusé, & décelle la trempe du caractère de celui qui la fait.

Ce qu'il paroît enfin en espérer, d'usurper une récompense qu'il ne mérite pas, ou d'éviter un juste châtiment, met le dernier sceau au jugement que l'on

doit porter de l'accusateur & de ses bonnes ou mauvaises inclinations.

Il ne faut pas en un mot fermer les canaux par où la vérité peut arriver jusqu'à ceux qui instruisent : mais on ne sauroit les nettoyer avec trop de soin , si l'on veut en reconnoître la source, & que le vrai parvienne au Maître dans toute sa pureté.



LETTRE XXXII.

*De l'Ingratitude & des Promesses
que l'on fait légèrement.*

JE vous l'ai déjà dit, mon cher Comte, & *la Bruyere* l'avoit dit avant moi, les enfans sont des hommes en petit ; mais ce sont des *hommes*. Ils ont en eux le germe de toutes les qualités bonnes ou mauvaises ; elles n'ont plus qu'à se développer ; on en voit une preuve assez singulière dans les petits services qu'ils se rendent réciproquement.

Comme l'intérêt & la vanité sont des passions bientôt éclor-

ses, l'*ingratitude* est l'un des premiers défauts que les enfans remarquent dans leurs camarades, & qu'ils leur reprochent. On n'a voit souvent obligé que dans l'espérance du retour; & l'amour-propre est blessé d'avoir été trompé. Les enfans le sentent comme les autres; & le mot d'*ingrat* n'est pas le dernier qu'ils apprennent & qu'ils prononcent avec vivacité.

Il faut en prendre occasion de leur faire observer que ce défaut seroit en eux bien criminel & bien remarquable, puisqu'ils le trouvent si frappant & si répréhensible dans les autres.

Qu'ils ne doivent jamais manquer à la reconnoissance; mais

qu'il ne faut pas toujours accuser ni soupçonner les autres de n'en point avoir.

Que les ames vraiment nobles & généreuses sont celles qui trouvent le moins d'*ingrats*, parce qu'elles obligent avec le plus de désintéressement.

Que souvent l'ingratitude ne se mesure pas (de la part de ceux qui s'en plaignent) à l'importance des services & des bienfaits, mais à l'intérêt qui les avoit occasionnés, & au prix que le bienfaiteur y avoit lui-même attaché.

Qu'en un mot, les belles ames dispensent volontiers les autres de la reconnoissance; mais qu'el-

les-mêmes ne s'en croient jamais affranchies.

Je finirai cette lettre par un article qui tient naturellement au précédent, & qui, chez les enfans mêmes, n'est pas moins intéressant. Je veux parler des *promesses* que l'on fait légèrement, & des *engagemens* que l'on contracte avec trop de facilité.

La légèreté des *promesses verbales* & l'imprudence des *engagemens par écrit* ne proviennent pas toujours de ce que l'on en ignore les conséquences : elles naissent souvent de la vanité, qui veut persuader le pouvoir de les acquitter, tandis que la su-

percherie médite la bassesse d'y manquer.

On ne sauroit donc trop soigneusement avertir les jeunes gens (les enfans même du premier âge, car ils ont entr'eux leurs petits traités à part), que, comme il est de l'honneur & de l'honnêteté de tenir sa parole avec la plus scrupuleuse exactitude, on ne sauroit observer, en s'engageant, trop de sagesse & de précaution.

Insistons (sur-tout) sur les promesses *verbales*, qui sont d'autant plus sacrées, qu'elles ne donnent aucun titre apparent à celui qui en réclame l'effet, quoique de notre part l'engagement

soit d'autant plus formel, que dans ce cas l'on a compté davantage sur notre honneur & sur notre probité.

Toutes ces choses, me direz-vous peut-être, sont bien fortes pour un âge aussi tendre ; & moi je vous répondrai (mon cher Comte) qu'il y auroit souvent plus de raison, plus de justice & moins d'inconvéniens à traiter les *hommes* comme s'ils étoient encore *enfans*, qu'à ne pas regarder les *enfans* comme étant déjà des *hommes*.



LETTRE XXXIII.

*Des Préventions & des
Prétentions.*

QUELQUES réflexions sur les *préventions* qui sont si communes dans la société, & sur les *prétentions* qui le sont encore plus, vous paroîtront peut-être ici déplacées. Croyez cependant, mon cher Comte, que ces défauts, quoique plus particuliers aux hommes faits, percent déjà dans la jeunesse, & même dans l'enfance ; ce sont les enfans qui changent, & non les inclinations.

Les *préventions* paroissent d'a-

bord ne devoir attirer & fixer quelque attention que dans ceux qui sont, par état, en droit de prononcer. Or les jeunes gens ne jugent rien, ne décident de rien, ou du moins ne le doivent pas. Cette matiere est donc étrangere à l'Education. J'ai répondu d'avance à cette objection : les hommes sont les mêmes à tous les âges ; il n'y a que les objets à changer.

La *prévention*, ce défaut de *l'esprit*, qui fait tant de tort au *cœur*, sans y prendre toujours son origine, doit être d'autant plus soigneusement évitée, que, ne fût-il qu'un défaut de *justesse*, il ne nous fait pas moins com-

mettre des *injustices* très-répréhensibles.

Ce que les *préventions* ont en défaut, les *prétentions* nous le donnent en *ridicules*.

Elles affoiblissent les droits réels les mieux établis ; elles ne sont pas même justifiées par les talens, puisqu'elles en diminuent le mérite & l'autorité ; elles offensent les autres, parce qu'elles les humilient, & ne donnent rien de plus à celui qui les a ; & c'est un avantage d'autant moins desirable, qu'il n'y a personne qui ne soit en état de se le procurer. Ce sont les *richesses imaginaires du fou d'Athènes* ; & si nous les supposons bien fondées,

dées, ce ne sont plus des *prétentions* ; elles changent de nom, ce sont des *droits*.

Enseignons donc aux jeunes gens à ne jamais affecter de vouloir l'emporter en tout, ou plutôt en rien, dans le travail, dans la conversation, dans les jeux mêmes, dès que l'on peut y faire briller de l'adresse ou de l'esprit. Ne voyons-nous pas que dans un concert bien composé les instrumens n'accompagnent bien la voix qu'autant qu'ils ne la couvrent pas, & qu'ils viennent même à son secours, lorsqu'elle est menacée de quelque altération. Invitons les jeunes gens à cette adresse obligeante, à cette ha-

Tome II.

B

bile attention dans le concert de la société la plus agréable de toutes les harmonies, & la plus précieuse à conserver.

LETTRE XXXIV.

*Principes généraux , servant
d'introduction à la culture
de l'Esprit.*

QUOIQUE je sente, mieux que qui que ce soit, toutes les difficultés & toute la délicatesse de la portion de l'Education qui a rapport au *cœur*, je vous avoue, mon cher Comte, que je l'abandonne à regret pour vous entretenir de ce qui regarde la culture de l'*esprit*; mais je n'ai point en-

sur l'Education. 19
rendu faire un traité complet sur
la morale, ni sur tout autre ob-
jet ; & quand je pourrois tout
approfondir, je ne voudrois
pas tout épuiser : on tire (ce me
semble) plus de gloire des pen-
sées que l'on fait naître, que de
celles que l'on écrit.

Permettez que j'en place ici
quelques - unes , qui seroient
moins bien dans tout autre en-
droit, parce qu'elles sont singu-
lièrement applicables aux études
que l'on fait faire aux jeunes
gens.

On ne sauroit imaginer com-
bien nuit à leur avancement
la certitude des avantages &c
des agrémens que peuvent leur

B ij

procurer une naissance distinguée, une fortune opulente, de puissantes protections : cette certitude, fatale à leurs progrès, & qu'ils savent très-bien saisir, arrête tous les efforts qu'ils pourroient faire pour se procurer par eux-mêmes ces sortes d'avantages, ou du moins ceux qui les remplacent.

Laissons donc, autant qu'il sera possible, ignorer aux enfans *ce qu'ils sont, ce qu'ils ont, ce qu'ils peuvent* : mettons-les dans la nécessité d'acquérir ce qu'ils croiront leur manquer, & ne pensons pas que ce soit les décourager ; ce ne sont pas les peines que l'on prend qui décourage, c'est leur inutilité.

LETTRES XXXV.

Distribution de la culture de l'Esprit.

J'AI cru devoir faire une distinction (essentielle à mes yeux) entre les différentes sortes d'Éductions. J'en ai fait en conséquence le partage & la distribution, relativement à la différence des personnes & des lieux. Ne pourroit-on pas se conformer aux mêmes principes, par rapport à la culture de l'esprit ou de l'entendement humain, partie d'autant plus précieuse de notre existence, qu'elle nous guide sur le prix & sur l'usage de toutes les autres?

Cette distribution pourroit être fondée sur les parties mêmes qui composent l'entendement humain, *l'imagination*, la *mémoire*, & le *jugement*.

Je fais que dans l'ordre moral, & relativement aux degrés d'importance & d'utilité, le jugement seroit à la première place, la mémoire à la seconde, l'imagination à la dernière.

Mais comme il n'est pas moins vrai que pour juger, il faut comparer ; que pour comparer, il faut connoître ; que pour connoître, il faut avoir reçu l'impression des sens, ... il arrivera nécessairement que si l'on considère les choses dans l'ordre na-

tuel , l'imagination obtiendra la premiere place, la mémoire la seconde, le jugement la dernière, non assurément dans l'ordre de dignité, mais dans celui des dates & des tems destinés aux différentes époques de l'Education.

La nature même paroît indiquer celui qu'il faut suivre dans l'Education, relativement aux différens âges.

Comme l'*enfance* se frappe d'abord par les sens, il faut l'instruire par les objets sensibles, soit que ces objets soient offerts en nature, soit qu'on les leur présente par l'imitation, qui les multiplie en les représentant.

Quelques années de plus met-

tront les jeunes gens à portée de s'instruire par les *faits*, de les saisir, de les retenir, de les raconter; mais le talent d'en faire l'application & d'en tirer les conséquences, n'appartient qu'à la dernière époque de l'Éducation, c'est-à-dire, au *jugement*.

C'est alors que l'on a fait par les sens & retenu par la mémoire une assez bonne provision d'idées, & des manières différentes de les exprimer, pour être en état de les comparer & de les juger.

Lorsque je sépare ainsi l'imagination, la mémoire & le jugement, ce n'est pas que ces trois facultés ne puissent agir ensemble,

ensemble ; mais il se présente rarement des occasions de les exercer toutes trois à la fois. La force ou la foiblesse de l'âge doit les faire employer successivement , & en proportion de l'effet que naturellement elles doivent produire , relativement aux dispositions de ceux à qui les objets sont présentés. Il n'est point de science qui ne renferme des *images* sensibles qui doivent frapper , des *faits* intéressans qui doivent être retenus , des *objets* difficiles , capables d'exercer le jugement. L'art est de ne prendre dans chaque science , dans chaque matière , que ce qu'il faut

pour le moment & pour l'âge, & de savoir les présenter sous la forme convenable aux élèves que l'on veut former; tout cela demande des progressions fines & délicates, & ces progressions exigent de l'étude & de la réflexion fort au-dessus des enfans; qui, communément, ne doivent point aimer l'une, & ne sont pas capables de l'autre : c'est donc aux Maîtres à penser pour eux.

On observera sur-tout de ne point les faire passer des objets *métaphysiques* aux objets *physiques* & sensibles; ce sera au contraire en passant par les choses qui tombent à chaque instant sous les sens, que les jeunes gens

s'élèveront peu-à-peu jusqu'aux objets purement *intellectuels*, comme on voit à la mort l'ame se dégager des voiles extérieurs qui l'enveloppent, pour s'élever au séjour du bonheur & de la vérité.

Sans cette gradation conforme à la nature, on s'exposeroit (par la maniere dont on enseigneroit aux enfans ce qu'ils ne doivent & ne sauroient encore apprendre) à les dégoûter de tout ce que l'on auroit ensuite envie de leur enseigner. Le peu de fruit des leçons ne vient pas toujours de leur sécheresse & de leur difficulté, mais de ce qu'elles sont déplacées.

Cij

LETTRE XXXVI.

Culture de l'Esprit.

1^o. *De l'Imagination.*

L'ESPRIT humain, au milieu des courses rapides qu'il fait dans les vastes régions de l'*imagination*, prête une *ame* aux choses les plus insensibles, & donne un *corps* aux intelligences mêmes.

La *raison*, qui voit les objets tels qu'ils sont, cede à la Méta-physique le souffle subtil qui l'anime, & laisse la Physique en possession des corps qui lui appartiennent.

En spiritualisant toutes choses, tout s'évapore & nous échap-

pe. En donnant aux intelligences les propriétés de la matière, on étouffe le feu céleste, on rompt le ressort de l'imagination. Le vrai ne se trouve jamais dans les extrémités ; son empire est au centre.

Le talent de l'Éducation, relativement à l'*imagination*, c'est de l'animer ou de la faire naître dans ceux qui n'en ont pas assez ; c'est de l'enchaîner dans ceux qui en ont trop.

On parle à l'imagination par les objets sensibles qu'on lui présente ; & ces objets peuvent lui être offerts de trois différentes façons ; 1°. en nature , 2°. par images peintes, 3°. par des des-

criptions si vives & si vraies, que quoiqu'elles ne soient qu'une copie de l'image, on les croiroit la chose même : c'est en quoi sur-tout excelle la *Poésie*, qui, par la sublimité de son langage, a mérité d'être appelée la langue des Dieux.

La *Poésie* est une chose d'un si grand usage dans la lecture & dans la société, qu'il n'est guere possible de la laisser ignorer aux jeunes gens. Reste à examiner, avant de la leur permettre, quels en sont les *avantages* & les *inconvéniens*, tant à l'égard du cœur, que relativement à l'esprit.

Les avantages de la *Poésie* ;

par rapport au *cœur*, peuvent être d'élever l'ame & de l'attendrir sur le sort des malheureux, de lui inspirer même l'horreur du vice, & l'amour de la vertu, en supposant que le Poète n'ait fait usage des ressources de l'imagination, que pour envelopper, sous des images agréables, les bons principes qu'il a voulu, ou dû vouloir inspirer.

Les avantages de la *Poésie*, par rapport à l'*esprit*, sont de lui donner de l'étendue, de l'élevation, du ressort, de l'agrément.

Les inconvéniens pour le *cœur* pourroient être, si le Poète avoit abusé de ses talens, d'amollir

l'ame par des images dangereuses.

Pour l'*esprit*, d'altérer le goût par le défaut de justesse & de précision.....

Dans les *idées*, en donnant pour les fictions un goût trop vif, & capable de nuire à l'amour du vrai.....

Dans le *style*, en l'accoutumant à des expressions figurées, contournées, peu exactes, dont on se contente dans la Poésie, par indulgence pour la *contrainte*, & en faveur de la *grace*, qui prend toujours un peu sur la *justesse*; mais dont la Prose n'a pas le droit de se contenter, parce qu'elle n'a ni les mêmes agré-

mens à faire valoir, ni les mêmes excuses à donner.

LETTRE XXXVII.

*Suite de ce qui peut avoir rapport
à l'Imagination.*

TOUT est compensé dans le monde ; tout peut être balancé ; les excès seuls sont à craindre.

Interdire aux jeunes gens la *lecture des Poètes*, ce seroit augmenter ou faire naître en eux un plus grand desir de les connoître ; & comme ils se déroberoient dès-lors pour cette lecture aux regards des surveillans, & que par conséquent on ne seroit plus à portée de les guider

sur le choix, les *passions*, ou tout au moins les *illusions* de l'âge, ne manqueroient pas de leur conseiller les plus dangereux. Il est donc infiniment plus sage de leur en faire lire soi-même, afin de conserver le droit de guider leur imagination, & de s'assurer de la pureté des objets.

Il en est de même de la connoissance de la Fable ou *Mythologie* ; Elle est si fort usitée dans tous les talens agréables, qu'il n'est possible, ni de la laisser ignorer aux jeunes gens, ni de leur en défendre l'usage dans les ouvrages d'agrément qu'ils pourroient produire par eux-mêmes. Il ne faut que les conduire en

cela de maniere à laisser leur esprit s'orner & s'instruire , sans que ce soit au préjudice des mœurs.

Il faut , pour cela , que le *choix des Poètes* , dont on permettra la lecture aux jeunes gens, soit dirigé par la vertu , par la raison & par le goût.

Par la *vertu* , pour que les images licencieuses ne l'offensent pas.

Par la *raison* , pour que les préceptes soient sages , sans être froids ; & poétiques , sans être déraisonnables.

Par le *goût* , pour que les idées , les images & les expressions aient de la noblesse & de la finesse ,

de la délicatesse & de la vérité.

Quant au *talent pratique de la Poésie*, il peut être, ou l'effet d'une impulsion vive & involontaire; & c'est ce qui fait en ce genre les *gens de génie*, mais en petit nombre, cette impulsion étant réservée aux âmes privilégiées,... ou bien c'est seulement l'effet d'une manie d'imitation; & c'est ce qui fait tant de *Versificateurs* qui ne sont pas *Poètes*.

Dans le cas de la première de ces dispositions je ne voudrois point la contraindre entièrement; je veillerois seulement à la renfermer dans les bornes raisonnables, & sur-tout à la diriger vers les objets utiles, afin de

l'écarter des emplois frivoles ou dangereux.

A l'égard de ceux qui, si j'ose ainsi m'exprimer, ne sont *Ver-sificateurs* que par contagion ou par la sotte prétention de faire de tout, je les corrigerois par le ridicule même attaché naturellement à ces sortes de petiteesses & de prétentions.

En général, on ne devrait enseigner de la *Poésie* que les connoissances nécessaires à l'homme du monde, à l'homme de goût, au galant homme; & ces connoissances doivent plutôt avoir pour objet de mettre les jeunes gens en état de *juger* de ces sortes d'ouvrages, que d'en *faire*.

Renfermés dans ces limites (que la raison prescrit), les élèves qui n'auront aucune disposition à devenir *Poètes*, sauront assez de ce qu'il ne faut pas qu'ils ignorent ; une plus longue instruction ne feroit que leur faire perdre un tems précieux.

Et par rapport à ceux que la nature a décidé *Poètes*, ils se formeront assez d'eux-mêmes dans une carrière où le génie les entraîne, sans leçons & sans Maîtres ; il ne faudra que les suivre de l'œil, pour empêcher qu'ils ne s'égarent, & qu'ils ne s'exposent au danger d'y perdre leur fortune, leur gloire & leur tranquillité.

LETTRE XXXVIII.

Culture de l'Esprit.

2°. *De la Mémoire & des Connoissances
qui méritent de l'occuper.*

QUEL que soit le plus ou le moins de *mémoire* que l'on possède, il me semble que l'on ne sauroit trop s'attacher à la remplir d'objets intéressans, & d'un usage fréquent dans le cours ordinaire de la vie ; car enfin les enfans ne le seront pas toujours, & *l'Education est moins faite pour l'âge dans lequel on la donne , que pour les tems ultérieurs auxquels les hommes sont censés devoir parvenir.*

Si la mémoire est facile & sûre (comme on en connoît un assez grand nombre), il seroit triste d'employer un talent aussi marqué à des choses purement frivoles & superflues ; je n'ajoute point dangereuses ; les maîtres seront incapables de le permettre ou de le laisser échapper.

Si la mémoire est ingrate & retient difficilement, pourquoi le peu que l'on possède d'un talent aussi utile, seroit-il profané, perdu en acquisitions qui seront un jour de toute inutilité, & que peut-être même il faudra bannir, pour faire place à des connoissances utiles qu'elles contrarient ?

Envisagée

Envisagée comme un don de la nature, ou comme un présent de l'art, ou, si l'on veut, comme une acquisition, la mémoire est un trésor si précieux, que l'on ne sauroit l'employer avec trop de sagesse, ni le conserver avec trop de soin. Il ne faut donc le remplir que de connoissances nécessaires, utiles, agréables, toujours relatives au degré d'attention qu'elles méritent, relativement à nos besoins : placer dans la mémoire d'autres objets, ce n'est point l'enrichir, ce n'est pas l'orner ; c'est la charger.

Après ces réflexions générales sur l'une de nos facultés qui contribue le plus à nos succès,

Tome II.

D

je vais faire (mon cher Comte)
quelques observations plus par-
ticulieres sur les connoissances
nécessaires, utiles ou seulement
agréables , auxquelles on doit
l'employer. Toutes celles qui
n'auroient pas pour objet de nous
instruire sur les moyens de con-
server notre *santé* , notre *honneur*
& nos *biens* , me paroîtroient au
moins superflues.



LETTRE XXXIX.

Suite de la Mémoire.

*Des connoissances qui ont rapport à la
santé.*

C E feroit, fans doute, une chose fâcheuse pour beaucoup de vertus & de qualités, & singulièrement pour le *courage* & pour la *force*, qu'un trop grand amour de la vie, un soin trop recherché de la *santé*, & de trop vives allarmes sur de légères indispositions, provinssent des connoissances même que l'on auroit voulu donner aux jeunes gens pour la conservation de cette portion essentielle de leur existence.

D ij

Mais il faut avouer aussi que c'est une chose assez singuliere que l'on nous enseigne de si bonne heure la structure du *ciel* & de la *terre*, & que l'on nous laisse ignorer celle de notre individu ; que nous sachions sitôt la position des *poles*, & que nous ignorions une partie de notre vie, celle de notre *poitrine* & de notre *estomac*.

Quelques *éléments d'Anatomie* seroient-ils déplacés dans l'Education, où l'on fait entrer comme importantes tant de choses frivoles, ou d'un usage extrêmement rare & borné, quelquefois même des choses qu'il faut oublier, & que souvent le monde rectifie à nos dépens.

Nous avons dans le livre de M. Pluche, intitulé le *Spéctacle de la Nature*, & dans un autre, qui a pour titre, *Elémens d'Anatomie*, faits par un homme de goût en faveur des jeunes gens, quelque chose de mieux qu'un simple essai de ce que je prends la liberté de conseiller ici : mais ces bons ouvrages ne sont pas des *livres classiques*, & je ne fais pourquoi, tandis que l'on en voit tant d'autres à supprimer.



L E T T R E X L.

Suite de la culture de l'Esprit.

2°. *Des connoissances relatives à la conservation de l'honneur.*

LE s connoissances les plus nécessaires sont , sans contredit, celles qui intéressent la conservation de notre *vie*, de notre *honneur* & de nos *biens*.

Mais dans le sens physique & dans l'ordre naturel (sur lequel il faut d'abord régler celui de nos études & de nos connoissances), nos biens sont moins précieux que notre honneur & notre *vie*.

Je placerois donc en premier

lieu au rang des connoissances les plus essentielles, celles qui regardent l'honneur & la santé.

Combien ne seroit-il pas intéressant, par rapport à l'honneur, de faire comprendre aux jeunes gens ce que l'on doit entendre par ce mot, sujet dans le monde à tant de fausses interprétations : en quoi il consiste, ce qui peut le blesser *activement* ou *passivement*, c'est-à-dire, soit que l'on ait eu l'imprudence d'attaquer celui des autres, soit que le nôtre soit attaqué ; ce qui peut enfin en ce genre rétablir ou réparer, nos *dommages* ou *fautes*.

L'honneur est la considération

extérieure attachée à la pratique de la vertu : *les honneurs*, qu'il faut bien distinguer de l'honneur, ne sont pas toujours le prix du mérite & de la vertu ; mais la *bonne réputation* en est toujours la récompense, comme la honte & le mépris public en sont le châtiment.

Apprenons au surplus aux jeunes gens à ne pas confondre l'honneur, qui n'élève sa voix que pour la conservation des droits de la vertu, avec celui qui n'est fondé que sur une vanité mal entendue, attentive à ne rien perdre de ses droits : tel se bat en *homme brave* qui ne se conduit pas en *brave homme*, en *homme sage*.

Tout

Tout ce qui peut attaquer la considération dont nous devons être jaloux en matière de religion, de probité, de mœurs, de sentimens, blesse incontestablement ce que l'on appelle honneur, mais non pas la vertu, lorsque d'ailleurs nous observons de ne pas nous dégrader nous-mêmes sur ces articles intéressans. Ce sont assurément ceux qui nous constituent le plus essentiellement dans le monde, & qui méritent le plus notre attention : j'en conviens : mais il ne faut pas laisser croire aux jeunes gens (ce qu'ils n'imaginent que trop souvent) qu'ils ne peuvent être & ne sont en effet deshono-

rés que par le fait d'autrui, tandis qu'ils le font si souvent par leurs propres actions !

LETTRE XLI.

Suite de la culture de l'esprit.

3°. *Des connoissances qui intéressent la conservation des biens.*

LEs jeunes gens (de quelque état & condition qu'ils soient) sont nés pour posséder des biens, de quelque nature que ce puisse être, ne fussent que les produits de leur *industrie* & de leur *talent*.

Ces biens auront besoin d'être administrés, conservés, augmentés. Pourquoi n'enseigne-t-on pas à ceux que l'on élève

les moyens de conduire sagement leurs affaires économiques, & d'en tirer (avec équité) tout le parti dont elles sont susceptibles ?

On les *émancipe*, c'est-à-dire, qu'on les met à portée, & qu'on leur donne le droit de jouir de leurs revenus dans un âge auquel ils ignorent complètement ce qui les leur procure.

J'estime & j'aime les connoissances que l'on nous donne, dans le cours des études, des plus célèbres Ecrivains de l'antiquité ; mais je voudrois que les richesses des siècles passés ne fissent pas négliger celles de celui-ci, & que l'on voulût bien considérer com-

E ij

me une portion fort intéressante de notre institution la nécessité d'enseigner de bonne heure à ceux que l'on veut former utilement, la *nature*, l'*acquisition*, le *produit*, les *mutations*, des différens *biens* qu'ils pourront posséder un jour, la manière d'en jouir avec économie, de les administrer avec intelligence, de les conserver avec fermeté. Quelque connoissance des *affaires* & de plusieurs choses d'un usage fréquent & indispensable dans la vie civile, ~~devrait~~ donc être introduite, comme une partie essentielle d'instruction, dans les dernières années de l'Éducation. L'ignorance où l'on est,

en entrant dans le monde , des choses qu'il faudroit savoir le mieux , expose à plus d'inconvéniens que l'on ne pense , & l'inexpérience y met le comble.

Le célèbre M. Rollin , Professeur aussi distingué que Citoyen bien intentionné , ne vouloit point que ses élèves s'accoutumassent à dépendre de secours étrangers pour tailler leurs plumes , & pour d'autres soins de cette nature... Est-il plus honnête , est-il plus convenable de dépendre à chaque instant de tout le monde pour écrire une *lettre* , dresser un *état* , faire une *relation* , donner une *quittance* , composer un *mémoire* , présenter un

placet ? ... Persistera-t-on à négliger les connoissances nécessaires, pour nous remplir de celles qui sont parfaitement étrangères à tous nos besoins ?

LETTRE XLII.

Culture de l'Esprit.

De l'étude des Langues.

COMME je n'ai point, mon cher Comte, la folle ambition de donner des *loix*, que je n'ai pas même celle de former des *projets*, de proposer des *plans*, je m'explique avec vous d'autant plus librement, que je crois pouvoir le faire sans conséquence : je vous communique mes idées,

sans vouloir vous assujettir à mes opinions ; & je vous ouvre mon cœur , sans prétendre vous inspirer les mêmes sentimens.

Après les études & les connoissances dont je viens de vous parler , & que je regarde comme indispensables & de premiere nécessité ; j'en admettrois , je substituerois même quelquefois aux études ordinaires quelques autres objets d'acquisitions , qui , sans être décidément *nécessaires* , sont dans la société d'une *utilité* si fréquente & si marquée , qu'il seroit bien difficile de n'y pas faire attention.

De ce nombre est la connoissance des *langues* , qui conduit

E iv

à celle des *hommes & des choses*, des *tems & des lieux*. Je ne vous ferai sur ces articles, comme sur tout le reste, que des observations très-générales ; & ce sera peut-être encore trop pour moi.

La connoissance des langues est de tous les âges ; si l'on se borne à l'*usage*, parce qu'il ne faut pour cela que de la *mémoire & de l'imagination* ; il n'en est pas de même des *principes* : ils demandent du *jugement* ; & c'est l'étude d'un âge plus avancé. Le tout peut & doit être proportionné à l'étendue des facultés de ceux que l'on enseigne.

Je serois aussi bien tenté d'établir entre les langues des distinc-

tions relatives à leurs différens degrés d'importance & d'utilité ; & comme tout est d'usage & d'intérêt , les *langues vivantes* auroient , selon moi , le pas sur les *langues mortes* , & même les feroit oublier , si celles-ci ne les avoient pas enrichies. Ne pouroit-on pas en régler ainsi l'ordre & les rangs ?

1°. La *langue de la nation* , dont on a tous les jours besoin dans le cours ordinaire de la vie : à cet égard , elle paroît d'abord suffisamment enseignée par l'usage ; mais ne mériteroit-elle pas d'être perfectionnée par la méthode , préféablement aux *langues mortes* , aux *langues étrange-*

res, auxquelles on donne un si long tems? les Romains & les Grecs riroient de notre ardeur pour leur langue, que nous n'entendons pas bien, & que nous parlons encore plus mal; & de notre indifférence pour la nôtre, que nous devrions savoir si bien, entendre, écrire & parler.

2^o. La langue *latine*, parce qu'elle est d'un usage obligatoire dans certaines professions, dans l'étude de la *Théologie*, du *Droit* public & particulier, de la *Médecine*, &c. qu'elle supplée même dans plusieurs pays étrangers à la langue naturelle de la nation, & qu'elle est, à l'égard de presque toutes, *étymologique*,

c'est-à-dire , indicative de l'origine de la plûpart des mots , ce qui ne contribue pas peu à nous en faciliter le véritable sens.

3°. La langue *grecque* , qui n'est, à la vérité, que d'un usage assez rare , & dans certaines sciences seulement ; mais qui joint à l'avantage de nous procurer la connoissance de plusieurs Auteurs célèbres de l'antiquité, celui de nous donner l'*étymologie* d'un grand nombre des mots usités , & conséquemment de nous en indiquer la véritable signification.

4°. Les langues vivantes, mais *étrangeres* , qui , dans le cas de *voyage* ou de *guerre* , sont d'un

usage si nécessaire, & qui donne d'ailleurs la connoissance toujours agréable, souvent utile, quoique quelquefois dangereuse, des écrits des autres nations. Permettez que sur cet article de l'intelligence des langues j'ajoute une observation que je ne crois pas à négliger.

Comme les facultés de l'ame & celles de l'entendement ne peuvent opérer également & toutes à la fois, je voudrois que dans l'éducation, on ne chargeât pas trop en même tems l'imagination, la mémoire & le jugement, & sur-tout que l'on évitât de les faire marcher ensemble, de peur que le trop fort

exercice d'une faculté ne vînt à prendre insensiblement sur les autres.

Je voudrois aussi que le travail, & la difficulté d'apprendre diminuât, en proportion de l'intérêt que l'on auroit que la chose fût plutôt apprise & mieux retenue.

Par cette raison, je me garderois bien de présenter en langue étrangere, ou du moins en langage trop épineux, tout ce qui seroit propre à former le cœur & la raison. N'est-ce pas assez pour l'élève, d'avoir à retenir un précepte sec & grave, sans essuyer encore les dégoûts de la traduction? Ne seroit-il

pas d'ailleurs à craindre que l'embaras & la difficulté d'entendre, de saisir, de rendre le vrai sens du *mot*, ne refroidît sur la *chose* ?

Il n'en est pas de même des langues de pur agrément, & par lesquelles on se propose plutôt d'orner l'esprit que de le diriger. On peut d'autant mieux les faire acheter aux jeunes gens par des traductions, que le desir de retenir une chose agréable, leur en fera surmonter aisément les difficultés. Ils ne monteroient point à la tranchée pour défendre la patrie ; ils s'élèveront sur un arbre pour dérober une fleur, ou pour cueillir un fruit.

LETTRE 'XLIII.

Suite de la connoissance des Langues

POUR mettre les jeunes gens en état d'étudier, avec quelque profit, les *langues étrangères*, mortes ou vivantes, & pour les leur faire apprendre avec plus de goût & de facilité, ne penseriez-vous pas, comme moi, mon cher Comte, qu'il faudroit commencer par leur faire observer ce qui rapproche les langues, & ce qui les différencie ?

Ces différences, ou ces ressemblances ne peuvent jamais se trouver que dans les *mots* confi-

dérés en eux-mêmes , ou dans leur *arrangement*.

Par rapport aux *mots* , il faut remarquer & faire distinguer la maniere de les *définir* & de les *appliquer* , de les *écrire* , & de les *prononcer*.

Et pour ce qui concerne leur arrangement , que l'on nomme assez bizarrement *construccion* (& d'une maniere encore plus barbare *syntaxe*) , les distinctions les plus frappantes sont celles qui naissent de ce qu'une langue souffre des *inversions* , ou n'en tolere pas , si toutefois ce sont de véritables *inversions* , que ce qu'il nous plaît d'appeler ainsi.

Les

Les mots en effet n'ont été inventés, & ne s'employent que pour rendre les idées, & les idées doivent être exactement exprimées par les mots.

Il faut donc, pour conclure qu'il y a véritablement *inversion*, connoître à fond, & pouvoir déterminer avec justesse, l'ordre des idées le plus naturel & le plus raisonnable.

Mais cet ordre même est-il à la portée de tout le monde ?

Le parti le plus sage est de s'en tenir, dans l'étude des *langues*, aux connoissances mécaniques du langage, aux choses, qui peuvent être d'une utilité journalière, sans vouloir s'engager dans

les dissertations, qui, bien loin d'être d'aucun usage dans la société, exposent ceux qui les font à se rendre au moins importuns, & conséquemment ennuyeux. Les *Puristes*, trop sévères dans la pratique, ignorent que dans les détails les plus agréables de la conversation, on fait un commerce bien borné, lorsque l'on se rend trop difficile sur la monnoie.



LETTRE XLIV.

Culture de l'Esprit.

De la Lecture,

A la suite des réflexions que je viens de hasarder sur l'étude & la connoissance des *langues*, se placent tout naturellement celles que je me suis proposé de vous communiquer, ou plutôt de vous confier, sur la *lecture* & sur les *traductions*.

Il est *deux sortes de lectures*, que l'on peut être dans le cas d'enseigner aux jeunes gens, & dans lesquelles ils ont assurément grand besoin d'être gouvernés.

Fij

1°. La *lecture particulière*, par laquelle j'entends celle que l'on fait pour soi.

2°. La *lecture publique*, ou que l'on fait pour les autres.

Dans l'une & dans l'autre, il faut examiner le *choix des livres*, & surveiller la *manière de les lire* & d'en profiter.

Le choix est d'autant plus important, que les livres pouvant être considérés comme une société qu'on lie; il en résulte nécessairement qu'elle ne produit pas moins de profits, & n'est pas sujette à moins d'inconvénients que les autres compagnies & les autres sociétés.

A l'égard de la manière de

lire (qui décide l'utilité de la lecture), j'ai toujours pensé que la méthode doit être relative au livre même..... Telle lecture également tolérable & même utile dans son genre , pouvant être , suivant l'importance de la matière & le mérite de l'ouvrage , plus ou moins lente ou rapide , plus ou moins légère ou réfléchie. Il est en effet des livres que l'on ne fait que *lire* ; il en est qu'il faut *étudier*. Il faut , par rapport à tous, les lire , & non les *parcourir* : c'est une légèreté , plus méprisable encore , que méprisante & frivole.

Quant à la *lecture* qui se fait de vive voix , & pour les autres ,

comment n'est-elle pas une partie essentielle de la bonne Éducation ?

On a si souvent dans le monde (vis-à-vis de ses *inférieurs* , pour leur donner des ordres ; de ses *égaux* , pour les amuser ou les instruire ; de ses *Supérieurs* , pour les éclairer ou les informer) occasion de lire à haute voix , & je vois tant d'inconveniens à s'en acquitter mal , que je me suis toujours étonné que l'on apportât si peu d'attention à procurer à ceux que l'on forme , un talent qui , dans certaines circonstances , met entre les hommes une différence si glorieuse pour quelques-uns , & si humiliante pour le plus grand nombre.

Faisons donc sentir aux jeunes gens combien il est important pour eux de s'accoutumer, de bonne heure, à mettre dans leur lecture de l'*ame*, de la *justesse*, de la *noblesse*, de la *grace* & de la *clarté*, qualités qui prouvent que le lecteur entend & sent bien ce qu'il lit, & qu'il est en état de faire passer dans ceux qui l'écou- tent, les sentimens qui l'ani- ment, & les idées qui le frap- pent.

P. S.

Puisqu'il est décidé (mon cher Comte) que je vous dirai tout ce que je pense, je ne puis me résoudre à fermer cette Lettre sans vous avoir encore commu-

niqué une réflexion que je crois plus importante que toutes les autres.

S'il étoit permis, dans une lecture aussi respectable, aussi nécessaire que celle des *livres saints*, d'assigner certaines bornes ; si l'on osoit indiquer un choix dans une étude où tout est précieux à recueillir, peut-être infuserois-je, par rapport à l'*enfance*, sur la morale évangélique enveloppée sous l'image des *paraboles* ; réservant, pour un âge plus avancé, la morale plus *directe*, & l'histoire des *faits* ; & gardant enfin pour un âge absolument mûr les *passages mystérieux* dont l'exposition, & moins encore l'explication

l'explication, peut convenir aux premières époques de l'Education.

Je prendrois aussi la liberté d'observer, par rapport à l'*ancien-Testament*, qu'entre les faits qu'il renferme, il conviendrait, je crois, de ne mettre sous les yeux des jeunes gens que ceux qui peuvent le plus les intéresser & les instruire, réservant pour un autre tems de leur instruction, la partie de la *législation* & celles des *prophéties*, qui renferment quelques préceptes de *morale*, ou quelques *faits* servans de préparation aux grands changemens qui se sont faits dans l'ancienne loi, par la loi nouvelle de J. C.

Tome II.

G

Mais je déroberois à leurs regards (pour le tems entier destiné à les former) tous les faits qui peuvent, au premier aspect, offrir des images contraires à la pudeur, à la vertu. De pareils exemples ne seroient point édifiants ; mais ils seroient dangereux. Comme *historiques*, il faut les respecter ; comme *moraux*, gardons-nous de les exposer aux yeux des jeunes gens ; il en coûteroit trop pour les ramener au vrai sens de l'Ecriture : l'impression dangereuse seroit de leur âge ; mais cet âge ne comporte pas la sublimité de l'interprétation.

En inspirant , de bonne heure aux jeunes gens , du respect

pour les livres saints , de la *foi* pour les mystères qu'ils renferment , de la *crainte* pour les châtimens dont ils menacent , de la *confiance* dans les récompenses qu'ils promettent , on prémunira suffisamment la jeunesse contre les idées fausses & hardies d'un autre âge. Il faut employer avec succès (pendant le tems de l'Éducation) à prévenir en eux les objections & les doutes , la force & les armes , que l'on employeroit peut-être inutilement un jour à les détruire.



LETTRES XLV.

Des Traductions.

AVANT de vous écrire ce que je pense sur les *traductions*, je desirerois bien être en droit de réformer sur cet article une expression, qui, selon moi, manque de justesse, au moins dans l'application.

On ne nomme au College *traduction*, que ce que l'on fait passer de la langue grecque ou latine, ou de toute autre langue étrangere, dans celle de la nation: & ce que l'on fait passer de la langue vulgaire & nationale, dans une langue étrangere, qui

vit encore , ou qui n'existe plus ;
on l'appelle un *thème* , une *composition*.

On n'a pas , sans doute , aperçu , ou l'on a du moins négligé d'observer , que l'une & l'autre de ces opérations de l'esprit n'est autre chose qu'une *traduction*.

Il n'est question en effet dans tout cela , que de faire passer dans notre langue ce que d'autres nations ont pensé , ou d'enrichir une langue étrangère de tout ce que nous avons nous-mêmes imaginé.

Reste à savoir (par rapport à la *forme*) , si , de part & d'autre , nous avons des *équivalens* ,

G iij

& relativement au *fond*, si la chose imaginée, faite, ou sentie, mérite d'être transmise à d'autres nations, ou de nous être communiquée par la voie de la *traduction* ; si elle peut produire des *fruits* ou des *fleurs* ; si les fleurs ne sont pas contagieuses ; si les fruits mêmes ne sont pas empoisonnés : si le soin affecté que l'on prendra de supprimer un passage, n'aura pas l'inconvénient d'exciter davantage à le rechercher, à le lire, à l'apprendre :... si ce que l'on traduit convient, à tous égards, à la jeunesse que l'on instruit, telle chose pouvant être pour certain âge nécessaire, utile, agréable, qui,

pour un autre, ne seroit d'aucune nécessité, d'aucun agrément, d'aucune utilité ? Je ne vous dissimulerai pas, mon cher Comte, que toutes ces idées mériteroient d'être traitées à fond ; mais j'ai cru (pour mon compte) devoir plutôt vous les indiquer, que les approfondir.

Quant à la maniere de traduire, qui est toute d'institution *littéraire*, & non d'Education *morale*, l'un des grands principes à donner pour regle, c'est, ce me semble, que la *traduction* soit moins une *copie* servile, qu'une libre *imitation*. On ne gagneroit rien à s'assujettir aux mots, puisqu'en ce genre il n'est point de

veritables équivalens; & l'imitation libre a l'avantage (en empruntant les idées originales & primitives) de paroître créer quelque chose.

On ne traduit le latin que pour recueillir ce que les Auteurs ont pensé : on ne met en latin ce que l'on pense soi-même , que pour apprendre cette langue , & pour se former à la parler.

Mais comme on a de bien plus fréquentes occasions de s'instruire avec les Anciens , que de s'exprimer dans une langue qui n'existe presque plus , il faut en conclure qu'il est infiniment plus utile d'*appliquer les enfans à traduire* le latin , qu'à composer

dans cette même langue , & la nôtre est sur-tout celle qu'il faudroit savoir par principes , & non pas seulement par usage, sans pouvoir jamais se rendre compte de ses expressions. Il est bien singulier que la langue naturelle & nationale soit la seule que l'on néglige & qui n'entre presque pour rien dans l'Education.

Je ne vous tairai pas au surplus, mon cher Comte, que les *traductions* proprement dites , m'ont toujours paru avoir l'inconvénient de ralentir la marche de l'esprit humain ; parce qu'étant sans cesse une imitation des pensées des autres , & même de leurs expressions, elles accou-

tument insensiblement l'esprit à ne rien produire de lui-même & de son propre fond.

Le même inconvénient aura lieu dans les *thèmes*, dans les *compositions*, dans les *amplifications*, soit en *vers*, soit en *prose*, que l'on fera faire aux Ecoliers, toutes les fois que la *matiere*, & presque la *marche* leur en sera prescrite & dictée.

Ne vaudroit-il pas mieux engager les jeunes gens à faire essai des forces de leur esprit sur des sujets à leur portée, & dont le choix, le projet & l'exécution, pourroient même déceler par degrés, leur goût, leur penchant, leur caractère, & l'étendue de

leurs talens; bien entendu, que pour tout cela les Maîtres se réserveroient l'exercice de leurs propres lumieres & de leur raison, & qu'ils en prendroient occasion de former l'esprit & le cœur des jeunes gens qui leur auroient été confiés; car il faut guider la marche des élèves, mais non pas marcher pour eux.

Quand on recommande aux jeunes gens de marcher par eux-mêmes, on n'a pas dessein de ralentir l'activité des Maîtres. Lorsque l'on engage les Maîtres à surveiller les élèves, à guider leurs pas, on n'entend pas tolérer l'engourdissement des écoliers. Tous doivent concourir

(chacun dans leur place & dans leur proportion) au bien général : tous doivent coopérer au succès de l'Education.

Je desirerois enfin , relativement à la *traduction* dont on a fait une portion essentielle des études ordinaires , que dans le choix des Auteurs que l'on donne à traduire , il ne fût pas seulement observé que la matiere fût du goût & à la portée des enfans : je voudrois encore que le langage & que le style leur convînt aussi ; c'est néanmoins ce qui ne s'observe pas bien exactement : je n'en citerai pour exemple , que les *Fables de Phèdre* , dont le mérite est assez connu ,

mais qui, par la raison même de celui qui leur est particulier, je veux dire la *fineffe de l'expression*, sont fort au-dessus de l'intelligence des élèves, à qui l'on en demande l'explication.

L'*apologue* est, sans contredit, l'un des genres d'ouvrage qui peut donner aux jeunes gens le plus d'agrément; & leur procurer le plus d'utilité; mais peut-être faudroit-il en même tems que le style fût d'une simplicité *naïve* plutôt que *fine*, afin d'en faciliter aux élèves l'intelligence & la traduction. Quelques *Fables de la Fontaine* bien choisies (car toutes ne conviennent pas également à l'Education) for-

meroient un *livre classique* aussi bon qu'aucun autre ; & plutôt à Dieu que l'on voulût enfin se défabuser sur l'ancien usage de ne composer la bibliothèque scholastique, que d'ouvrages *grecs & latins*, & que l'on y fît entrer, par rapport au style *philosophique, oratoire, épistolaire & poétique*, les Auteurs françois, qui, dans chacun de ces différens genres, font tant d'honneur à la nation !

Je ne pense pas pour cela que l'ancienne méthode fût blâmable dans son principe.... Il étoit essentiel d'enseigner le *latin* dans un tems où la langue latine étoit dans les *sciences*, dans les *arts* &

dans les *loix* , dans les *conven-*
tions mêmes les plus intéressan-
ces ; d'un usage plus fréquent
que le langage ordinaire ; mais
les choses ont changé : pour-
quoi donc laisser subsister une
méthode qui ne sauroit plus
nous convenir , & qui nous rend
comme étrangers dans notre pro-
pre patrie ?



LETTRE XLVI.*Culture de l'Esprit.**De l'Ecriture , de l'Orthographe &
de la Prononciation.*

ON ne parle que pour se faire entendre ; on n'écrit que pour être lu. Les sons doivent donc être bien prononcés pour l'oreille, & les signes bien tracés pour les yeux. Il est des personnes qui, par état, doivent parler élégamment, & d'autres écrire avec grace. Ces talens de l'esprit & de la main, qui n'appartiennent pas à tous, ne sont pas non plus exigibles de tout le monde.

Mais, ce dont personne ne fau-
roit

roit se dispenser, c'est de *prononcer correctement* ce qu'il veut faire entendre, & de *tracer lisiblement* ce qu'il veut faire lire; & dans ce genre la manière de former les caractères avec une certaine régularité, & de les arranger avec ordre, ne demande qu'une sorte d'attention & d'application, qui n'est au-dessus des dispositions de qui que ce soit : on est donc inexcusable d'y manquer.

On ne l'est pas moins de négliger l'*orthographe* & la *punctuation*, qui sont pour l'*ÉCRITURE* ce que sont pour la *PAROLE* le *choix* des mots, & leur *prononciation*.

L'orthographe est la marque indicative & distinctive du mot que l'on emploie, & du sens qu'on lui donne ; s'en écarter, c'est faire illusion à ceux qui lisent ; c'est leur offrir un mot pour un autre, ou ne leur rien dire.

La ponctuation n'est pas moins importante ; elle doit peindre, par la gradation des repos (désignés plus ou moins longs) la gradation des idées, qui, dans un discours, se succèdent les unes aux autres, relativement aux principes du raisonnement.

Je ne fais si nos *signes* sont en ce genre assez multipliés ; ils devraient, ce me semble, répon-

dre à la variété des *inflexions* de la voix , qui s'accommodent très-bien elles-mêmes à l'*ordre naturel des idées* : tout cela ne me paroît point arbitraire, comme j'ai vu quelques personnes l'imaginer : les regles de la ponctuation paroissent indiquées par la raison même.

Qu'un homme intelligent lise un discours, un ouvrage, quel qu'il soit, bien *sensé*, bien *ordonné*, bien fait, mais *mal ponctué*, ou qui même ne le soit pas du tout : la marche même du raisonnement lui donnera sur le champ les repos oubliés, rectifiera ceux qui sont déplacés, & les inflexions de la voix s'y con-

H ij

forment par la force des mêmes principes. En un mot, point de *musique* sans mesure, ... point d'*écriture* sans *orthographe* & sans *ponctuation*. Je m'étonne toujours qu'on les ignore ; mais ce qui me surprend bien davantage, c'est que l'on ose se faire une sorte de mérite de les ignorer, & que ce soit par goût & par choix que l'on les *écrive* mal, & que l'on *orthographie* de même.

Je ne dirois rien ici sur l'*arithmétique* que l'on n'eût déjà dit avant moi, plus d'une fois & beaucoup mieux : l'usage continuuel de cette partie de l'Éducation, en démontre assez la nécessité.

On n'en trouvera pas moins

dans l'étude des *Mathématiques*, que j'aurois dû peut-être placer entre l'une des premières instructions, puisqu'étant propre à donner à l'esprit de la justesse, à former le jugement, à régler l'imagination, elles devroient servir d'introduction à toutes les autres parties de l'Education ; & les enfans même feront susceptibles de celle-ci, dès que l'on aura soin de l'appliquer à des objets sensibles, qui puissent les frapper. Mais je desirois en même tems que les Maîtres observassent d'indiquer les bornes de ces sortes de sciences dans l'usage que l'on en peut faire ; de ne les point appliquer à

des connoissances dans lesquelles elles peuvent être dangereuses; de ne pas vouloir, en un mot, soumettre au calcul des choses respectables, qui ne sont pas faites pour y être assujetties.

LETTRE XLVII.

Dé la connoissance des Hommes.

ME désapprouverez-vous, mon cher Comte, si j'ose mettre au rang des études utiles, les connoissances dont je me propose de vous entretenir aujourd'hui?

Comme nous avons sans cesse à vivre avec des *hommes*, & que nous le sommes nous-mêmes :

Que nous nous servons perpé-

tuellement des *choses* ; qu'au moins nous devons les connoître , & qu'en général nous sommes intéressés à savoir les distinguer :

Que nous sommes dans la nécessité de nous rappeler certains *tems* , ou de les transmettre à la postérité :

Que nous avons enfin à vivre en certains *lieux* , & même à connoître ceux dans lesquels nous ne vivons pas ; ne pourroit-on pas en conclure avec moi , que l'une des plus utiles connoissances, dont on puisse orner la mémoire & l'enrichir , est , à beaucoup d'égards , celle des hommes & des choses, des tems & des lieux.

Si l'on veut procurer aux jeunes gens l'avantage inexprimable d'éviter beaucoup de mal , & de faire à propos beaucoup de bien , il faut leur apprendre aussi-tôt qu'il sera possible de le faire , & autant que l'humanité peut le comporter , à sonder la profondeur des caractères , à développer les replis des cœurs.

Mais cette connoissance , il faut ne l'acquérir que pour se rendre encore plus nécessaire , plus utile , plus agréable à l'humanité ; & sans rien ôter à la juste réputation du célèbre Auteur d'*Alzire* , je substituerois volontiers à ces beaux vers d'ALVARÈS : *les perfides humains que j'ai*

j'ai trop su connoître , ne valent pas , mon fils , qu'on daigne être leur maître , ce mot sublime d'ARLEQUIN dans THIMON MISANTROPE , les hommes ne valent pas que je leur fasse du bien ; non ,.... mais je mérite , moi , de leur en faire.

Il est donc essentiel de connoître les hommes en général , par la raison même que nous faisons partie de l'humanité ; mais il est plus utile encore d'apprendre à connoître plus particulièrement les hommes de son *tems* , de son *pays* , de sa *famille* & de sa *société* , en observant toujours de rapprocher les connoissances que l'on veut prendre

ou procurer sur cet article du besoin plus ou moins pressant que nous avons de connoître les hommes & de les juger, de les chercher ou de les fuir.

Parmi les hommes, je comprends un *sexe* toujours aimable & quelquefois dangereux, qui forme, à tous égards, une portion si intéressante de la société, que je ne conçois pas les raisons de l'écarter, au risque de le voir ensuite se rapprocher du nôtre avec plus de force & plus de danger.

Je pense donc qu'il est à propos, & même plus important qu'on ne l'imagine, que les jeunes gens voyent des femmes hon-

nêtes, & non pas seulement des hommes de bonne compagnie : voici mes raisons.

On cherche à convaincre les hommes ; mais on desire de plaire aux femmes.

On veut donc retrancher quelque chose à la gloire des hommes, puisque l'on veut se montrer plus raisonnable qu'eux.

On veut au contraire ajouter à la gloire des femmes, puisqu'en cherchant à leur plaire, on leur prouve leur supériorité.

On se forme mieux le caractère en cédant le beau-sûle, qu'en le prenant pour soi.

Il est donc avantageux de lier avec des femmes honnêtes un

commerce qui le soit aussi ; passez-moi cette petite argumentation : je *raisonne* quelquefois plus que je ne veux ; mais cela ne veut pas dire que je sois aussi *raisonnable* que je le désirerois.

En général , il faut vivre dans le monde pour mettre à profit les études du cabinet : les livres ne procurent qu'un entretien mort ; la société seule peut en ranimer les couleurs & les faire revivre ; la lecture est la gravure ; la société le tableau.

Il ne seroit ni moins intéressant , ni moins agréable pour les jeunes gens de connoître (du moins en grand) toutes les *choses* qui forment le spectacle de

la *Nature* & de l'*Art* ; spectacle immense & varié , qui naît , meurt & se reproduit sans cesse sous nos yeux , & qui par conséquent est si digne d'exciter toute notre attention.

Toutes ces choses étant , sous mille formes diverses , d'un usage continuel & multiplié , dans le cours de notre vie , pour les *alimens* , les *vêtemens* , les *logemens* , &c. & ne cessant point d'être l'objet d'un commerce perpétuel , actif & passif , il est étonnant , qu'au lieu de charger la mémoire de tant de choses qui nous sont étrangères , ou pour le moins indifférentes , on ne s'attache point à donner aux en-

fans, par degrés, la connoissance, au moins superficielle, des productions de la nature, considérée dans les *animaux*, les *végétaux* & les *minéraux*, & des ouvrages de *l'industrie* corporelle, intellectuelle, ou mixte. La négligence dans laquelle on est tombé sur cet article, est d'autant plus surprenante & d'autant plus singulière, que tous les objets, dont je viens de parler, étant sensibles, palpables, faits pour être représentés par images, & propres à faire naître la curiosité, ils sont d'autant plus à la portée des jeunes gens, & faits pour leur plaire davantage.

Dans le même esprit, & dans

la même vue, je laisserois quelquefois les jeunes gens causer avec les Cultivateurs, les Artisans, les Ouvriers, les hommes de peine & les gens de métier. Leurs connoissances, leurs procédés, leurs opérations, achetées par des expériences réitérées, font en général assez sûrs : ils ignorent *le pourquoi* ; mais ils savent *le fait*, & il faut bien que nous convenions que leur instinct, tout grossier qu'il est en apparence, les conduit souvent au but, tandis que notre raison nous égare. Ils font à chaque instant guidés par la chose du monde qui éclaire le mieux, par l'insérêt ; & rarement ils consul-

tent, celle qui aveugle le plus ;
la *vanité*.

La conversation curieuse & momentanée des jeunes gens avec le peuple , peut avoir aussi l'avantage de laisser dans le cœur l'idée de l'égalité , & d'en faire naître la *bienfaisance* , sans faire perdre de vue les avantages de convention qui ont réglé les rangs. Ce seroit pour ne les pas confondre , & pour maintenir un ordre qui s'est successivement établi par la diversité des besoins , que l'on auroit soin de veiller , à ce que les questions des jeunes gens sur mille choses d'usage , & les réponses du peuple , ne produisissent pas le double

inconvenient de les rendre impolis & de les laisser ignorans.

LETTRE XLVIII.

*De la connoissance des Temps
& des Lieux.*

L'ETUDE de l'*Histoire* & de la *Géographie* ne sont pas dans l'Education d'une indispensable nécessité : mais elles sont dans l'usage du monde d'une utilité si reconnue , qu'il n'est guere possible de les omettre entierement ; & vous en conviendrez sans peine (mon cher Comte), si vous voulez bien faire attention que l'*Education complete* n'est pas seulement composée de ce que l'on

doit savoir *indispensablement*, mais qu'elle renferme aussi ce que l'on ne sauroit *convenablement* ignorer; & c'est à ce titre que je parle ici de la connoissance des *tems* & des *lieux*.

S'il n'étoit question, & si l'on n'avoit pour objet en étudiant l'*Histoire*, que de charger sa mémoire d'un grand nombre de dates, & de savoir très-bien l'époque des *faits*, & non les *motifs* qui les ont occasionnés, la *Chronologie* la plus savante ne mériteroit pas, sans doute, que l'on daignât s'en occuper un instant, ni que l'on perdît, à l'enseigner aux jeunes gens, la portion la plus précieuse de leur vie.

Mais s'il n'est pas de toute nécessité de la savoir, il est du moins honteux de l'ignorer, puisque ce défaut de connoissance expose à nier, à confondre, à transposer les époques des plus mémorables événemens.

Il est certain d'ailleurs, que l'étude de l'Histoire, accompagnée de *vues morales*, de *considérations fines*, & de *sages réflexions*, peut donner la *connoissance des hommes*, si nécessaire à tous, & des *regles de conduite*, plus nécessaires encore à l'humanité.

Mais tous les faits, tous les événemens, toutes les révolutions, ne sont pas également

susceptibles de cette forme d'instruction : c'est aux Maîtres à les choisir , & sur-tout à suivre , comme le meilleur de tous les guides , le célèbre *Bossuet* , dont les vues grandes & rapides indiquent la nécessité de présenter d'abord à la jeunesse une idée fort générale de l'Histoire , sauf à la lui rendre ensuite plus particulière , par le développement de chaque époque.

On a dans les classes (pour l'histoire de son pays) la même indifférence que pour la *langue* de la nation ; & l'une & l'autre de ces négligences est également digne d'étonnement.

Je n'ignore pas qu'en faisant

Expliquer aux jeunes gens les *Historiens Grecs ou Latins*, préféablement aux autres, on peut avoir eu dessein de leur enseigner à la fois la langue grecque ou latine, & l'histoire des siècles passés; & c'est une chose louable, que de faire (autant qu'il est possible) marcher de front plusieurs connoissances.

Ne pourroit-on pas néanmoins désirer qu'il y eût plus d'ordre & de choix dans une étude aussi intéressante, & sur-tout que les Maîtres n'enseignassent les événemens que pour en induire les conséquences instructives, sans quoi cet amas de faits le mieux digéré, n'a d'autre résultat, que

de charger inutilement la mémoire, sans jamais tourner au profit de l'esprit, du cœur, & du jugement?

Il me semble, d'ailleurs, qu'en faisant expliquer & traduire les *Historiens modernes*, qui ont écrit élégamment en *latin*, tels que *M. de Thou*, &c. on joindroit à l'avantage d'enseigner la langue latine, celui de commencer à remplir l'esprit des jeunes gens des principaux événemens de notre histoire; & ne sera-t-on jamais défabusé de la manie d'enseigner d'abord ce qui, dans l'Education, ne devrait obtenir que le second rang? Ne voit-on pas qu'il ne restera plus de place

& de tems pour ce que l'on auroit dû nous enseigner avant tout le reste?....

N'est-il pas ridicule, par exemple, de savoir à neuf ou dix ans la position juste de l'ancienne Grèce, de la *Macédoine* & du *Peloponèse*, & d'ignorer à trente, celle de la *Provence* & du *Dauphiné* :.... d'avoir une profonde connoissance des plantes de la *Syrie*, des monumens de l'*Égypte*, & du commerce de *Carthage*, tandis que l'on ignore que le *saffran* & la *garance* croissent dans telle Province du Royaume; que le *Pont du Gard* est un ouvrage des Romains, & que l'*Angleterre* voudroit se rendre

maîtresse absolue du commerce maritime du monde entier ; que l'on croie enfin que Henri IV. est fils d'Henri III. tandis que l'on fait (à ne pas s'y tromper) la naissance de tous les *Pyrrhus*, de tous les *Darius*, de tous les *Ptolomées*, que le monde a produits depuis sa création?...

On tombe (à ce qu'il m'a paru) dans plusieurs méprises aussi considérables, par rapport à la connoissance des lieux ; & les leçons de *Géographie* deviennent presque inutiles, par le peu d'intérêt que l'on a d'en être instruit, & le peu d'inconvénient que l'on trouve à ne l'être pas. Cet intérêt, ces inconvéniens ne frapperont jamais

mais bien ceux que l'on enseigne , qu'autant que les Maîtres auront soin de les rapprocher des choses d'un usage du moment ; enforte que l'on ait souvent dans le monde des occasions d'être flatté de les savoir , ou confus de les ignorer.

Je ne connois guere au surplus de moyen plus sûr de faire retenir la position des *lieux* , que d'y attacher des *personnages* célèbres , & des événemens intéressans ; & ces événemens n'intéressent , & les personnages ne frappent , qu'autant qu'ils sont à la portée & dans le genre de ceux que l'on enseigne. Une femme retiendra , par rapport à *Christine* ,

Tome II.

K

la position de *Stockholm*, qui, sur la réputation de *Gustave*, n'auroit pas daigné peut-être y faire attention.

LETTRE XLIX.

Du Style & de l'Expression de vive voix & par écrit.

LES acquisitions sont inutiles, lorsque l'on n'en jouit pas, & le seul moyen d'en jouir, c'est de les communiquer : les richesses ne deviennent vraiment telles, que par le commerce & la circulation.

L'expression est donc (en matière de connoissances) une chose bien nécessaire pour ce que l'on peut avoir à rendre de *vive voix*

ou par écrit. Je ne dirai qu'un mot sur cet article ; vous pourrez y ajouter ce que j'ai dit sur l'étude des *langues*.

Quelle que soit celle dont on ait à faire usage, le *style* & l'*élocution* doivent être proportionnés aux objets que l'on traite, à ceux à qui l'on parle, au moment où l'on s'explique. Dans tous les cas, il faut de la clarté, de la justesse, de la régularité, de la noblesse même, de la finesse, de la délicatesse & de la facilité.

De la *clarté*, puisque l'on ne parle & l'on n'écrit que pour se faire entendre, & que sans clarté l'on n'est point entendu.

De la *justesse* : on ne prétend

K ij

pas assurément , on doit encore moins donner le change sur ce que l'on veut dire ; il est donc essentiel que les expressions annoncent ce que l'on prétend leur faire signifier.

De la *régularité* : la bonne ou la mauvaise Education se décele & s'annonce dans l'expression correcte & dans celle qui ne l'est pas.

On peut dire la même chose des expressions *nobles* , & de celles qui ne le sont pas.

La *délicatesse* & la *facilité* sont moins nécessaires ; mais on voit combien elles sont désirables , lorsque l'on fait attention aux avantages réels qu'elles procurent dans le monde à ceux qui

ont le bonheur de les posséder.

La délicatesse s'acquiert par le bon usage de la *bonne compagnie*, vraiment *telle*, & non pas seulement ainsi nommée; & la *facilité*, par l'habitude que l'on devroit faire prendre aux jeunes gens de s'exprimer de vive voix, & sur le champ avec cette noble assurance, qui naît moins de la confiance que l'on prend dans ses talens, que de celle que l'on a prise dans la *justesse* & dans la *vérité* des choses que l'on veut dire. Sur cet article (d'un usage très-fréquent) on ne sauroit imaginer combien d'affaires importantes échouënt, faute de posséder l'heureux talent de la parole, & de savoir à propos l'employer.

L E T T R E . L .

Suite de la culture de l'Esprit.

*Des talens agréables.... du Dessin, de
la Danse, de la Musique & de la
Déclamation.*

PUISQUE le ciel ne donne pas seulement des fruits, qu'il daigne y mêler des fleurs, qu'elles sont même répandues parmi les plus riches moissons, ne pouvons-nous pas, mon cher Comte, en conclure l'utilité des connoissances & des talens agréables? Ils forment dans le monde un riant parterre, dans lequel on seroit bien tenté de s'arrêter; mais ces talens même sont si connus, si bien enseignés, & cultivés avec

tant de complaisance & d'assiduité, qu'ils se passeront aisément de ma recommandation.

J'observerai seulement qu'ils procurent des agrémens auxquels on doit souvent les succès les plus avantageux; qu'il arrive souvent que ces fleurs, quoiqu'en apparence frivoles & passagères, produisent des fruits solides & d'un grand prix; & que par cette raison-là même on seroit inexcusable de les négliger. Il s'agit seulement de les apprécier ce qu'ils valent; car il est certain que, quoique dans le monde, on y attache une valeur très-considérable, j'ai dû ne les placer ici qu'au dernier rang, parce

que *philosophiquement* on ne doit les envisager que comme le luxe de l'Education, luxe néanmoins *politiquement* desirable, puisqu'il prouve mieux que tous les raisonnemens, la richesse & le goût de la nation; & comme la faiblesse humaine exige dans les travaux les plus importants des intervalles accordés aux délassemens, on ne sauroit trop recommander ceux qui sont honnêtes; & de ce nombre sont incontestablement le *Dessain*, la *Danse*, la *Musique*, la *Déclamation*, en les renfermant toujours dans les bornes qui concilient les bonnes mœurs & le bon goût.

Par rapport au *Dessain*, je ne
dois

dois l'envisager ici que comme faisant partie d'une Education agréable & recherchée, que l'on procure aux personnes de l'un & de l'autre sexe, sans avoir d'ailleurs en ce genre, pour la suite de leur vie, aucun objet déterminé d'occupation & d'établissement. S'il étoit ici question de parler de ces arts, comme servant de base & d'introduction à des professions utiles à la société, je les placerois au rang des instructions & des connoissances nécessaires à ceux qui veulent prendre certains états, ou les faire embrasser à leurs enfans ; cette observation seroit également applicable à tous les

autres arts d'agrément. Mais la *danse* n'est pas entièrement dans ce cas.

Quand le développement des différentes parties du corps ne seroit pas *physiquement* propre à maintenir la bonne constitution, souvent même à réparer la mauvaise, il ne faudroit que songer à tout ce que l'on gagne dans la société, par une manière de se présenter noble, honnête & facile, pour avouer que si la *danse* n'est point, à certains égards, une Education nécessaire, & d'une certaine utilité, elle est du moins, à beaucoup d'autres, l'une des premières instructions agréables. Cet art est du nombre

de ceux qui ne constituent point sans doute le vrai mérite ; mais des premiers principes duquel le vrai mérite auroit bien de la peine à se passer.

On fait plus de grace sur la *MUSIQUE*, quoique *Paris* soit devenu , relativement à ce talent, une nouvelle *Athenes*, dans laquelle on fait que la musique faisoit essentiellement partie de la bonne Education.

Les contestations survenues sur la prééminence des musiques de différens genres , ont encore accru la gloire de ce talent , au-delà même, non de ce qu'il mérite, mais de ce que l'on devoit en attendre. C'est une querelle à la-

L ij

quelle je n'entends en aucune façon prendre part. Je nommerois la *musique françoise* la première, sans prétendre pour cela lui donner le premier rang. Je ne prétendrois pas non plus, en nommant *l'italienne* après l'autre, la soumettre & la subjuguier : je ne veux point, en un mot, renouveler la célèbre dispute dans laquelle on n'auroit peut-être jamais dû faire une querelle sérieuse d'une chose de pur agrément. Il est vraisemblable, qu'indépendamment des préjugés particuliers à chaque nation, *il n'y a jamais eu qu'une seule musique vraiment bonne*, je veux dire celle que la nature avoue, & que le savoir a perfectionnée,

Tous les arts se tiennent, tous les talens se touchent, parce que tous ont pour objet l'imitation de la nature. C'est elle qui donne le vrai talent de la *déclamation* ; l'art ne fait que le perfectionner ; il ne suffit pas ; il ajoute ; il faut d'abord posséder une âme qui sente, un esprit qui pense, qui raisonne & qui décide. Toutes ces qualités sont essentielles à la véritable *déclamation* : l'art les seconde ; mais il ne les remplace pas ; le défaut de succès dans ce talent, ne pourroit donc être raisonnablement imputé à ceux qui l'enseignent..

Je ne penserois pas d'ailleurs

L. iiij.

qu'il dût être renfermé dans les connoissances & les exercices nécessaires en ce genre, à ceux qui parlent dans la *chaire*, au *bureau*, sur le *théâtre*.... On ne déclame pas ; on ne représente pas toujours : mais on a toujours besoin d'observer une *prononciation* correcte, & de supprimer un *geste* peu convenable ; & c'est ce qu'enseigne très-bien l'art de la *déclamation*. On peut donc y donner quelque attention, moins, peut-être, pour acquérir des perfections d'apparat & de représentation, que pour éviter plusieurs défauts assez communs dans la société, dans laquelle les Maîtres ne doivent

jamais oublier que leurs Eleves auront un jour à vivre.

Je ne déplacerois rien en présentant ici, comme une dernière portion de l'Education publique & particuliere, les *cours publics*, les *bibliothèques*, les *séances des académies* & les *écrits périodiques* qui doivent être envisagés comme constituant une dernière branche d'Education, qui semble se joindre à toutes les autres connoissances pour les multiplier, les étendre & les perfectionner.



L E T T R E L I.

*Suite de la culture de l'Esprit.**Du Jugement.*

VOUS vous plaindrez peut-être, mon cher Comte, de toutes les épreuves par lesquelles je vous ai fait passer, pour vous amener jusqu'à la portion de l'entendement humain la plus intéressante pour l'être pensant : vous allez être satisfait ; l'imagination s'est exercée, la mémoire est ornée ; il est tems de former le jugement. Cet article est, en matière d'Education, d'autant plus essentiel, que cette opération de l'esprit est presque toujours

celle qui détermine nos actions les plus importantes : nos goûts & nos penchans ne feroient souvent que nous dégrader ; la raison seule est ce qui nous distingue ; nous ne jugeons pas , parce que nous voulons agir , & qu'il le faut : nous agissons parce que nous avons jugé.

Nos bonnes ou nos mauvaises actions , nos démarches folles ou sages , notre conduite irrégulière ou mesurée , dépendent donc essentiellement d'avoir bien ou mal jugé , c'est-à-dire , d'avoir bien ou mal vu ; & la *justice* du cœur tient plus que l'on ne croit à la *justesse* de l'esprit.

Je crois , mon cher Comte ,

que le préalable indispensable pour former le jugement de ceux que l'on instruit, c'est d'en bien connoître les opérations ; car si jamais il est essentiel d'avoir des principes, c'est lorsque l'on veut en donner.

Le jugement s'instruit, conçoit, compare & prononce.

Il faut qu'il s'instruise & s'éclaire avec attention, avec persévérance, & , s'il se peut, avec fruit.

Avec attention, pour juger par lui-même ; & remarquez, mon cher Comte, que c'est encore juger par nous-mêmes, que de nous rendre à la vérité qui nous est démontrée : n'en avions-nous

pas en nous le premier principe ?
Les circonstances ont pu l'obscurecir ; mais elles ne l'avoient pas détruit.

Le jugement doit s'instruire avec *persévérance* , parce que les études constantes & suivies , les observations attentives , les épreuves réitérées peuvent seules conserver en nous les connoissances acquises , & nous en procurer de nouvelles.

Il faut enfin que le jugement s'instruise avec *fruit* ; & par-là j'entends qu'il s'attache à rendre utile dans la *pratique* ce qui , dans la *théorie* , n'est qu'estimable & digne de curiosité.

Si nous considérons le juge-

ment lorsqu'il conçoit, nous sentirons la nécessité qu'il se forme des idées également justes, claires & grandes, fortes & constantes.

Justes, pour se garantir des erreurs de personnes & de choses, de droit ou de fait.

Claires & nettes, pour mettre aux choses le prix qu'elles valent; & sur cet article je penserois que les hommes doivent faire partie des choses mêmes.... Que de fautes, que de malheurs pour en avoir mal jugé!

Il faut se former des idées *grandes*, pour s'élever au-dessus de cent misères qui blessent les esprits ordinaires, & de mille

illusions qui les égarent.

Fortes, pour résister avec courage & sans aigreur aux objections, quelquefois spécieuses de ces raisonneurs dangereux, qui cherchent à se dédommager par la subtilité, quelquefois même par la mauvaise foi (qui n'est après tout qu'une subtilité cachée), de la *justesse* qu'ils n'ont pas, ou de la *justice* qui leur manque.

Il est nécessaire enfin que les idées que se forme le jugement soient *constantes*, afin de ne jamais s'écarter, pour quelque considération, ou sous quelque prétexte que ce puisse être, d'une bonne route, une fois prise, & connue pour telle.

La troisieme opération du jugement est de comparer les idées qu'il a retenues & rassemblées, afin de bien connoître tous les traits qui distinguent les différens objets, & les différentes qualités qui les caractérisent. Ce ne seroit point assez pour bien juger, de savoir vaguement que tels ou tels objets ne sont pas les mêmes; il faut joindre à cette opinion, trop peu décidée, une connoissance exacte & précise de ce qui les distingue & les différencie. De ces qualités bien connues, naissent & découlent tout naturellement les contrastes qui les éloignent, & les ressemblances qui les rapprochent.

Il est en un mot de la dernière importance d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à voir , & non pas à dire qu'ils voyent , ou qu'ils ont vu ,.... à voir par eux-mêmes , & non sur rapport : à voir le tout , & non pas seulement un côté ; à comparer enfin ce qu'ils voyent , pour ne pas confondre dans un même objet le tout avec la partie , & parmi les parties , les différences qui se trouvent entre celles qui le composent.

Et comme ce n'est point assez de pouvoir se rendre compte à soi-même du jugement que l'on a porté , qu'il est souvent indis-

pensable de savoir s'expliquer sur ce que l'on juge , la jeunesse doit être formée à rendre ce qu'elle pense d'une manière facile & sage , noble & modeste , ferme & modérée , toujours honnête , toujours prête à céder à de meilleures raisons , lorsqu'elles lui seront présentées.



LETTRE

LETTRE LII.

Suite de l'article du Jugement.

TOUT ce qui intéresse le jugement me paroît, mon cher Comte, d'une si grande importance, que je ne puis me refuser à vous faire encore (sur cet article) quelques observations.

Je ne permettrois jamais, par exemple, qu'un jeune homme, qu'un enfant même, en proportion de ses connoissances & de ses facultés, passât légèrement par-dessus *un mot* sans l'entendre, & sans pouvoir s'en rendre compte & l'expliquer aux autres... Cette précaution retarde un peu la mar-

Tome II.

M

che ; mais elle l'assure. . . . Il ne s'agit pas de faire beaucoup de chemin ; mais d'aller au but : il ne faut pas seulement faire une route ; il faut l'apprendre.

Je desirerois encore que l'on pût dès - lors enseigner aux jeunes gens à n'estimer les choses que le prix qu'elles valent. L'estime est un examen, une évaluation, une appréciation de tout ce qui nous environne. Ce ne fauroit être l'effet de l'inspiration du sentiment ; c'est le fruit du travail & de la réflexion ; les jeunes gens en sont assez capables, pour que l'on puisse les habituer, par degrés ;

à ne mettre leurs desirs, leurs soins, leurs dépenses, leurs espérances, leur attachement & leurs regrets aux choses, qu'en proportion de leur bonté réelle, de leur importance essentielle, de leur véritable utilité ; & croyez (mon cher Comte) que ce n'est pas sans raison que j'insiste sur ces observations.

Rien n'est plus naturel à l'enfance, rien même n'est si commun dans un âge plus avancé, que de voir avec *étonnement* les choses qui méritent le moins notre surprise & notre *admiration*. Rien ne prouve mieux le peu de jugement, rien ne décele davantage le peu de solidité d'es-

M ij

prit que les petits *étonnemens*, les ris stupides & les *admiration*s déplacées, qui ne peuvent naître que d'idées basses ou gigantesques, d'une fausse appréciation des choses, ou d'un jugement porté sur parole, & d'emprunt.

Comment garantir ou guérir les jeunes gens de ces maladies trop communes de la raison ou de l'imagination ?.....

En s'attachant à mettre dans leur esprit des choses contraires.

En leur faisant contracter l'utile habitude de s'étonner rarement, & d'admirer peu.

De fuir les idées frivoles & fausses, ou du moins de les écarter..

De ne point céder aux apparences qui doivent, tout au plus, préparer une décision, mais non pas la fonder.

De juger, en un mot, par eux-mêmes, & non sur le rapport d'autrui, qui souvent prévient & n'éclaire pas. Mais, mon cher Comte, comment jugeroient-ils autrement, tandis que je vois tous les jours que dans l'Education de la jeunesse, en croyant tout faire pour elle, on manque son objet, par la raison seule qu'on ne lui laisse rien faire par elle-même. C'est en son lieu & place que l'on imagine, qu'on retient, que l'on pense, qu'on raisonne, que l'on juge. On mar-

cheroit volontiers pour elle, au risque de lui faire perdre insensiblement le mouvement & l'activité de ses propres ressorts.

Elle n'a donc plus rien, cette jeunesse infortunée, que d'emprunt ; elle n'a rien à elle ; elle n' imagine pas, elle s'assujettit ; elle n' imite point, elle copie ; elle n' apprend pas, elle se rappelle ; elle ne retient pas, elle répète ; elle ne juge point, elle prononce : mais est-ce décider, que de prononcer sans raison, sans principe, sans avoir de quoi justifier son opinion ?

Encore un mot, & je finis.

Rien n'est (selon moi) plus capable d'inspirer de la *justice*

aux jeunes gens, que de leur donner beaucoup de justesse ; & je pense aussi que le plus sûr moyen de rendre leur esprit juste, c'est de leur indiquer les sources de la *justice* & du bon *droit*.

C'est donc, à mon sens, une instruction très-nécessaire à ceux que l'on enseigne, que de leur faire prendre les premiers principes du droit *naturel*, du droit *civil* & du droit *politique*, & je ne crois pas que l'on doive attendre pour cela, l'étude expresse de ce que l'on appelle le *droit proprement dit* ; on peut les y préparer longtems auparavant qu'ils s'en occupent, exclusivement à tout autre chose, & sur-tout leur

prouver par des faits, & par des faits qui les touchent, combien il est nécessaire d'être juste, & blâmable de ne l'être pas.

Ce n'est point au surplus à moi de prononcer sur la méthode que l'on pourroit prendre pour cet objet, & sur les bornes qu'elle pourroit avoir, relativement à cette portion de l'Education ; nous avons (en ce genre) de bons Auteurs & de bons livres ; que dirois-je sur ces excellens guides ?... Qu'il faut les suivre.



LETTRE

LETTRE LIII.

*Du Partage & de la Distribution
du tems , entre le travail , les
repas & le repos.*

1°. Heures du travail.

L'UN des plus grands avantages de l'Education publique des *Colleges* & des *Pensions* bien administrée, c'est d'accoutumer les jeunes gens à l'heureuse uniformité d'une vie égale, réglée, suivie, qui ne se démente point, & qui, par le bon ordre que l'on y voit regner sans altération & sans contrainte, semble imiter l'admirable harmonie qui brille dans l'univers, au milieu du re-

Tome II.

N

tour alternatif & du mouvement continuels des élémens, des saisons, des jours & des nuits.

La distribution la plus judicieuse des heures du travail a dû se former sur l'attention toute naturelle que l'on a faite, à ce que paroïssoit indiquer le commencement de la journée, le milieu du jour & sa fin, en entre-mêlant le tout des récréations nécessaires pour faire supporter les occupations.

Le même spectacle de la Nature, & les mêmes vues de la raison, ne paroissent-ils pas indiquer le genre de travail qui peut plus particulièrement convenir à chacune de ces heures destinées à l'application ?

Ne seroit-il pas à propos, par exemple, de consacrer aux études qui demandent du feu, de l'*imagination* & de l'activité, les premiers instans du jour, où l'éclat de l'aurore, où la nature renaissante & revivifiée par la fraîcheur de la nuit & par les douceurs du repos, répand dans les esprits une chaleur nouvelle, capable d'en ranimer les productions?

Quand le *milieu du jour* s'approche, que l'*imagination* se calme sans s'affaïsser, & que les feux de l'esprit se modèrent sans s'éteindre, tout annonce le regne du *jugement*, tout invite aux travaux que la raison seule doit gouverner.

N ij

Survient enfin , par degrés , mais toujours , sans doute , trop rapidement à nos yeux , *le déclin du jour* , qui semble inviter à cultiver la *mémoire* , pour recueillir , dans le silence , les *idées* , les *maximes* & les *faits* , que les ombres même de la nuit contribuent si décidément à graver dans le dépôt général des connoissances nécessaires à l'esprit humain.

Ces images que je me suis formées de la distribution des momens consacrés au travail , semblent justifiées par les opérations qui nous frappent le plus communément dans le cours ordinaire de la vie,

La *jeunesse*, qui en est l'*aurore*, invente, imagine, cherche à briller, & souvent y réussit.

L'*âge mûr*, comparable au *milieu du jour*, réfléchit, raisonne, compare, examine & décide.

La *vieillesse* enfin, ou tout au moins les années qui l'avoisinent, image des approches de la nuit, aime à se rappeler des faits, se plaît à les raconter, pour les transmettre à ses successeurs; & par-là semble se dédommager sur ce qu'elle reprend du *passé*, du *présent* qui lui échappe, & de l'*avenir* dont elle ne jouira pas.

S'il arrivoit jamais au surplus (mon cher Comte) que ces rê-

N iij

veries que je vous confie , tombassent entre les mains des sages Instituteurs qui sont à la tête de l'Education , je desirerois ardemment qu'ils fussent bien persuadés que ces observations , & celles que je pourrai faire encore , sont de simples essais que j'ai soumis d'avance à leur jugement.



LETTRE LIV.

Suite de la distribution du Tems.

2^o Heures des repas.

LES Loix les plus raisonnables ne sont pas à l'abri des objections : les plus sages institutions ont leurs inconvéniens. C'en est un , par exemple , pour les jeunes gens , transplantés momentanément , ou pour toujours dans le sein de leurs familles , que la régularité même & l'uniformité de la vie qui leur est imposée dans les *Colleges* & les *Pensions*.

Ce n'est pas que je pense qu'il faille , dans les *maisons d'Édu-*

N iv

cation , fuivre l'usage observé dans le *monde* , où les heures sont presque toutes interverties , dérangées , déplacées.

Mais j'aurois désiré que , sans manquer au bon ordre , & sans blesser les arrangemens *économiques & domestiques* , que l'on est obligé de prendre dans les maisons étendues , & d'un détail considérable , on eût pu , relativement aux heures des repas , se rapprocher un peu plus de l'usage le plus ordinaire , le plus général , de celui par conséquent auquel il est essentiel de former les jeunes gens.

On entend souvent dire , à l'occasion des repas , que dans telles ou telles maisons d'instruc-

tion on est *bien ou mal nourri* ; ces éloges ou ces reproches auroient besoin de quelque explication.

Les jeunes gens ou leurs familles parlent-ils d'un nourriture plus ou moins *sains* , ou plus ou moins bien *apprêtée* ; ou bien, ont-ils pour objet des alimens plus ou moins *recherchés* ; est-il question, en un mot , de contenter leur *délicatesse* , ou de pourvoir à la conservation de leur *santé* ?

Sur ce dernier article, la plus légère négligence me paroîtroit inexcusable ; avoir égard à l'autre, ce feroit souvent (indépendamment de la *dépense* déraison-

nable à demander) rendre aux Eleves un service bien dange-reux , que de les souffrir si déli-cats sur un article qui , dans quelque situation qu'ils se trou-vent, ne sera pas toujours à leur portée, & moins encore à leur choix.

Tout ce qui peut, sur cet ar-ticle, dépendre d'une *adminis-tration* plus ou moins exacte & intelligente, ne sauroit guere être excusé ; mais on ne peut raison-nablement se rendre aussi diffi-cile sur ce qui dépend *du prix* d'une pension mesurée aux facul-tés du plus grand nombre : on ne doit point au surplus se dissi-muler que dans les maisons d'inf-

truction publique & générale, tout ce qui peut contribuer à la conservation de ces pepinieres de Citoyens, ne mérite beaucoup d'attention, & je serois fort éloigné de croire cet objet au-deffous du Gouvernement.

La *durée* des repas sera sans doute aussi mesurée par la sagesse & la raison, de maniere à n'avoir ni l'inconvénient de trop de précipitation, ni l'abus opposé.

Je n'ai jamais goûté (mais après tout mon goût ne décide de rien), je n'ai jamais, dis-je, senti l'utilité des *lectures* que l'on est dans l'usage de faire *pendant les repas*.

Si elles sont sérieuses, on ne les écoute pas ; la jeunesse est alors occupée d'un soin qui la flatte bien davantage.

Une lecture *agréable* pourroit exciter son attention ; mais elle troubleroit fort inutilement l'acte dont ils doivent être alors occupés.

Ne penseriez-vous pas comme moi, mon cher Comte, que ces momens pourroient être plus utilement employés, de la part des Maîtres, à surveiller leurs Elèves sur un nombre infini de *détails*, d'*attention*, de *prévenance* & de *propreté*, sur lesquels je ne vois pas qu'il faille attendre que le monde les instruisse par ses railleries ou ses mépris.

Je ne suis guere satisfait à cet égard de l'Éducation publique & générale ; je le suis davantage du soin que l'on y observe ordinairement de faire succéder au *repas* un tems de *récréation* qui facilite la digestion, dont l'opération seroit infailliblement interceptée par un travail trop précipité.



LETTRE LV.

Suite de la distribution du Temps.

3°. *Des heures de repos.*

LE bon ordre exige que sur cet article les regles soient uniformes, & les loix généralement observées ; les exceptions, les distinctions, les prédilections tireroient trop à conséquence sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Il n'est pas ici question d'imiter le pere du célèbre *Montaigne*, qui ne souffroit point que pendant le cours de son Education, son fils fût éveillé autrement que par degré, par la nature elle-même, ou par le son agréable des instrumens.

Il est pourtant vrai (d'une vérité de raison & de fait) que le besoin du *sommeil* n'est pas le même pour tous les *tempéramens*, ni pour toutes les *professions*. Que tel homme ne doit pas être cru *diligent*, parce qu'il dort moins qu'un autre, & que l'on ne sauroit non plus accuser quelqu'un de *pareffe*, parce qu'il dort beaucoup. Cet article de l'Education peut donc, à certains égards, faire quelque peine aux gens sensés & judicieux; mais, comme je vous l'ai déjà dit, mon cher Comte, c'est le sort des plus utiles établissemens de n'être pas sans abus, & d'avoir leurs inconvéniens; la sagesse

humaine doit se borner à se dérober aux plus considérables.

Je crois pouvoir placer à l'article du *repos* les *vacances* & les *congés* accordés pour en procurer, tant aux Eleves, qu'à ceux qui les instruisent.

Mais si je puis encore oser hasarder là-dessus ce que je pense, je trouve ces congés bien fréquens, bien multipliés, & quelquefois assez longs pour faire perdre le fruit des leçons les meilleures, & des plus sages instructions; car en matiere d'Education, on est sur le penchant d'une montagne escarpée; ne pas avancer, c'est se mettre dans la nécessité de reculer.

Cet

Cet inconvénient est sur-tout à craindre pendant les *vacances*, lorsqu'on les passe dans la maison paternelle ; on y prend rarement ce que l'usage du monde a de bon ; mais on y perd au moins une partie de ce que le *College* avoit inspiré d'utile & de raisonnable ; & dans ce cas, recommencer c'est quelque chose de pis que de ne pas avancer.

Je fais que le délassement est nécessaire aux *jeunes gens* ; & je ne suis pas non plus assez déraisonnable, assez injuste pour trouver mauvais, qu'au milieu de leurs pénibles fonctions, les *Maîtres* desirent & prennent quelque tems de *repos*. L'*Education* grâ-

Tome II.

O

uite a pu même augmenter ce desir, & procurer cette facilité.

Mais on m'accordera, sans doute, qu'il seroit à souhaiter que ces différens intérêts pussent se concilier avec le progrès des études, dont le terme déjà trop long, s'éloigne encore davantage par le grand nombre de fêtes & de congés, tant ordinaires, qu'extraordinaires, qui se font si considérablement multipliés, qu'ils absorbent (à peu de choses près) la moitié des années, déjà trop nombreuses, destinées à cette portion de notre Education.

Je dis cette *portion*, parce qu'il s'en faut de beaucoup en

effet qu'après avoir fait nos *études*, ou, si l'on veut, parcouru les *classes*, nous avons reçu toutes les instructions nécessaires, dans le monde, pour embrasser & suivre avec succès les différentes sortes d'études auxquelles nous sommes destinés.

Je desirerois, en un mot, (& dans ceci, comme dans tout le reste, il faut bien que vous me permettiez de répondre à ma pensée, sans prétendre assurément y assujettir qui que ce soit) je desirerois, dis-je, que les heures de repos admises dans l'Éducation, imitassent celui de la nature pendant l'*hyver*, saison

triste & morte en apparence ;
mais dont l'inaction même &
la langueur apparente contri-
buent à la création, à la perfec-
tion , au développement des
trésors, que les faisons les plus
riches & les plus brillantes pro-
diguent ensuite à l'univers.



LETTRE LVI.

Des Récompenses & des Punitions.

IL est, sans doute, à desirer que les principes qui viennent d'être rappelés, & tous ceux que les lumières naturelles, & l'expérience des Maîtres y peuvent ajouter, soient suivis, tant par ceux qui sont enseignés, que par ceux qui les enseignent.

Mais s'il arrivoit (comme il est vraisemblable que cela n'arrivera que trop souvent) que les Éleves se refusassent aux instructions, qu'ils les négligeassent, ou même qu'ils s'y opposassent

trop sensiblement, il ne faut oublier aucun des moyens propres à les ramener à la raison, à la justice, à la vérité.

Mais ces moyens même ne doivent pas être indifféremment employés, si l'on veut qu'ils réussissent, & qu'ils n'indisposent pas, au lieu de corriger.

Les Maîtres ne sauroient donc observer avec trop de soin d'employer à propos, suivant les différentes circonstances, & de faire succéder, suivant l'exigence des cas & la gravité des fautes, les observations, les représentations, les reproches, les réprimandes, les punitions, les corrections & les châtimens.

Il est des fautes que l'on ne doit que *remarquer*, afin seulement de se mettre à portée d'en arrêter les progrès; il seroit même quelquefois dangereux de les faire appercevoir à celui qui les fait. Cet article demande, de la part des Maîtres, beaucoup de sagacité, de douceur & de circonspection.

Il n'en faut pas moins dans les *représentations*, puisqu'elles font un pas de plus dans l'Education, quand il s'agit de faire sentir à l'Eleve ce dont on s'est apperçu; mais il est encore de la prudence du Maître de s'arrêter à ce moyen, quand il n'est question que de fautes légères par

elles-mêmes, ou qui n'ont pas été réitérées.

Les Maîtres peuvent & doivent aller jusqu'aux *reproches*, lorsque l'objet le mérite, soit par son *essence*, soit par la *récidive*.

Aux reproches peuvent être substituées, ou succéder, suivant les circonstances, les *réprimandes*, qui emportent toujours quelque chose de plus ferme & de plus austère dans la représentation.

Mais les réprimandes ne sont, comme tout ce qui le précède, que des *avertissemens*, plus ou moins graves, sur ce que l'on devrait faire, ou sur ce que l'on devrait

devroit éviter ; & les avertissemens devenant insuffisans, relativement à la nature des fautes, ou par rapport au caractère, il faut enfin se livrer (quoiqu'à regret, & toujours avec précaution) aux punitions, aux corrections, aux châtimens, suivant que les circonstances peuvent l'exiger ; mais je pense que ce ne sera jamais qu'en observant ces différentes gradations, que l'on pourra se mettre en état d'en éviter les inconvéniens, & d'en recueillir les fruits.

L'un des premiers principes de cette matiere, est de ne point oublier que vous ne devez jamais punir quelqu'un pour l'affliger ;

Tome II.

P

ni le récompenser , dans le dessein de lui faire plaisir. Que dans le premier cas , ce n'est point ce jeune enfant , ce n'est point votre Eleve que vous poursuivez dans ses fautes ; ce sont les défauts que vous punissez en lui. Que dans la seconde hypothese, ce n'est point tel ou tel jeune homme que vous admirez, que vous louez , que vous récompensez dans telle ou telle bonne qualité ; mais les bonnes qualités que vous louez & récompensez dans sa personne,

Que , dans l'un & dans l'autre cas , les punitions & les récompenses ne sont autre chose que des avertissemens d'éviter une

chose comme mauvaise & blâmable, ou d'en faire une autre, comme louable & bonne.

Que ces avertissemens sont pour les Eleves, comme le sceau, comme le cachet du Maître, qui doit servir à rendre reconnoissables à leurs yeux, les choses qu'ils peuvent faire, & celles qu'ils doivent éviter.

Qu'il faut que ce cachet varie, en proportion de ce que les choses sont expressément ordonnées, ou simplement conseillées; seulement tolérées, ou expressément permises ou défendues.

Que par conséquent les Maî-

P ij

tres ne fauroient apposer avec trop de prudence & de précaution le sceau des punitions , ou des récompenses ; qu'ils ne peuvent , sur-tout , trop soigneusement éviter de punir avec colere , ou de récompenser avec prévention , pour ne pas charger le principe , de ce que leur conduite peut avoir de reprehensible , & pour ne pas faire honneur aux Maîtres de ce que la maxime peut avoir de louable & de bon : la voix seule de la vérité doit se faire entendre , & non celle de ceux qui la disent.

Comme les récompenses ne s'accordent pas seulement parce que l'on a bien fait ; mais parce

que l'on a fait au-delà de ce que l'on étoit ,obligé de faire ; & que les punitions ne s'infligent pas seulement parce que l'on a fait une faute , mais parce que cette faute est de nature à ne pouvoir être excusée , il faut en conclure , que les *dévoirs remplis* ne méritent pas d'être récompensés avec distinction , ni les *fautes légères* , ou les foiblesse ordinaires de l'âge , d'être punies avec sévérité , sans quoi les récompenses & les peines ne seroient plus des actes distinctifs de ce que l'on doit faire avec le plus d'empressement , ou de ce que l'on doit le plus soigneusement éviter.

Il s'ensuivroit aussi de **cette** mauvaise distribution des récompenses & des peines, que l'on feroit passer pour un sujet d'un mérite distingué, un jeune homme qui n'auroit que celui de n'avoir pas manqué ; & que l'on donneroit pour des fautes graves ce qui devoit obtenir toute sorte d'indulgence & de commisération. Ce feroit deux excès également dangereux. Par le premier, on étoufferoit l'émulation ; par le second, on inspireroit le désespoir & le découragement. Il est d'ailleurs des défauts qu'il ne faut pas toujours vouloir détruire absolument. Il vaut mieux tâcher

d'en tirer parti pour le bien.
Telles branches échappent du
treillage , & se refusent à l'es-
palier , qui , prises dans une di-
rection différente , sont assez
flexibles pour se plier en ber-
ceaux.



LETTRE LVII.

*Suites des Récompenses & des
Punitions.*

PERMETTEZ, mon cher Comte, qu'au risque de vous arrêter un peu trop long-tems sur le même objet, j'ajoute dans cette lettre quelques observations à celles que je viens de faire sur le talent difficile de punir & de récompenser.

Faut-il, en matiere d'Educa-
tion, éloigner du vice, par la
connoissance & l'amour de la
vertu, ou conduire à la vertu
par le spectacle & l'horreur du
vice?

Comme nous naissons avec le germe des vices & les semences des vertus, il paroît d'abord assez indifférent quelle route on prenne pour arriver au but, le bonheur de l'humanité.

Mais comme les semences des vices sont plus abondantes que celles des vertus ; qu'elles germent, qu'elles percent & qu'elles fructifient plus facilement ; que d'ailleurs les récompenses de la vertu sont moins fréquentes, & frappent moins que les inconvéniens du vice, je penserois qu'il faudroit amener les jeunes gens, par des tableaux frappans des *vices*, des *défauts* & des *ridicules*, & des inconvéniens

qui y sont attachés, à desirer, à rechercher les qualités opposées; & je ne serois pas éloigné d'observer, autant qu'il seroit possible de le faire, de punir les vices par des *châtiments*; les défauts par des *privations*, les ridicules par eux-mêmes.



LETTRE LVIII.

Suite des Récompenses & des Punitions.

SI les sens se détachent à regret des choses agréables, la raison s'éloigne avec peine des objets utiles ; cet article me le paroît au point de m'arrêter encore un instant.

Après avoir donc examiné avec la plus sérieuse attention ce qui *morale*ment ou *politique*ment , mérite d'être *puni* ou *récompensé* , il n'est pas moins intéressant d'établir entre les punitons & les récompenses, l'ordre qui se trouve entre les ac-

tions louables & les fautes, afin de ne point induire en erreur sur le plus ou le moins de mérite des uns, & sur le plus ou le moins de gravité des autres; mais pour en juger sainement, je crois qu'il faut moins voir (tant par rapport au bien, que relativement au mal) l'action en elle-même, que les suites qui peuvent en résulter.

Telle bonne action brillera peu dans son principe, qui peut être le germe des choses les plus belles & les plus distinguées.

Telle faute paroît, dans son origine, excusable & de peu d'importance, qui, dans ses conséquences, peut devenir un jour la

source des choses les plus reprehensibles.

Ce n'est donc pas l'endroit d'où l'on part qu'il faut considérer, c'est l'endroit où l'on va ; ce n'est pas le *gland*, c'est le *chêne* qu'il faut envisager : en voyant un si grand arbre, croiroit-on qu'il eût été produit par un fruit si petit ! Que de motifs de précautions ! Que de raisons de bien choisir , & d'appliquer sagement les récompenses & les punitions !

Elles ont pour objet d'exciter à faire une chose, ou d'engager à l'éviter , de faire par conséquent desirer les récompenses , & de faire craindre les peines.

De quelle importance n'est-il pas après cela de ne donner pour récompense, que les choses auxquelles il faudra, toute sa vie, attacher un certain prix, & de n'infliger pour peine, que celles pour lesquelles on a intérêt d'inspirer, pour toujours, de la crainte & de l'éloignement !

Si vous proposez, si vous promettez, si vous accordez pour récompenses des objets qui ne flattent qu'une vanité mal entendue, vous ferez croire aux jeunes gens que ces choses-là sont dans le monde celles qui ont le plus de mérite, & qui donnent le plus de considération.

Si vous leur infligez pour pei-

nes des privations ou des occupations, qui ne sont aux yeux de la sagesse & de la raison que des choses desirables, & faites pour être recherchées, vous leur rendrez odieuses toutes celles dont il faudroit leur inspirer le desir & le goût.

. On a grand soin, pour empêcher que l'on n'abuse du plaisir, de l'enchaîner par les loix de la raison.

- Pourquoi ne cherche-t-on pas à rendre le travail agréable, en lui donnant la forme riante du plaisir?

On impose le travail, on ordonne l'étude, comme des obligations à remplir : pourquoi ne

ne les conseille-t-on pas comme un intérêt à faire valoir, comme un bien à conserver? On en feroit par-là disparaître l'amertume, & l'on en augmenteroit l'utilité.

L'homme est né *paressieux*; le punir par le travail, c'est en augmenter le dégoût & l'aversion.

Mais il est aussi né *vain*: peut-être, en attachant au travail de la gloire & de la considération, parviendrait-on à le lui faire aimer?

Enseignons aux jeunes gens à s'occuper, non pour les punir, mais pour les récompenser: qu'ils soient convaincus du prix des occupations, non - seulement par
la

la raison de la maxime, également triviale & vraie ; que l'*oisiveté* est la mere de tous les vices ; mais aussi parce qu'elle ruine la fortune ; que dès lors elle nous humilie inévitablement , en nous mettant à la merci de *secours étrangers* , & qu'elle est la source de l'*ennui* , ce froid poison de l'ame , qui nous rend à charge à nous-mêmes & aux autres.

Mais sur tous les différens objets que je viens de parcourir , il faut savoir attendre les effets d'une bonne Education : le *printems* fait éclore les fleurs ; l'*été* donne les fruits ; l'*automne* leur mûrité : chaque chose a sa saison ; la

devancer, ce n'est pas en jouir, c'est en perdre les avantages.

L'impatience des Maîtres, &, si j'ose le dire, leur vanité nuisent considérablement aux progrès de l'Education la mieux conçue, la mieux établie, la plus suivie.... Le travail est long; les fruits sont lents à se montrer; on veut jouir trop tôt; disons mieux, on se dégoûte; on quitte, dans la crainte de ne jouir jamais.

Disons plus encore; on voudroit jouir d'une façon brillante; & souvent le bon effet que l'on a produit, se réduit à l'avantage d'avoir empêché le mal, plutôt que d'avoir opéré le bien.

On voudroit que l'Eleve fût

honneur, & souvent tout le succès se borne à ne pas le deshonnorer ; mais peut-être est-ce encore beaucoup, relativement à la corruption naturelle & trop commune des esprits & des cœurs.

Que l'*Instituteur* ne croie donc pas être inutile à la société, parce qu'il ne lui a pas été d'une utilité *apparente*, d'une utilité *active* : il peut la servir *passivement*, en empêchant la mal que l'on pouvoit appréhender. Le Jardinier habile ne montre pas moins de talent & de soin à nettoyer l'arbre d'insectes rongeurs & venimeux, qu'à profiter d'un naturel heureux & fécond pour nous étaler de beaux fruits.

Q ij

LETTRE LIX.

Suite des Récompenses.

Des Récréations & des Jeux.

COMME les jeux & les divertissemens font une des récompenses les plus agréables aux jeunes gens, & l'une des choses dont la privation fait sur eux le plus d'impression, c'est ici, mon cher Comte, que j'ai dû placer ce que j'avois à vous dire sur les *récréations*. Souvenez-vous toujours sur cet objet, comme sur tous les autres, que vous m'avez permis de hasarder ce que je pense, que je n'ai ni l'idée de réformer

Les anciens usages, ni l'ambition d'en introduire de nouveaux.

Prouver la *nécessité* des *délassemens*, en prescrire les *heures*, en indiquer le *genre*, en diriger la *forme*, en déterminer la *durée*, ce sont à-peu-près, je crois, tous les objets qui se présentent à traiter lorsque l'on parle de cette partie de l'Education & des principes dont elle est susceptible

Les *délassemens* sont aussi nécessaires aux exercices de l'esprit, que le repos l'est aux fatigues du corps. Le mot de *récréation*, qui me paroît d'une grande justesse & d'un grand sens, annonce que le plaisir est pour l'homme une

forte de *création nouvelle*, qui ranime ses facultés, fait revivre ses forces, & lui procure une nouvelle existence. Si vous voulez jouir dans vos jardins du spectacle des jets - d'eau, des cascades & des gerbes, attendez que la nature ou l'art qui fait la remplacer, renouvelle dans les réservoirs les eaux qui se sont écoulées. La nuit qui succède aux plus beaux jours; l'hyver qui suit le tems des plus riches moissons, annoncent la nécessité de l'action & du repos; mais ce repos alternatif, qui paroît dans la nature une sorte de mort, est précisément ce qui lui donne une nouvelle vie; c'est par cette

admirable variété que s'entre-
tient sans cesse dans l'univers
l'harmonie générale qui le fait
subsister.

Le délassement est donc pour
les jeunes gens d'une absolue né-
cessité ; mais il a ses conditions
& ses loix : il ne doit pas sup-
pléer au travail ; il doit en être
le prix. C'est la récompense de
celui que l'on a déjà fait ; c'est
l'invitation à celui que l'on doit
faire encore ; & comme il est
juste qu'il succède à l'un , il est
raisonnable que l'autre le suive.

Celui qui n'a point travaillé ,
ne doit donc pas être admis aux
amusemens , puisqu'il n'a pas be-
soin de réparer des forces qu'il
n'a point usées.

Le même principe n'indique-t-il pas les heures que l'on peut consacrer aux récréations? Celles du matin, par exemple, sont-elles bien nécessaires après le repos que l'on a goûté pendant la nuit? La distribution des amusemens, dans les différens tems de la journée, ne doit-elle pas se régler sur le besoin plus ou moins grand que l'on peut en avoir, après des travaux plus ou moins grands, & plus ou moins multipliés? Ne doit-on pas aussi consulter l'agrément & l'intérêt des Maîtres, les fonctions de ceux qui enseignent, étant, lorsqu'elles sont bien remplies, aussi pénibles, pour le moins, que celles
des

des jeunes gens qu'ils instruisent
& qu'ils ont à gouverner.

Il faut qu'ils le soient dans les amusemens même qu'on leur permet ; & cependant les Maîtres même ont besoin de se délasser. Ces différens objets ne peuvent se concilier qu'en partageant les fonctions de l'Education , comme on en partage les momens.

Quant au choix des amusemens , est-il facile , est-il même juste d'en prescrire le genre ; & ne faut-il pas laisser quelque chose au goût des Eleves , dans l'acte de la vie qui paroît ne pouvoir guere subsister sans la liberté ?
Je croirois par cette raison , que

Tome II.

R

sur cet article le rôle du Maître devroit être *passif* & non *actif* ; qu'il pourroit défendre beaucoup de chose, mais rarement en commander ; & qu'en cela l'Education consiste moins à prescrire des regles, qu'à savoir ce que l'honnêteté doit interdire comme indécent, & la *prudence* empêcher comme dangereux. On peut, suivant les circonstances, avoir des raisons également bonnes, également sages de permettre ou de défendre les exercices du corps, ou les jeux de l'esprit. C'est sur quoi la sagesse n'auroit garde de donner des principes trop généraux, & moins encore de les proposer comme applica-

bles à tous les sujets, & dans tous les tems. S'il m'étoit néanmoins permis de dire là-dessus mon opinion, je penserois qu'en général les *exercices du corps* seroient préférables à ceux de l'esprit, dont les études occupent assez les facultés ; & parmi ces exercices, je placerois ceux qui consistent dans la *force*, avant ceux qui font briller l'*adresse*, & ceux-ci seroient, à leur tour, préférés à ceux qui n'ont pour objet que la *grace* ; & je n'aurois, pour régler ainsi les rangs, d'autre principe, que ceux déjà souvent présentés dans cet essai, de mesurer les instructions aux différens degrés de nécessité,

d'importance & d'utilité de chaque objet.

Peut-être aussi que par la raison du besoin plus ou moins grand de réparer les facultés, les exercices du corps conviendroient mieux à celui dont l'esprit opere plus difficilement, & que ceux de l'esprit seroient plus convenables à celui dont l'intelligence fatigue le moins.

Mais dans les uns & dans les autres, il faut, relativement à la *forme* des amusemens, & par rapport à la manière de les prendre, laisser à la jeunesse une liberté qui laisse jouir du plaisir, sans en abuser; la *contrainte* en ôteroit la fleur; la *licence* en altéreroit la pureté.

Il ne faut pas espérer, il ne faut pas même desirer que les jeunes gens puissent, comme les sages, dont le nombre est si borné, ne prendre pour amusement que le changement d'occupations : j'augurerois mal d'un enfant qui ne se livreroit pas aux jeux de son âge avec toute la vivacité qui lui est naturelle. Cette modération déplacée ne tarderoit peut-être pas à devenir un vice, ou, tout au moins, seroit-elle un défaut dans un âge plus avancé.

Lorsque j'ai dit qu'il faudroit profiter des jeux mêmes pour instruire, je n'ai point entendu qu'il fallût pour cela ôter aux

R iij

récréations certain désordre qui doit en constituer en partie l'essence & l'agrément. Quand il sera question d'instruire *par des jeux*, & d'en faire une partie de l'institution, ce sera dans la classe des études qu'il faudra placer cette manière d'enseigner, & non dans celle des amusemens; mais dans les jeux proprement dit, ce ne doit être qu'avec beaucoup de gaieté, d'adresse & de légèreté, que les Maîtres doivent introduire quelques mots d'instruction; & ce n'est qu'en courant, &, s'il est possible, sans que les jeunes gens s'en aperçoivent, qu'ils doivent jeter dans les liqueurs qu'ils boivent.

à longs traits un grain du sël qui peut en corriger les effets, ou les rendre salutaires.

Je serois plus difficile sur la *durée* des récréations, que je suppose toujours proportionnée à celle des travaux que l'on auroit faits : enforte que celle du soir fût plus longue, comme se trouvant placée à la fin d'une journée censée bien remplie de soins appliquans, qui se sont succédés avec assez peu d'interruption.

Si la vie n'étoit qu'un amusement, le plaisir cesseroit d'être ; le travail seul le fait valoir ; tous les deux ont leur terme. Ne jamais s'amuser, est-ce vivre ? toujours jouer, est-ce avoir vécu ?

R iv

C'est du mélange heureux de l'un & de l'autre que naît la perfection & le bon usage de tous les deux. Le travail perpétuel ne fauroit être un jeu ; mais le jeu continuel devient un travail que l'humeur obscurcit , que l'intérêt deshonore , & qu'il fait souvent dégénérer en querelles dangereuses.

Je desirerois donc que mon Eleve courût avec joie à la récréation , & qu'il sçût la quitter sans regret.



LETTRE LX.

Sur les Voyages.

JE ne vous parlerai point ici de ceux que le *desir de voyager*, ou, si l'on veut, le *génie des voyages*, inspire, anime, entraîne dès leur plus tendre jeunesse, & qui, pour le contenter, bravent les dangers, les fatigues, les privations, la captivité, la mort même. Les hommes singuliers en tout genre sont, pour ainsi dire, au-dessus des règles, & souvent, en effet, leurs inspirations les conduisent mieux que nos instructions.

Je n'aurai pas non plus en vue

dans mes observations , ces parens qui , *par air* , ou *par usage* , envoient (à grands frais) leurs enfans montrer aux étrangers nos ridicules , ou prendre les leurs.

Je ne veux , mon cher Comte , vous entretenir un instant des *voyages* , que relativement aux jeunes gens à qui leurs familles veulent procurer , comme une sorte de complément d'*Education* , l'avantage d'aller prendre , hors de leur patrie , des connoissances qu'ils n'y trouveroient pas.

Comme on a beaucoup écrit sur cette matiere , je ne vous présenterai , peut-être sans m'en

appercevoir , qu'un résumé de ce que j'aurai lu , & je ne m'en excuserai point auprès de vous : je n'ai besoin d'indulgence que pour ce que je produis de mon propre fonds.

Il me semble que , par rapport aux *voyages* , tous les principes peuvent se réduire à ce qui les *précède* , à ce qui les *accompagne* , à ce qui les *suit* , c'est-à-dire , aux regles de conduite nécessaires avant de voyager , pendant que l'on voyage , lorsque l'on est de retour.

Et premierement pour ce qui doit précéder les voyages , je desirerois que l'on commençât par s'assurer si l'on a les *forces* , les

facultés, les *connoissances* nécessaires pour les entreprendre.

1°. Les forces *physiques*; un *tempérament* foible, une *santé* délicate, étant les choses les plus contraires au succès que l'on doit se proposer en voyageant.

2°. Aux forces *physiques* (sans lesquelles il seroit inutile & dangereux de se mettre en route), il faut en joindre de *morales*, c'est-à-dire, le *courage* de l'esprit & celui du cœur, au défaut desquels on seroit bientôt arrêté dans sa course; & la *prudence* sans laquelle on n'auroit du courage que pour se compromettre, & des forces que pour en abuser.

Quant aux *facultés pécuniaires*

res, on sent combien il est nécessaire d'avoir, si ce n'est de l'opulence, au moins une aisance bien établie, pour être en état de pourvoir, tant aux frais ordinaires & prévus, qu'aux dépenses accidentelles, qu'il est impossible de prévoir & de calculer. Les avantages de la fortune ont d'ailleurs, dans les voyages, celui de procurer des agrémens, & de faciliter le nombre & la certitude des acquisitions que l'on s'est proposé de rassembler.

Mais en vain auroit-on pourvu à tout ce que je viens d'observer, si l'on ne s'étoit point muni des connoissances & des talens préliminaires dont on a tant d'occa-

sions de faire usage en voyageant.

Connoissance de l'*Histoire* & de la *Géographie*, générale pour toutes les nations, plus particulière pour celles chez qui l'on a dessein de voyager.

De l'*Histoire*, pour éviter les *méprises*, & pour faciliter les *découvertes*.

De la *Géographie*, pour avoir un *itinéraire* anticipé des lieux que l'on se propose de parcourir, & l'on ne saurait croire combien cette connoissance peut contribuer à rendre les routes plus *courtes*, moins *dispendieuses* & plus *agréables*.

C'est aussi dans ces circonstances que se représente, d'une

maniere bien avantageuse , la connoissance des *langues* , qui naturalise les voyageurs par-tout où les portent leurs *affaires* , ou leur *curiosité*.

Je suppose aussi qu'à ces connoissances , on a joint l'exercice des *armes* , renfermé (autant qu'il est possible) dans la nécessité de se défendre , & celui du *cheval* ; non encore corrompu par l'usage trop fréquent & trop léger des *voitures* , qui , depuis quelques années , doivent faire un tort considérable à l'art noble & célèbre de l'*Equitation*.

Je ne voudrois pas , pour cela , blâmer , & moins encore faire perdre le talent , quelquefois bien

utile, de savoir suppléer soi-même aux *conducteurs* qui peuvent manquer tout-à-coup , & l'habitude encore plus nécessaire de se contenter de toutes les *voitures* par terre & par eau , plus ou moins *commodes* , plus ou moins *dangereuses* , & dans chacune, de toutes les *places* , quelles qu'elles puissent être. L'habitude contraire, qui n'est en apparence qu'un inconvénient très-léger , a néanmoins celui de se répéter souvent , & de se faire quelquefois sentir avec beaucoup de vivacité.

L'*Art de nager* me paroîtroit d'une grande utilité , employé , comme les *armes* , pour échapper

per au danger , quelquefois même pour en préserver d'autres ; mais jamais pour s'y livrer en pure perte , par une bravade ridicule , ou par une mauvaise plaisanterie.

Mais ce que je placerois volontiers avant tout le reste, ce seroit une connoissance assez raisonnée des *mœurs* & du *caractère* des *nations* chez qui l'on a dessein de voyager , pour n'y paroître pas (en arrivant) entièrement *neuf* & *déplacé*.

Arrivé chez les peuples que l'on a desiré voir de plus près , il faut les examiner en *Philosophe éclairé*, en curieux *amateur*, en zélé *Citoyen*, & même en

homme d'Etat, selon les places auxquelles on peut être appelé par sa *naissance*, par son *rang*, & par ses *talens*.

Le Philosophe met à profit pour les progrès de la vérité, pour son instruction, pour le bien de l'*humanité*, le spectacle varié dans la *forme*, toujours ressemblant par rapport au *fond* des caractères, des usages & des mœurs. Il en conclut que dans tous les lieux, comme dans tous les tems, la *masse* générale des *vertus* & des *vices* a toujours été la même, quoique les *modifications* soient différentes ; il en tire l'obligation de se conformer aux *loix*, aux *usages*, aux *mœurs*

de son pays, puisque c'est un acte de convention auquel il ne faudroit manquer ; & le devoir aussi juste, aussi raisonnable de ne pas cesser de regarder les autres peuples comme ses freres , parce qu'ils s'écartent des formes qu'il doit suivre. Il voit, en un mot, que la *singularité* n'est point une qualité *absolue*, mais simplement *relative* ; & qu'il n'y a de vraiment *singulier*, que celui qui, dans la *nation*, dans la *société*, dans la *profession*, dans la *famille*, dont il fait partie, affecte de ne rien faire comme les autres, & conséquemment s'expose à déplaire à tout le monde.

Tandis qu'en *Philosophe*, en

Sij

sage , le voyageur contemple dans les *hommes* le spectacle intéressant de l'humanité, celui des productions de la nature & des arts occupe l'*amateur* intelligent. L'histoire naturelle attire ses regards dans les animaux , dans les végétaux , & dans les minéraux , & partagent son attention avec les célèbres monumens de l'*Architecture* , décorés par la *Sculpture* , & que les miracles de la *Peinture* ont encore embellis : il y découvre quelque chose de mieux encore ; les progrès de l'*industrie* , les ressources de l'*imagination* , les efforts de l'*esprit humain* ; & sur tout cela , l'influence admirable des causes

physiques & morales, civiles & politiques, qui font naître ou languir, prospérer ou tomber, périr ou revivre les choses même qu'elles paroissent le moins gouverner.

Tous ces objets d'attention ne tardent pas à faire voir au voyageur *citoyen*, tout le parti qu'il peut en tirer pour faire valoir les richesses de sa patrie, & pour l'enrichir de ce qui lui manque. L'*homme d'Etat* saisit les mêmes vues, les développe, les étend encore davantage en faveur de sa nation, perfectionne l'*agriculture*, encourage l'*industrie*, enrichit le *commerce* de sa nation. C'étoit ainsi que le grand

COLBERT, c'est ainsi que ses imitateurs, après avoir su partager avec les autres peuples, leurs connoissances & leurs talens, les ont rendus tributaires des trésors même qu'ils leur ont enlevés.

De retour dans sa patrie, le voyageur oublie les soins qu'il a pris, les lumieres qu'il en a recueillies, pour se croire à côté de ceux qui n'ont point les mêmes avantages. Il les fait valoir pour les autres, & non pour soi. Instructif quand on l'interroge, il ne cherche point à se faire interroger. *Exact* dans ses récits, *vrai* dans ses principes, *modeste* dans ses conséquences :

ce ne sont point les *discours* qui instruisent dans la bouche, ce sont les *faits*. Ses lumieres decelent l'intelligence avec laquelle il a voyagé ; sa modestie feroit croire qu'il ne feroit jamais sorti de chez lui. Il n'a remarqué les *ridicules* des étrangers, que pour se corriger de ceux même qu'il pouvoit avoir à se reprocher, & n'a vu leurs *vertus*, que pour les joindre à celles qu'il avoit déjà puisées dans une bonne Education.

S'il arrivoit, ce que je crois ne devoir ni desirer, ni craindre, que ce tableau des voyages, que j'ai cru pouvoir esquisser pour vous, mon cher

Comte, vînt à tomber en d'autres mains que les vôtres, & que ce fût dans celles des Citoyens, dont les facultés ne permettent pas qu'ils procurent à leurs enfans cette dernière branche de l'Education, ils pouroient, en quelque sorte, les en dédommager, par la lecture des voyageurs, dont le savoir & la bonne foi sont les plus accrédités, tels que *Chardin*, *Tavernier*, *Tournefort*, &c. & par l'*histoire générale des voyages*, dont il seroit à souhaiter qu'un bon extrait mît nos jeunes gens à portée d'en profiter : on en trouvera l'équivalent dans l'*histoire moderne des Chinois*, des *Persans*, des *Japonnois*,

Japonnois, composée dans le même goût que *l'histoire ancienne* de M. *Roslin*, & vraisemblablement dans les mêmes vues.

Et ne croyez pas (mon cher Comte), que cette idée soit de moi seul, foible moyen de l'accréditer : j'ai plus d'un garant respectable de l'utilité dont elle pouroit être pour l'*EDUCATION* : je n'en citerai qu'un ; mais son nom seul fait l'éloge des conseils qu'il a donnés, *feu M. D'AGUESSEAU*, Chancelier de France. On peut en voir la preuve dans le précieux recueil de ses ouvrages, & singulierement dans l'instruction qu'il a donnée à Messieurs ses fils.

Tome II.

T

Je ne m'excuserai point avec vous de m'être un peu trop arrêté sur cet objet ; la matière est par elle-même agréable, utile, intéressante, & je trouverai peut-être ma justification dans l'attrait même qui m'a séduit.

Que de choses (mon cher Comte) n'aurois-je pas encore à vous dire sur la matière inépuisable de l'Education , si je voulois parler de *celle des Grands* & de *celle d'un sexe* , aux soins de qui on confie les premières années du nôtre!... Quoique la plupart des principes que je viens de vous exposer soient applicables à tous ceux qui peuvent être les objets de nos soins, je dois

néanmoins convenir que leurs *destinations* & leurs *obligations* n'étant pas exactement les mêmes, il y a nécessairement quelques *instructions* qui leur sont particulières.

Ces deux sortes d'Eductions pourroient donc être (avec raison) la matière de beaucoup d'autres réflexions; & vous concevrez aisément qu'il n'est guere possible, qu'ayant depuis long-tems réfléchi sur tout le reste, assez pour vous ennuyer de tout ce que je viens d'écrire, je n'aye fait aussi quelques observations sur ce qui intéresse plus particulièrement l'autre *sexe* & les *Grands*. Mais je vous avouerai

T ij

qu'indépendamment du peu de
mérite qu'elles pouroient avoir
par elles-mêmes, je n'ai ni le
loisir, ni le courage de les met-
tre en ordre, de les écrire & de
vous les envoyer ; & peut-être
ai-je déjà beaucoup trop écrit....
Adieu, mon cher Comte, je
vous embrasse aussi sincèrement
que je vous suis attaché.

Quand l'*Art* seconde la *Nature* ;
Que peut-on désirer pour rendre l'homme
heureux ?

Un *esprit droit*, une *ame pure*,
Dans un *corps sain* & vigoureux.

Cor purum, mens sana, in corpore sano.

Fin du second & dernier Volume.

De l'Imprim. de L. CELLOT, rue Dauphine,



TABLE.

TOME PREMIER.

<i>L</i> ettre du Comte de***. à l'Auteur, servant de Préface & d'INTRODUC- TION,	page j
<i>L</i> ettre I. IDÉE GENERALE de cet Essai sur l'Education.	p. 1
<i>L</i> ettre II. DÉFINITION de l'Educa- tion,	15
<i>L</i> ettre III. OBJETS de l'Education,	36
<i>L</i> ettre IV. Des DIFFÉRENTES SORTES D'ÉDUCTIONS, relatives aux diffé- rens âges,	44
<i>L</i> ettre V. VUES POLITIQUES de l'Edu- cation,	48
<i>L</i> ettre VI. Suite des VUES POLITIQUES & GENERALES de l'Education,	54
<i>L</i> ettre VII. De l'ÉDUCATION PUBLI- QUE, comparée avec l'ÉDUCATION PARTICULIÈRE,	60

*Lettre VIII. Suite de l'ÉDUCATION
PUBLIQUE, comparée à l'ÉDUCATION
PARTICULIÈRE, 66*

*Lettre IX. Récapitulation des VUES
GÉNÉRALES & du Gouvernement, en
matière d'Éducation, 71*

*Lettre X. DISTRIBUTION DES DIFFÉ-
RENTES SORTES D'ÉDUCATIONS, re-
lativement aux vues politiques du
Gouvernement, 74*

*Lettre XI. Suite de la distribution po-
litique de l'Éducation, 80*

*Lettre XII. Suite des vues générales &
politiques.*

*De la FORME & de la DURÉE de l'Edu-
cation, 96*

*Lettre XIII. Du CHOIX DES MAÎTRES,
107*

*Lettre XIV. Des DEVOIRS DES MAÎ-
TRES, 118*

*Lettres XV. Des OBJETS que les Maî-
tres doivent se proposer dans l'Edu-
cation, 127*

*Lettre XVI. Des SOINS qui regardent
le CORPS & la SANTÉ, 132*

*Lettre XVII. Des soins que demande
le CŒUR.*

T A B L E. 223

<i>Principes généraux ,</i>	138
<i>Lettre XVIII. Suite des Principes gé-</i> <i>néraux sur le Cœur ,</i>	143
<i>Lettre XIX. Idée générale DE L'HOMME</i> <i>CONSIDÉRÉ EN SOCIÉTÉ.</i>	
1°. <i>Avec la DIVINITÉ ,</i>	150
<i>Lettre XX. Idée générale de la Société.</i>	
2°. <i>De l'Homme considéré en société AVEC</i> <i>LUI-MÊME.</i>	
3°. <i>Avec LES AUTRES HOMMES ,</i>	156
<i>Lettre XXI. Des Obligations , des</i> <i>Droits , des Avantages & des Dan-</i> <i>gers de la société ,</i>	162
<i>Lettre XXII. REFLEXIONS PLUS PAR-</i> <i>TICULIÈRES sur l'esprit de société &</i> <i>sur les devoirs qu'il impose</i>	
1°. <i>De la RELIGION ,</i>	171
<i>Lettre XXIII. Suite de l'article de la</i> <i>Religion ,</i>	178
<i>Lettre XXIV. Suite de l'article de la</i> <i>Religion ,</i>	183
<i>Lettre XXV. Suite de l'article de la</i> <i>Religion ,</i>	188
<i>Lettre XXVI. Suite de l'article de la</i> <i>Religion.</i>	
<i>Des Miracles & des Mystères ,</i>	194
<i>Lettre XXVII. Suite des REFLEXIONS</i>	

PLUS PARTICULIERES *sur l'Homme*
considéré en société.

2°. De l'Homme envisagé vis-à-vis de LUI-
MEME, 202

Lettre XXVIII. Suite des Réflexions
plus particulières sur l'esprit de so-
ciété.

3°. De l'Homme considéré vis-à-vis des
AUTRES HOMMES, 210

Lettre XXIX. 4°. De quelques autres
QUALITÉS & de quelques autres DE-
FAUTS de la société. 222

Lettre XXX. Sur la POLITESSE, 228

T O M E S E C O N D.

Lettre XXXI. De l'HOMME EN-
CORE ENFANT, considéré vis-à-vis
des autres Enfans.

Des RAPPORTS ou Accusations, page 1

Lettre XXXII. De l'INGRAITUDE &
des PROMESSES que l'on fait légere-
ment, 8

Lettre XXXIII. Des PRÉVENTIONS &
des PRÉTENTIONS, 14

Lettre XXXIV. Principes généraux,

T A B L E. 225

<i>servant d'introduction à la CULTURE</i>	
<i>DE L'ESPRIT,</i>	18
<i>Lettre XXXV. DISTRIBUTION de la</i>	
<i>culture de l'Esprit,</i>	21
<i>Lettre XXXVI. Culture de l'Esprit.</i>	
<i>1°. De l'IMAGINATION,</i>	28
<i>Lettre XXXVII. Suite de ce qui peut</i>	
<i>avoir rapport à l'Imagination,</i>	33
<i>Lettre XXXVIII. Culture de l'Esprit.</i>	
<i>2°. De la MEMOIRE, & des connoissances</i>	
<i>qui méritent de l'occuper,</i>	39
<i>Lettre XXXIX. Suite de la Mémoire.</i>	
<i>1°. Des connoissances qui ont rapport à la</i>	
<i>SANTÉ,</i>	43
<i>Lettre XL. Suite de la culture de l'Es-</i>	
<i>prit.</i>	
<i>2°. Des connoissances relatives à la conser-</i>	
<i>vation de l'HONNEUR,</i>	46
<i>Lettre XLI. Suite de la culture de l'Es-</i>	
<i>prit.</i>	
<i>3°. Des connoissances qui intéressent la con-</i>	
<i>servation des BIENS,</i>	50
<i>Lettre XLII. Culture de l'Esprit.</i>	
<i>De l'étude des LANGUES.</i>	54
<i>Lettre XLIII. Suite de la connoissance</i>	
<i>des Langues,</i>	63
<i>Lettre XLIV. Culture de l'Esprit.</i>	
<i>De la LECTURE,</i>	67

Lettre XLV. Des TRADUCTIONS, 76

Lettre XLVI. Culture de l'Esprit.

*De l'ECRITURE, de l'ORTHOGRAPHE & de
la PRONONCIATION, 88*

*Lettre XLVII. De la CONNOISSANCE
DES HOMMES, 94*

*Lettre XLVIII. De la CONNOISSANCE
DES TEMS ET DES LIEUX, 105*

*Lettre XLIX. Du STYLE & de l'EX-
PRESSION de vive voix & par écrit,*

114

*Lettre L. Suite de la culture de l'Es-
prit.*

*Des TALENS AGREABLES. Du DESSIN, de
la DANSE, de la MUSIQUE & de la DE-
CLAMATION, 118*

*Lettre LI. Suite de la culture de l'Es-
prit.*

Du Jugement, 128

*Lettre LII. Suite de l'article du Juge-
ment, 137*

*Lettre LIII. Du Partage & de la DIS-
TRIBUTION DU TEMS entre le tra-
vail, le repas & le repos.*

1°. Heures du TRAVAIL, 145

*Lettre LIV. Suite de la distribution du
tems.*

T A B L E.	227
2°. <i>Heures des REPAS ,</i>	151
<i>Lettre LV. Suite de la distribution du</i> <i>tems.</i>	
3°. <i>Des heures du REPOS ,</i>	158
<i>Lettre LVI. Des RECOMPENSES & des</i> <i>PUNITIONS ,</i>	165
<i>Lettre LVII. Suites des Récompenses</i> <i>& des Punitions ,</i>	176
<i>Lettre LVIII. Suite des Récompenses</i> <i>& des Punitions ,</i>	179
<i>Lettre LIX. Suite des Récompenses.</i>	
<i>Des RECREATIONS & des JEUX ,</i>	188
<i>Lettre LX. Sur les VOYAGES , & con-</i> <i>clusion ,</i>	201

Fin des Tables.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier , un Manuscrit intitulé : *Lettres sur l'Education ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.
A Paris ce 28 Août 1762. PICQUET.

Ce Privilege se trouve au Dictionnaire portatif d'Histoire Naturelle.

*Suite du Catalogue des Livres qu'il se
trouvent en nombre chez le même
Libraire.*

- A** Bregé de l'Hist. d'Angleterre, trad.
de Salmon, 2 vol. *in-8°*. 9 l.
— De l'Hist. de France par Mezerai,
14 vol. *in-12*. 35 l.
Amours d'Abrocome & d'Anthia, trad.
du grec, *in-8° fig.* 3 l.
— De Catulle & de Tibulle, par de
la Chapelle, 5 v. *in-12. fig.* 12 l.
Année chrétienne, par M. le Tour-
neux, 13 vol. *in-12*. 45 l.
— La même, 6 vol. *in-12*. 15 l.
Art de se connoître soi-même, par
Abbadie, *in-12*. 2 l.
Chef-d'œuvre d'un Inconnu, du Doc-
teur Maranafius, 2 v. *in-12*. 4 l. 10 f.
Commentaires de Blaise de Montluc,
4 vol. *in-12*. 10 l.
Consolations contre les frayeurs de la
mort, par Drelincour, 2 vol. *in-12*.
5 l.

- Conférence de l'Ordonnance de la
Marine, *in-12.* 4 l.
- Conte (le) du Tonneau, traduit de
l'Anglois, 3 v. *in-12. fig.* 7 l. 10 f.
- Conte des Fées, par Madame Daul-
noy, 8 vol. *in-12. en 4,* 10 l.
- Consolations chrétiennes, par le Pere
Mallebranche, *in-12.* 2 l.
- Coutume de Paris, par de Ferriere, 2
vol *in-12.* 5 l.
- Critique du siecle, ou Lettres sur di-
vers sujets, par le Marquis d'Ar-
gens, 2 vol. *in-12.* 4 l. 10 f.
- Délices (les) de la France, 3 vol,
in-12. fig. 9 l.
- Devoirs de l'Homme & du Citoyen,
2 vol. *in-12.* 5 l.
- Dictionnaire du Tems, pour l'intelli-
gence des nouvelles de la guerre,
in-8°. 4 l. 10 f.
- François & Latin, par le Pere Jou-
bert, *in-4°.* 14 l.
- Le même, par le Pere Lebrun,
in-4°. 14 l.
- Géographique portatif, par Vof-
gien, *in-8°.* 4 l. 10 f.

Dictionnaire historique portatif , par
M. l'Abbé Ladvocat, 2 vol. *in-8°*.

10 l. 10 f.

Dictionnaire historique & critique de
Bayle, 5 vol. *in-fol.* 100 l.

—Poétique portatif, pour l'intelli-
gence de la Fable, *in-8°*. 4 l. 10 f.

—Portatif de Peinture, Sculpture &
Gravure, par D. Pernery, *in-8°*.
fig. 5 l.

—Mytho-hermétique, par D. Perne-
ry, *in-8°*. 4 l. 10 f.

—Raisonné & universel de tous les
animaux, 4 vol. *in-4°*. 72 l.

—Portatif d'histoire naturelle, 2 vol.
in-8°. 1762, 8 l.

Education des enfans, trad. de Locke,
2 vol. *in-12*. 4 l.

Espion dans les Cours des Princes,
9 vol. *in-12* 20 l.

Esprit des Beaux-Arts, par M. Es-
teve, 2 vol. *in-12*. 4 l.

Essai sur l'entendement humain, tra-
duit de Locke, 4 vol. *in-12*. 10 l.

Fables de la Fontaine, *in-12*. 2 l. 10 f.

—Les mêmes avec *fig.* 2 v. *in-12*. 7 l.

- Égyptiennes & Grecques, par D.
Pernery, 2 vol. *in-8°*. 9 l.
- Faramond, *Roman*, 4 v. *in-12*. 10 l.
- Flora Gallo-Provincialis*, Autore Ge-
rard, *in-8°*. *fig.* 9 l.
- Grammaire générale & raisonnée, par
M. Duclos, *in-12*. 3 l.
- Histoire de Gilblas de Santillane, 5
vol. *in-12*. *fig.* 10 l.
- De la conquête du Mexique, 2 v.
in-12. *fig.* 5 l.
- De la conquête du Perou, 2 vol.
in-12. *fig.* 5 l.
- De l'Empereur Jovien, par M. de
la Bletterie, 2 vol. *in-12*. 5 l.
- Des Chevaliers de Malte, par l'Ab-
bé de Vertot, 7 v. *in-12*. 17 l. 10 f.
- Des Révolutions d'Angleterre, par
le Pere d'Orleans, 4 vol. *in-12*.
fig. 10 l.
- Du Conc. de Trente, avec les notes
de la Courrayer, 3 vol. *in-4°*. 30 l.
- Poétique, par le Pere Gautruche,
in-12. 2 l. 10 f.
- De Louis XI. par M. Duclos, 3 v.
in-12. 7 l. 10 f.

- Histoire des Juifs**, par Prideaux, 7
vol. in-12. 18 l.
- Institution au Droit françois**, par Ar-
gou, 2 vol. in-12. 1762. 6 l.
- Introduction à la pratique**, par de
Ferrière, 2 vol. in-12. 8 l.
- Lettres de la Marquise de Sevigné**,
8 vol. in-12. 20 l.
- Manuel lexique**, 2 vol. in-8°. 9 l.
- Mémoires de Sully**, 8 v. in-12. 20 l.
- **De Duguay Trouin**, in-12. fig. 3 l.
- **Du Maréchal de Tourville**, 3 vol.
in-12. 7 l. 10 s.
- **Du Maréchal de Villars**, 3 vol.
in-12. 7 l. 10 s.
- Novitius seu Dictionarium Lat. Gal-
licum**, Autore Magnès, 2 v. in-4°. 18 l.
- Œuvres de Pierre & de Thomas Cor-
neille**, 19 vol. in-12. 40 l.
- **D'Horace**, lat. & franç. par le P.
Sanadon, 8 vol. in-12. 20 l.
- **De Moliere**, 8 v. in-12. fig. 16 l.

Fin.

Livres nouveaux qui se trouvent en nombre chez BAUCHE, Libraire à Paris, Quai des Augustins, 1762.

A BREGÉ de l'Hist. de M. de Thou, par M. de Sainte-Albine, 10 vol. in-12. 1759. 30 l.

Amours pastorales de Daphnis & de Chloé, en Grec & en Latin, avec les figures dessinées par M. le Régent, gravées par B. Audrand, & de très-belles vignettes & culs de lampes, par M. Cochin, in-4°. 36 l.

— Les mêmes, *grand papier*, 72 l.

— Les mêmes, trad. en franç. suivant l'ancien langage, avec une nouvelle traduction, mêmes figures & vignettes, 36 l.

— Les mêmes, *grand papier*, 72 l.

Art d'aimer d'Ovide, & le Remède d'Amour, nouv. trad. en vers, 8° fig. 3 l.

Aventures de Roderik Random, trad. de l'Angl. 3 v. 12. 1761, 7 l. 10 f.

Ballers, Opera & autres Ouvrages Ly-
riques, par M. le D^{re}. 8. 1760 ,
5 l.

Cérémonies & Coutumes Religieuses
de tous les Peuples du monde ,
avec les figures gravées par Bernard
Picard , 11 v. fol. *Amsterdam* , 300 l.

Choix de petites Pieces du Théâtre
Anglois , *faisant suite au Théâtre*
Anglois , par M. de la Place , 2 vol.
12. 4 l.

Cours d'Histoire , 2 vol. 12. 1762 , 5 l.

Cuisinier (le) instruit de la connois-
sance des Animaux , tant volatiles
que terrestres , aquatiques & am-
phibies , de la maniere de prépa-
rer les divers alimens , & de les
servir , avec un petit traité de l'Of-
fice , 2 vol. 12. fig. 1758 , 5 l.

Description des Isles Britanniques , &
des Royaumes d'Angleterre , par M.
l'Abbé Expilly , 12. *avec Cartes*
Géograph. 3 l. 10 s.

Dictionnaire de Droit Canonique &
de Pratique Bénéficiale , conféré
avec les **Maximes & la Jurispru-**

- dence de France , par M. Durand de
Maillane , Avocat en Parlement , 2
v. 4. 1761 , 24 l.
- Du Citoyen , ou Abrégé Théorique
du Commerce , par M. de la Com-
be de Prezel , Avocat en Parlement ,
3 vol. 8. 1761 , 9 l.
- Abrégé du Dictionnaire de Trévoux ,
3 vol. 4. 1762 36 l.
- Elémens ou Instructions de la jeu-
nesse , par de Blegny , 8. figures. 5 l.
- Esprit de Bourdaloue tiré de ses Ser-
mons & Pensées , par M. l'Abbé
de la P*** , 12. 1762. 2 l. 10 f.
- Géographe (le) Manuel , par M. l'Ab-
bé Expilly , *nouv. édition , avec des*
Cartes Géographiques , 1761 , 24.
2 l. 10 f.
- Histoire des Guerres Civiles de France ,
traduites de Davila , avec des notes
Historiques & Politiques , 3 vol. 4.
30 l.
- Introduction à l'Histoire générale de
l'Univers : par Puffendorff , conti-
nuée par M. de Grace , 8 vol. 4.
120 l.

(4)

Lettres de Ninon de l'Enclos, *nouv.*
édition, avec sa vie, 2 vol. 12. 3 l.

Mémoires Militaires sur les Anciens,
2 vol. 12. 1762. 4 l. 10 f.

— Secrets de la République des Lettres,
par M. le Marquis d'Argens, *nouv.*
édit. 7 vol. 12. 16 l.

Œuvres de Madame la Marquise de
Lambert, 2 vol. 1761. 4 l. 10 f.

Tragédiès de Sophocle, traduites par
M. Dupuy, de l'Académie des Ins-
criptions & Belles Lettres, *servant*
de suite au Théâtre des Grecs. 2 vol.
12. 1761. 5 l.

• Int
• Nat





